

I. Une idée audacieuse et inattendue .

Un jour, Anastas Mikoyan, premier vice-premier ministre de l'URSS, se référant au soutien des dirigeants soviétiques à la Révolution Cubaine, déclara que les communistes de la vieille garde attendaient depuis longtemps qu'un autre pays fasse une révolution socialiste par génération spontanée, puis de façon inattendue, Cuba la réalisa sans qu'intervienne en rien « la main de Moscou », pour cette raison, ils étaient tous comme des enfants avec un nouveau jouet ... Peut-être qu'il n'a pas dit ces mots textuellement, mais c'était le sens.

Nikita Kroutchév ne resta pas indifférent devant la nouvelle Cuba et ses jeunes leaders révolutionnaires. Le Premier Ministre de l'URSS recevait par différentes voies une large information sur la situation autour de Cuba et était convaincu qu'après la déroute de Playa Giron, les Etats-Unis organiseraient de nouveau l'invasion, pariant seulement sur la victoire en cette occasion.

ENTRE CRAINTES ET INTERROGATIONS

On n'a pas figé ce moment avec exactitude, les circonstances ni même le lieu dans lequel le leader soviétique prit sa célèbre décision, mais une série d'indices et de publications signalent que cela fut en avril 1962. Dans ses mémoires, publiées entre 1990 et 1995 par la revue « Questions d'histoire », Kroutchév note qu'il était certain qu'une nouvelle action serait organisée avec de grandes forces ; il pensait également que s'ils utilisaient de nouveau les contre-révolutionnaires, il y aurait avec eux les troupes étasuniennes, mais avec l'uniforme des Cubains. Plus tard, alors qu'on apprenait avec certitude qui avait agi en réalité, déjà le sujet avait été clos. Il pourrait y avoir différentes variantes d'agression, y compris l'invasion directe par les Etats-Unis ou une auto agression sur la Base Navale de Guantanamo. Quel sens aurait après d'avoir tenté d'éclaircir qui avait raison, si déjà Fidel n'existait plus et à La Havane, était installé un nouveau Batista pour parler au nom du peuple cubain ; le sujet aurait déjà été clos. On voulait seulement faire une condamnation morale, encore que quand quelqu'un se décide pour la force des armes, la morale n'est bonne à rien.

Il fallait faire autre chose de plus pour la sécurité de Cuba, mais quoi ? Une déclaration ou un avertissement ? Mais cela n'aurait pas eu beaucoup d'effet sur les agresseurs s'ils n'arrivaient pas à sentir à travers cet avertissement, une force réelle. Il fallait entreprendre une action d'importance. Comment sauver Cuba en prenant en compte la situation géographique de l'URSS , son éloignement par rapport à Cuba et la proximité de celle-ci avec les Etats-Unis? La situation était difficile.

Alors, bien... Ces craintes du leader soviétique étaient-elles fondées ? Si nous en croyons Robert Mac Namara, secrétaire à la Défense du cabinet de Kennedy, non. Celui-ci a déclaré que jamais il n'y eut d'intention d'envahir Cuba et il le fit en deux occasions, dans les réunions tenues entre Nord-américains, Soviétiques et Cubains en 1987 et 1992 pour analyser les événements. Mais Pierre Salinger, un des collaborateurs intimes de Kennedy, écrivit dans le journal international « Herald Tribune » : « J'ai un grand respect pour Monsieur Mc Namara, mais son insistance pour dire que les Etats-Unis n'ont jamais eu l'intention d'envahir Cuba fait l'impasse sur les faits... »¹

Indubitablement, les faits annonçaient une agression, et pendant ce temps , l'Opération

Mangouste , dont l'objectif final était l'invasion de Cuba, se développait pleinement. Selon le calendrier approuvé, entre avril et juillet, l'activité clandestine dans l'île se renforcerait ; en relation avec ce fait, l'infiltration de groupes d'espions et de spécialistes augmenterait pour créer les conditions qui permettraient d'unifier les organisations contre-révolutionnaires qui agissaient dans le pays , d'entraîner les membres des bandes, celles qui étaient plus de soixante-dix à ce moment-là dans les régions montagneuses, et de recevoir les centaines de tonnes d'armes, de munitions et d'explosifs qui étaient déjà en train d'être introduites par les côtes pour préparer le soulèvement populaire qui avait été planifié. Les activités terroristes et de sabotage augmentaient rapidement ; pour avoir une idée de l'intensité qu'elles atteignirent, il suffit de signaler qu'en seulement quatorze mois, depuis l'approbation de l'Opération par le président Kennedy, en novembre 1961 jusqu'en janvier 1963, 5780 actions contre Cuba furent réalisées, parmi lesquelles 716 furent des sabotages d'envergure contre de grands objectifs économiques ⁱⁱ. C'est à dire, quelques treize par jour, deux d'entre elles de première importance. A cette époque, les événements s'enchaînaient intensément, et tous les soirs , les Cubains allaient se coucher sans savoir ce qui pourrait se passer le lendemain.

On pense que les premiers plans de mesures contre Cuba, que le Président avait demandé à l'Assemblée des Chefs d'Etat Major, furent présentés à son approbation au début d'avril 1962, ensuite , le 10, Kennedy confirma au chef de bande contre-révolutionnaire Miro Cardona , la disposition de son Gouvernement à résoudre le problème cubain par les armes. En relation avec cela, commencèrent l'entraînement des forces participantes potentielles et la préparation des états majors pour diriger les grandes opérations de débarquement aérien et naval dans des théâtres militaires ressemblant à Cuba . En même temps, la CIA redoublait d'efforts dans la collecte d'informations sur les capacités défensives de Cuba, en particulier celles en relation avec la composition et les possibilités d'armement reçu de l'URSS ; la Marine et les Forces Aériennes nord-américaines aussi intensifiaient l'exploration radio-électrique et aérienne du territoire cubain, tandis que les émigrés qui arrivaient aux Etats-Unis étaient interrogés minutieusement pour trouver des informations utiles sur la situation intérieure de l'île.

Le 19 commença la manœuvre « Quick Kick » (« Coup de pied rapide ») de l'Armée étasunienne, qui se déroula sur la côte est du pays avec la participation de 300 avions, 83 bateaux de guerre et 40 000 hommes. Kennedy voyagea à bord du porte-avion Entreprise, à propulsion nucléaire, pour inspecter directement la marche des manœuvres, auxquelles participaient, de plus, trois autres porte-avions. La tactique supposée de l'exercice était le renversement d'un gouvernement caribéen hostile aux Etats-Unis et le débarquement maritime qui le termina fut réalisé sur l'île porto-ricaine de Vieques... Clair comme de l'eau de roche !

L'INSPIRATION

Pendant ce temps, à la mi-avril, selon ce que raconte Fedor Burlatski, qui travaillait au Comité Central et dans l'équipe personnelle de Kroutchëv, le maréchal Rodion Malinovski, ministre de la Défense de l'URSS, se reposait en Crimée, sur les côtes de la Mer Noire, avec le Premier Ministre et lui parla des missiles nucléaires « Jupiter » des Etats-Unis, placés près de là en territoire turc, qui pouvaient atteindre des cibles en URSS en seulement dix minutes, tandis que les missiles intercontinentaux soviétiques, depuis le territoire de l'URSS, mettraient quelques 25 minutes à atteindre leurs cibles aux Etats-Unis. Selon ce récit, Kroutchëv réfléchit quelques secondes et dit qu'ils pouvaient, eux

aussi, créer une situation similaire à celle des Nord-américains, en plaçant des missiles nucléaires à Cuba. « Après tout – ajouta-t-il – les Nord-américains ne nous ont pas demandé la permission pour mettre ces armements à côté de la frontière de l'URSS »ⁱⁱⁱ .

Ce pouvait être la solution tant recherchée !...

Khroutchév continue en racontant dans ses mémoires qu'il pensa à ce qui arriverait s'il se mettait d'accord avec les dirigeants cubains et installait là des missiles nucléaires. Après avoir beaucoup réfléchi à ce sujet, il arriva à la conclusion que s'il faisaient tout en secret et que les Etasuniens s'en apercevaient quand les missiles seraient déjà en place et prêts pour le combat, ils devraient y regarder à deux fois avant de se décider à attaquer, alors, ce serait affronter directement l'Union Soviétique. Il pensait que cela pourrait arrêter les Nord-américains. De plus, ce ne serait rien de nouveau, en 1957, l'OTAN (Organisation du Traité de l'Atlantique Nord), avait décidé de placer des missiles étasuniens en Europe contre les intérêts de l'URSS et sans écouter ses protestations ; ensuite Eisenhower conclut un accord avec la Turquie pour installer 15 missiles nucléaires du type « Jupiter » et Kennedy autorisa leur mise en place en 1961 ; ils furent opérationnels en mars ou avril 1962. Ils conclurent également des accords similaires pour installer 30 « Jupiter » en Italie et 60 « Thor » en Angleterre.

Les missiles « Jupiter » avaient une portée approximative de 1 500 km, c'est pourquoi ceux qui étaient sur le territoire des Etats-Unis ne pouvaient atteindre le territoire de l'URSS, mais ceux qui étaient en Europe acquéraient un caractère stratégique, car ils pouvaient abattre des cibles dans une grande partie de la zone européenne de l'Union Soviétique.

A ce moment- là, Khroutchév pensait que ce ne serait pas mal de rendre aux Nord-américains la monnaie de leur pièce, ainsi ils pourraient toucher du doigt ce que signifiait cette situation. Les Soviétiques s'y étaient habitués mais les Etats-Unis n'avaient pas eu de guerre sur leur territoire depuis très longtemps . Ils participaient à de nombreuses guerres, mais en s'enrichissant, en gagnant des milliers de millions avec un coût minime en vies de ses citoyens et sans subir aucune destruction dans leur pays... Il pensait à tout cela et peu à peu, ces idées mûrissaient en lui. Il se faisait une opinion personnelle, et arrivait à la conviction qu'il n'était pas possible de garantir la défense de Cuba avec des armes conventionnelles, que seules les missiles nucléaires pouvaient constituer un moyen sûr pour arrêter une possible agression .

Il faut signaler que, selon les Mémoires de Khroutchév, il tint ces raisonnements au mois de mai, pendant sa visite en Bulgarie mais tout indique que cela est arrivé en avril.

Les témoins affirment qu' Anastas Mikoyan fut le premier à qui Khroutchév confia ses idées. A ce sujet, Sergueï, le fils de Mikoyan qui tenait le rôle de secrétaire particulier, écrivit qu'un soir de la fin du mois d'avril, son père émit l'idée d'installer les missiles à Cuba, alors qu'il se promenait avec Khroutchév du jardin de sa résidence aux collines « Lénine », dans les environs de Moscou. Alors, il croyait que ce pas conduirait à une nouvelle escalade de la tension entre l'URSS et les Etats-Unis , que les missiles seraient découverts avant d'être prêts et que les Nord-américains ne permettraient en aucune circonstance qu'ils soient placés près de leur territoire ; de plus, il pensait que Fidel Castro ne les accepterait pas à cause des risques militaires et politiques qu'impliquait le fait d'avoir des armes nucléaires dans son pays. On affirma aussi qu'au contraire, les idées de

Khrouchtchév avaient le soutien de Malinovski.

LE PROCESSUS D'AUTOSUGGESTION

Malgré les arguments contre de Mikoyan, le Premier Ministre soviétique décida de mettre la main à la pâte. Pour essayer de clarifier la position de la direction cubaine, et en premier lieu celle du Commandant Fidel Castro, dans les premiers jours de mai, on décida d'appeler à Moscou le conseiller de l'Ambassade soviétique à Cuba, Alexei Alexeiev, qui, sur la recommandation de Mikoyan, était considéré par celui-ci comme Ambassadeur dans l'île. Alexeiev avait été le premier fonctionnaire soviétique qui avait rencontré les dirigeants cubains en octobre 1959, et grâce à ses grandes qualités personnelles, à sa formation professionnelle et à sa connaissance de la langue espagnole, réussit à établir de bonnes relations personnelles avec Fidel Castro, avec son frère Raül, avec Ernesto Che Guevara et les autres leaders de la Révolution Cubaine.

Au moment où Alexeiev se préparait pour son voyage dans sa Patrie, le 3 mai, le Secrétaire Général de l'OTAN déclara que la décision des Etats-Unis de doter l'Organisation d'armes nucléaires pour la transformer en une nouvelle puissance atomique était à l'étude. Trois jours plus tard, l'OTAN annonça que les Nord-américains avaient confirmé leur détermination de fournir des armes nucléaires à l'Organisation, en leur remettant des sous-marins avec des missiles « Polaris », et indiquèrent aussi que les Etasuniens avaient accepté que, peu à peu, la RFA (République Fédérale d'Allemagne) reçoive de l'armement nucléaire à travers l'OTAN. Ces événements ne pouvaient que conforter Khrouchtchév dans sa décision.

Le 7 mai, Alexander Alexeiev fut nommé nouvel Ambassadeur à Cuba, bien que la nomination ne fut pas publiée tout de suite et que Sergueï Kudriatsev continue à exercer ses fonctions temporairement. Ce jour-là, de plus, le sénateur nord-américain George Smathers plaida pour que le président Kennedy redouble sa politique agressive contre Cuba pour démontrer que les Etats-Unis n'admettraient pas qu'un pays communiste soit accepté dans l'Hémisphère. Le lendemain, les Nord-américains commencèrent dans la région l'opération d'entraînement « Whip Lash » à laquelle participèrent différentes armes avec des dizaines de milliers de soldats, et acheva la préparation d'un autre exercice militaire dans les Caraïbes, nommée « Jupiter Springs », qui était un assaut de parachutistes.

Peu après sa désignation, Alexeiev arriva à Moscou et fut invité immédiatement au Kremlin pour une conversation avec Khrouchtchév. Dans divers articles et dans ses mémoires, Alexeiev a raconté l'histoire de cette rencontre. Au début de la conversation, le Premier Ministre lui communiqua sa décision de le nommer Ambassadeur à Cuba puis, pendant plus d'une heure, Alexeiev l'informa de la situation sur l'île et répondit à de multiples questions sur un large éventail d'aspects ; son interlocuteur parlait avec grande sympathie de la direction révolutionnaire cubaine et était au courant de ce qui se passait là-bas , non seulement par les rapports de l'Ambassade mais par des rencontres avec beaucoup de Soviétiques qui avaient visité Cuba, y compris son fils Rada et son gendre Adzhubei. Comme conclusion de l'entrevue, Khrouchtchév lui souhaita bon succès dans sa nouvelle charge et dit qu'il ferait tout son possible pour aider le peuple cubain à défendre ses conquêtes. Pendant cette rencontre, on ne parla pas des missiles, mais le leader soviétique lui dit qu'il l'aviserait pour le rencontrer de nouveau avec d'autres dirigeants.

A u milieu du mois, un groupe d'unités militaires nord-américaines menèrent à bien, dans l'état de Caroline du Nord, un autre exercice d'entraînement appelé Demolex (Exercice de Démolition). Tandis que, le 14, Nikita Khrouchtév partit vers la Bulgarie, à la tête d'une délégation dans laquelle se trouvait le ministre des Relations Extérieures d'URSS, Andreï Gromiko. Khrouchtév continue en racontant dans ses mémoires que déjà en Bulgarie, alors qu'il participait à de multiples activités et voyageait à travers le pays, une pensée obsessionnelle lui restait cloué dans l'esprit : qu'en sera-t-il de Cuba ? Arrivera-t-on à la perdre ? Cela aurait été un rude coup qui nous aurait isolés des pays latino-américains et qui aurait sapé notre prestige. Que penseraient-on ensuite d'eux ? L'Union Soviétique, une grande puissance qui n'avait rien été capable de faire pour un allié en danger , à part de vaines déclarations, des protestations et de présenter le problème à l'ONU, comme cela arrive habituellement quand il ne se passe rien. A ce moment-là, la nécessité de mettre en place des missiles nucléaires soviétiques à Cuba pour garantir sa défense s'enracinait fortement dans l'esprit de Khrouchtév, préoccupé par la grande vague de rapports des services de renseignements sur les plans nord-américains pour une nouvelle invasion de l'île. Chaque fois, il se convainquait plus du fait qu'il n'était pas possible de la défendre avec des armes conventionnelles ; seules les missiles nucléaires seraient capables de procurer une dissuasion efficace.

Des années plus tard, Gromiko a raconté que pendant le voyage de retour à Moscou, le Premier Ministre lui exposa son idée de proposer à Cuba l'installation des missiles atomiques ; à son avis, cela seul pourrait la sauver comme Etat indépendant , car Washington semblait décidé à réaliser une invasion directe. Gromiko mit en avant que les risques étaient très importants et les possibilités de réussites minces.

L'EXPOSE

Le 21 mai 1962, il y eut à Moscou une réunion du Conseil de Défense à laquelle fut invité l'Ambassadeur de Cuba, Alexander Alexeiev. Le Conseil était présidé par Nikita Khrouchtév qui, en sa qualité de Chef d'Etat était aussi Chef Suprême des Forces Armées de l'URSS . Y assistaient, de plus, Frol Koslov et Leonid Brechnev, secrétaires du CC du PCUS (Comité Central du Parti Communiste de l'Union Soviétique) ; Nikolaï Kossiguin et Anastas Mikoyan, membres du Présidium du CC (plus tard, le Présidium s'appellera Bureau Politique) ; le ministre de la Défense de l'URSS, le maréchal Rodion Malinovski, son premier substitut, le maréchal Andreï Grechko, et pour le chef de la Direction Politique Principale de l'Armée Soviétique et de la Marine, le général d'armée Epishev. Le premier substitut du chef du EMG (Etat Major Général) et chef de la Direction Principale des Opérations, le colonel général Semion Ivanov, était le secrétaire du Conseil.

Dans la réunion, Alexeiev se souvint qu'il répéta les informations qu'il avait soumises à Khrouchtév antérieurement et celui-ci lui posa de nombreuses questions, en particulier sur la capacité défensive de Cuba et sur la décision du peuple et du gouvernement d'opposer une résistance aux pressions nord-américaines. En évaluant la situation politico-militaire existante, les participants à la réunion constatèrent que le potentiel militaire des Nord-américains dépassait de beaucoup les possibilités combatives de l'Armée cubaine ; l'expérience dans la conduite d'actions de combat à grande échelle de ces armées était aussi incomparable. Prenant en compte ces facteurs, il ne pouvait y avoir qu'une conclusion : le peuple cubain n'a aucune possibilité de défendre son pays avec ses propres forces contre une agression des Etats-Unis. Khrouchtév mit en avant que nous ne pouvions pas être sûrs que Fidel Castro vaincrait à nouveau une seconde invasion, car

cette fois ils enverraient une grande quantité d'effectifs des Forces Armées des Etats-Unis , quelle que soit la variante qu'ils utilisent et qu'ils débarqueraient simultanément à plusieurs endroits. Il fallait aussi prendre en compte que l'île avait plus de mille kilomètres de long mais était très étroite, environ 50 Km à certains endroits, raison pour laquelle elle était très vulnérable aux débarquements maritimes.

Ensuite, il demanda à Alexeiev son opinion sur la réaction de Fidel si on lui proposait d'installer des missiles nucléaires soviétiques à Cuba ; celui-ci se montra stupéfait et déconcerté au début devant cette question inattendue, mais il avertit qu'il était peu probable qu'il soit d'accord, car la stratégie défensive de la Révolution était basée sur la volonté combative et l'esprit de sacrifice du peuple, ainsi que sur le soutien des pays non-alignés et d'une large opinion publique mondiale, surtout en Amérique Latine, tandis que l'installation de missiles priverait Cuba de ce soutien et susciterait une perte politique dans l'arène mondiale.

En écoutant la réponse, Khrouchtchév dit que l'Union Soviétique soutiendrait Cuba dans tous les cas et par tous les moyens possibles, mais qu'il avait des informations dignes de foi au sujet de l'invasion qui se préparait, et qu'on réussirait difficilement à arrêter les Nord-Américains avec des moyens de lutte conventionnels. Il justifia le fait que pour empêcher l'intervention des Etasuniens, il était nécessaire de trouver un moyen de dissuasion qui ferait renoncer les Etats-Unis à la réalisation de leurs plans et qui mettrait Cuba au centre de la politique mondiale. Il déclara que les avertissements et les déclarations en défense de Cuba à l'ONU n'étaient pas suffisants , qu'il fallait employer un moyen de dissuasion qui ferait comprendre aux Nord-américains que s'ils attaquaient Cuba, non seulement ils auraient affaire à un peuple indomptable, mais aussi à toute la puissance militaire de l'Union Soviétique, et il a résumé en disant qu'un semblable moyen de dissuasion ne pouvait être que l'arme nucléaire. Il souligna que cette opération n'avait pas pour but de déclencher une guerre mais seulement de contenir l'agresseur. Il déclara que cette opération devrait être réalisée dans le secret le plus strict pour que les missiles ne soient pas détectés avant d'être prêts pour le combat, de façon que les Etasuniens ne puissent progresser et s'organiser avant le débarquement, il avait bon espoir qu'on puisse transporter et installer les missiles sans que rien ne filtre à ce sujet , jusqu'à ce que tout soit terminé. Il mit en avant sa certitude que les Nord-américains, qui sont des gens pragmatiques , ne se lanceraient pas dans quelque chose qui constituait un risque irrationnel, de la même façon que les Soviétique par conséquent ne pourraient rien faire non plus contre les missiles des Etats-Unis pointés sur l'Union Soviétique depuis la Turquie et l'Italie. (Note de l'auteur : *la vie devait se chargerait de démontrer que cette appréciation constituait une sérieuse erreur de calcul*). Il déclara aussi que tout devrait être rendu public en novembre, après les élections partielles au Congrès des Etats-Unis, quand il serait en visite à Cuba et participerait à l'Assemblée Générale de l'ONU.

Dans ses mémoires, Khrouchtchév souligne qu'à la fin de son exposé, il proposa qu'on ne décide pas de cette question en ce moment, car les autres n'étaient pas prêts pour prendre une décision sur une chose aussi importante. Il y aurait une autre réunion dans un bref délai ; pendant ce temps, ils devaient tout bien peser , car une semblable action provoquerait de nombreux événements inconnus et imprévus. Ils cherchaient à assurer la sécurité de Cuba mais ils pouvaient être entraînés dans une guerre et il fallait tenir compte de cela. Si Cuba était détruite, ce serait un rude coup, mais ce serait pire si l'Union Soviétique était détruite et qu'il fallait se rétablir de nouveau. Pour le mouvement communiste international, ce serait un désastre bien plus grand que la perte de Cuba.

Le Conseil de Défense décida que la proposition serait mise au point pour être présentée au cours d'une prochaine réunion. Ce même jour, Khrouchtchëv ordonna au secrétaire du Conseil, le colonel général Ivanov, de préparer la proposition pour installer les missiles à Cuba. Dans son essence, ce document était le plan concis de la future opération. Le contenu de la note à élaborer se réduisait à ceci : en premier lieu, les fondements de la nécessité de renforcer la défense militaire de Cuba, en signalant que dans le but de faire échouer l'invasion en herbe, la partie soviétique envoyait, sur le territoire d'un Etat souverain, un contingent de troupes déterminé ; en second lieu, la note devait contenir, dans les lignes générales, les troupes qui seraient envoyées à Cuba, leur plan de préparation et d'envoi, en signalant les moyens mis en œuvre, les endroits choisis et les exécutants, ainsi que les moyens pour garantir le caractère secret des activités à réaliser.

Pour élaborer cette proposition, fut désigné le chef de la direction des opérations, le major général Anatoli Gribkov. Le major général Eliseiev et le colonel Kotov furent également inclus dans le groupe de travail. Ils commencèrent tout de suite à travailler, sous la direction du colonel général Ivanov, et finirent dans la nuit du 23 la version initiale de la proposition pour créer un Regroupement de Troupes Soviétiques sur l'île de Cuba, dont la mission était de coopérer avec les Forces Armées Révolutionnaires (FAR) pour empêcher l'agression ennemie.

II. Naissance et approbation de l'opération « Anadyr »

Le 24 mai 1962, eut lieu à Moscou, une session élargie du Conseil de Défense de l'URSS, à laquelle étaient présents les membres du Presidium du Comité Central du Parti, leurs secrétaires et la direction du Ministère de la Défense. Pendant la réunion, la proposition pour le transport des armes nucléaires à Cuba fut examinée.

Pour l'accomplissement de la mission envisagée, on a proposé d'assigner les forces suivantes : 1) des Troupes Aérospatiales Stratégiques, une division aérospatiale ; 2) des Troupes Terrestres, quatre régiments d'infanterie motorisée ; 3) de la Force Aérienne, deux régiments de missiles aériens tactiques, un régiment d'hélicoptères et une escadrille indépendante de bombardiers légers ; 4) des Troupes de la Défense Antiaérienne deux divisions de missiles antiaériens, deux bataillons radio et un régiment d'aviation de chasse ; 5) de la Marine de Guerre, une escadrille comprenant deux croiseurs, quatre destructeurs et onze sous-marins, une brigade de lance-missiles, un régiment aérospatial de défense côtière et un régiment d'aviation équipé avec des mines et des torpilles.

Le Regroupement des Troupes Soviétiques (ATS) comptait aussi une série d'unités de sécurité de combat, parmi les quelles on pouvait citer un régiment de communication, deux bataillons de tanks indépendants, un bataillon de sapeurs, un de reconnaissance, un de radio, un autre de micro-ondes, et un groupe indépendant d'artillerie antiaérienne de 100 mm. En plus de ces unités, le Regroupement avait un escadron d'avions de transport, deux bases flottantes pour sous-marins, deux cargos, deux tankers et deux bateaux ateliers pour les unités navales.

La quantité totale des effectifs du Regroupement était d'environ 53 000 hommes et pour leur transport, il fallait au moins 80 bateaux du Ministère de la Marine Marchande d'URSS. Le mouvement des troupes et l'armement s'effectueraient depuis la mi-juillet

jusqu'aux premiers jours de novembre , quand leur présence à Cuba serait rendue publique.

On proposa que toutes les mesures en relation avec l'activité soient réalisées sous la dénomination conventionnelle d'opération « Anadyr ». Cela fut fait à des fins de dissimulation, car le fleuve Anadyr verse ses eaux, ou ses glaces, dans le détroit de Bering et on voulait utiliser la légende qui disait que tous les mouvements de troupes qui se produiraient faisaient partie d'un entraînement stratégique avec le transport de troupes et d'armement jusqu'à la région de l'extrême nord du pays. On proposa aussi que, pour renforcer la légende, on charge dans les bateaux des planches de ski , des vêtements chauds spéciaux, des traîneaux, des poêles, des bottes de feutre et d'autres objets caractéristiques qui s'utilisent sous un climat très froid.

Au début, Khrouchtév a présenté ses consignes ; après quoi, le maréchal Malinovski donna lecture de la note avec les propositions et ensuite on passa au débat, dans lequel intervinrent beaucoup de ceux qui étaient présents, y compris Mikoyan qui mit en avant ses arguments concernant le fait que cela était un pas très dangereux et qu'il était pratiquement impossible que le transport et la mise en place des projectiles nucléaires à Cuba puisse se faire en secret.

On considéra que le transport des missiles à Cuba était une action en défense d'un allié et d'une position avancée en danger, en interprétant le fait que les fréquentes menaces envers l'île étaient une preuve que Kennedy se proposait de profiter de l'avantage nucléaire de son pays pour que Moscou se voit obligée d'abandonner Cuba, ce pour quoi l'exécution de l'Opération serait pour défendre les conquêtes de la Révolution Cubaine , mais aussi la réaffirmation de la crédibilité de l'URSS comme superpuissance, puisque dans l'autre cas, Cuba serait perdue et cela affecterait le prestige du pays . Si les Etasuniens avaient débarqué à ce moment-là dans l'île, l'Union Soviétique se serait vue obligée de commencer la guerre ou de se résigner à la défaite. On ne pouvait pas commencer une guerre aussi dévastatrice, mais on ne pouvait pas non plus se résigner à la défaite, alors comment aurait réagi le camp socialiste si les Nord-américains avaient occupé un pays qui en était membre ? Comprendraient-ils la passivité de l'URSS dans ce cas ? Il fallait une variante qui empêcherait l'agression de Cuba et ne déclencherait pas une guerre, et cette variante pouvait être le transport des missiles. Il fallait prendre en compte que seule la force militaire pouvait retenir la force militaire.

De plus, il existait un précédent : l'Union Soviétique n'avait jamais placé d'armes nucléaires dans d'autres pays par le passé mais à ce moment-là, les participants prenaient en compte le fait que leur nation était entourée de bases militaires et qu'il y avait des missiles nord-américains de dernière génération au milieu de l'Europe, pointés sur leur territoire, alors l'apparition de missiles soviétiques similaires à Cuba n'était rien de plus qu'un moyen nécessaire pour équilibrer le niveau de risque nucléaire des deux parties, en plus de contribuer à compenser quelque peu le retard qu'ils avaient dans ce genre d'armements par rapport aux Nord-américains . D'un autre côté, la question se posait toujours : « Pourquoi les Etats-Unis pouvaient-ils avoir leurs missiles en Europe et l'Union Soviétique ne pourrait pas les avoir à Cuba ? »

En définitive, la proposition fut débattue et analysée depuis différents points de vue, jusqu'à ce qu'on arrive à la conclusion qu'il était approprié d'installer les missiles nucléaires dans l'île, en le faisant en secret et en mettant les Etats-Unis devant le fait

accompli. Ainsi, en plus de protéger la Révolution Cubaine, l'URSS gagnerait du prestige dans le contexte de la rivalité mondiale des superpuissances, en montrant qu'elle pouvait étendre sa puissance pour protéger un ami lointain.

Comme conséquence des mesures extrêmes de secret adoptées, tous les documents furent confectionnés à la main et en un seul exemplaire ; même la note avec la proposition qu'ils avaient fini de débattre, fut élaborée ainsi. Comme preuve de la décision prise dans cette réunion, on a conservé un document très concis, écrit à la main par le secrétaire du Conseil de Défense au verso de la note même de la proposition, dans laquelle on disait que l'Opération « Anadyr » avait été approuvée à l'unanimité, que le document était conservé au Ministère de la Défense d'URSS et qu'on confirmerait ensuite qu'on avait reçu l'accord de Fidel Castro, qu'on enverrait dans ce but une commission à Cuba pour en parler. A la suite, apparaissaient les signatures de tous les membres du Présidium.

LA VISITE A CUBA

La commission était présidée par Sharaf Rachidov, membre suppléant du Comité Central et Premier Secrétaire du Parti Communiste d'Ouzbékistan et composée également par le maréchal Sergueï Biriousov, chef des Troupes Aérospatiales Stratégiques, et Alexander Elexeiev. Aux dires d'Alexeiev, tous étaient convaincus que Fidel Castro ne donnerait pas son consentement. Les généraux Ushakov, Agueiev et d'autres spécialistes faisaient aussi partie de la commission. Leur mission était de faire une rapide identification préliminaire des ports de déchargement, des aérodromes pour l'aviation et des régions prévues pour l'emplacement des missiles.

De cette façon, la décision préliminaire était prise. Les Forces Armées d'Union Soviétique, et celles de Russie en général, dans toute leur histoire, n'avaient jamais exécuté une opération comme celle-là ; jusqu'à présent, elles avaient transporté de grands contingents de troupes uniquement par terre, en cela elles avaient beaucoup d'expérience, mais en cette occasion, elles auraient à apporter un regroupement de plus de 50 000 hommes par delà l'océan, à une distance de 10 000 km, en secret et à une vitesse vertigineuse.

Comme nous l'avons vu antérieurement, dans le calendrier approuvé en mars pour l'exécution de l'Opération « Mangouste », il était prévu qu'en octobre 1962, se produiraient la révolte générale du « peuple de Cuba souffrant » et l'intervention décisive des Etats-Unis dans quelque variante que ce soit, prévue pour rendre possible le renversement du régime de Castro. Cela signifiait que déjà depuis cette époque, quand il n'y avait encore aucun missile soviétique à Cuba et qu'une telle proposition n'avait pas non plus été faite, il était décidé qu'en octobre de cette année, exploserait une crise de dimensions extraordinaires dans les Caraïbes ... Sauf que les planificateurs de la CIA et du Pentagone ne pouvaient être capables d'imaginer quelles seraient véritablement les caractéristiques de la dite crise. Dans ces conditions se posait la question : Qui fut coupable des événements dramatiques qui se sont déroulés dans les Caraïbes plusieurs mois plus tard, celui qui préparait en secret l'attaque de Cuba ou celui qui organisait en secret sa défense ? Il ne peut y avoir qu'une seule réponse : si la menace ne s'était pas produite, la défense n'aurait pas été nécessaire.

Le 26 mai, le maréchal Malinovski confirma le récit des personnes qui étaient autorisées pour le travail dans le plan de l'Opération « Anadyr ». Bien que dans l'Etat Major Général, il y ait eu du travail pour une vingtaine d'officiers, on n'en mandata que cinq : le colonel

général Ivanov, les généraux Gribkov, Povali ,Eliseiev et le colonel Kotov.

Le 29 mai, arriva à La Havane une délégation de haut niveau, présidée par Sharaf Rashidov et composée de spécialistes surtout en hydro-technique, ceux qui offriraient leur collaboration pour résoudre les problèmes hydrauliques existant dans l'agriculture cubaine, aggravés par la sécheresse qui affectait le pays , selon ce que publia le journal Révolution. Un des membres de la délégation était l'ingénieur Petrov, plus connu chez lui comme Serioja (diminutif affectueux de Sergueï) Biriuzov, maréchal d'Union Soviétique et chef des Troupes Aérospatiales Stratégiques qui voyagea avec ce pseudonyme pour ne pas attirer l'attention des services secrets étrangers.

Ce même jour, Alexeiev entra en contact avec le commandant Raül Castro et dans la soirée, la délégation rencontra le Premier Ministre, le Commandant en Chef Fidel Castro. Celui-ci a raconté en plus d'une occasion que pendant l'entrevue , on lui demanda ce qu'il croyait qui serait nécessaire pour éviter une invasion des Etats-Unis ; sa réponse fut que la meilleure façon serait que les Etats-Unis sachent qu'une invasion de Cuba signifierait la guerre avec l'Union Soviétique. Alors, on mit en avant que cela ne pouvait être garanti avec des mots ou des promesses, qu'on pouvait seulement réussir avec un fait très démonstratif de la décision des Soviétiques et que fait ne pourrait être que l'installation de leurs projectiles nucléaires dans l'île. Le Commandant Fidel Castro a déclaré qu'à ce moment-là, il comprit qu'ils étaient intéressés dans le fait d'installer les projectiles, car cela aurait signifié un changement dans la corrélation des forces et une amélioration dans la position militaire de l'Union Soviétique et de tout le camp socialiste. Le dirigeant cubain posa quelques questions et fit remarquer qu'il fallait réunir la Direction du pays pour l'informer et prendre une décision.

La réunion fut organisée rapidement : « A moi, personnellement, la présence de cette base militaire soviétique à Cuba ne me plaisait pas, pour une raison d'image de Cuba, d'image de la Révolution Cubaine. Mais nous ne l'analysions pas comme une question de goût ou non, mais du point de vue éthique et moral. Nous voyions cela sous un autre angle : si nous souhaitions que les Soviétiques nous soutiennent en cas d'agression, il serait immoral de nous opposer à la présence de ces armes dans notre pays, puisque ces armes renforçaient également l'Union soviétique. Ce fut l'argument que nous analysâmes à la Direction de notre Gouvernement et de notre Parti, l'argument moral, et qui constituait un devoir. A cause de cela, nous avons donné une réponse positive^{iv}. »

Le lendemain, 30 mai, eut lieu la seconde rencontre, celle au cours de laquelle le leader cubain fit remarquer : « S'il faut avoir ces projectiles ici pour fortifier les défenses de l'Union Soviétique et du camp socialiste, et, en plus, s'ils servent à prévenir une agression militaire directe des Etats-Unis contre Cuba, ils peuvent installer dans notre pays les projectiles nécessaires. Tous les projectiles nécessaires.^v »

Maintenant, bon, la question suivante se pose : était-il nécessaire d'amener les missiles nucléaires à Cuba ? C'est à dire, existait-il une autre alternative ? Là-dessus, on continue de discuter actuellement et on a déversé de multiples avis, c'est pourquoi l'auteur aussi veut exposer le sien. Quelqu'un a souligné qu'il était convaincu qu'il ne fallait pas amener les missiles dans l'île, que les dirigeants des Etats-Unis, de l'URSS et de Cuba auraient dû se mettre à la table des négociations avec le Secrétaire Général de l'ONU , pour régler les questions en discussion. C'est facile à dire mais c'était difficile à mettre en œuvre. Le problème aurait été d'amener les dirigeants des Etats-Unis à cette réunion.

On dit aussi qu'on aurait pu signer un accord militaire et que les Soviétiques posent en principe qu'une agression contre Cuba équivalait à une agression contre l'URSS. On dira ce qu'on dira, les Nord-américains ne se seraient pas arrêtés devant de simples papiers et mots, car ils étaient convaincus qu'ils pourraient liquider le problème rapidement et présenter au monde un fait accompli, et que ni l'Union Soviétique ni personne ne commencerait une guerre alors qu'il n'y avait pas seulement un objectif à défendre, seulement parce qu'un accord avait été écrit sur un papier, surtout sachant qu'ils avaient un grand désavantage dans la balance des armements nucléaires.

Le problème était que les dirigeants nord-américains se sentaient tellement humiliés depuis la défaite de Giron, ils étaient tellement engagés dans la campagne contre Cuba dans laquelle ils s'étaient embarqués pour la mépriser, pour considérer comme inacceptables ses actes souverains dans le fief de son arrière-cour la plus sûre, et ils étaient tellement convaincus qu'ils pourraient résoudre facilement le problème en employant toute leur force, qu'il serait pratiquement impossible de les dévier de leur route, si ce n'est d'une façon qui rendrait évidente la confrontation directe avec l'URSS, ou, ce qui était plus important, la crainte que certains des missiles qui étaient placés dans l'île pourraient être lancés sans autorisation contre les Etats-Unis en cas d'attaque, avec comme conséquence, des centaines de milliers ou des millions de victimes et de grandes destructions dans leur pays.

En dépassant un peu les événements, nous dirons que pendant la crise qui s'est déclenchée quelques mois plus tard, une partie des dirigeants nord-américains étaient pour l'attaque, en affrontant tous les risques, car ils considéraient que dans la situation qui se créa, l'URSS n'irait pas à la guerre pour Cuba. Peut-être la seule façon réelle d'empêcher l'agression aurait été d'équiper les Forces Armées cubaines avec des armes nucléaires tactiques, qui ne menaceraient pas le territoire des Etats-Unis et rendrait inestimable le coût d'une invasion par les troupes étasuniennes en pertes.

Au lieu de la nécessité de dissuader les Etats-Unis pour qu'ils n'interviennent pas à Cuba, beaucoup d'historiens soulignent avec insistance deux autres causes principales pour que les Soviétiques prennent la décision de placer leurs missiles sur l'île : 1) donner une réponse au déploiement d'armes nucléaires nord-américaines en Europe, en faisant usage d'un « droit égal » à déployer les leurs sur un territoire voisin de celui des Etats-Unis et 2) la nécessité de compenser l'énorme déséquilibre qui alors était en faveur des Etats-Unis en ce qui concerne le nombre d'armes nucléaires et des moyens pour les transporter.

La première de ces approches constituait une juste aspiration de l'URSS, difficile à réfuter, à la lumière du principe d'égalité de droit des nations, reconnu dans la Charte de l'ONU, et mettait les Etats-Unis en situation d'« égal danger » bien qu'elle ne semble pas justifier toute seule la seule décision d'amener les missiles à Cuba, avec les risques que cette action entraînait ; il est clair que si cet effet se produisait par hasard, comme un résultat collatéral de la décision de les envoyer pour défendre la Révolution Cubaine, il serait bienvenu. La seconde approche est brandie par beaucoup comme la raison véritable de l'action entreprise ; cela a à voir avec quelque chose qu'on appelle corrélation de forces et demande une analyse plus détaillée.

L'APPROBATION DEFINITIVE

Le 4 juin 1962, le Ministre de la Défense d'URSS ratifia l'échéancier pour la préparation de l'Opération Anadyr , qui contenait des dizaines de mesures organisationnelles, parmi lesquelles les indications générales pour la formation, le contenu et la préparation des unités participantes, l'organisation de l'embarquement et, surtout, l'assurance de maintenir le caractère secret du transport de troupes, ainsi que le plan de camouflage opérationnel élaboré avec les représentants du Comité de Sécurité de l'Etat (KGB en Russe) et le Ministère des Relations Extérieures de l'URSS, les états majors des forces Armées, ainsi que les directions principales et centrales du Ministère de la Défense et de l'Etat Major Général. Le chef du EMG, le maréchal Matvei Zejarov, et le groupe opérationnel composé par les généraux Ivanov, Povali, Gribkov, Eliseiev et le colonel Kotov, eurent la responsabilité de contrôler l'accomplissement du plan.

Il faut dire que les spécialistes qui composaient la délégation soviétique présidée par Rashidov, qui se rendit à Cuba pour rencontrer Fidel Castro, n'eurent pas le temps nécessaire pour réaliser la reconnaissance détaillée de la région qui avait été sélectionnée sur les cartes depuis Moscou pour placer la division aérospatiale, qui eut par la suite une incidence négative dans la détermination des positions concrètes des unités dans l'exécution du travail d'ingénierie qui fut nécessaires pour préparer les emplacements et effectuer leurs camouflages.

Quand la délégation militaire revint de Cuba avec l'approbation du Commandant Fidel Castro, une nouvelle réunion du Présidium du Comité Central fut rapidement organisée. Elle eut lieu dans la matinée du 10 juin 1962. A cette réunion étaient présents tous les membres effectifs et les candidats à la qualité de membres du Présidium, en plus des membres du Conseil de Défense. Rashidov et le maréchal Biriousov informèrent sur les résultats de leurs travaux, déclarant qu'à Cuba on pourrait installer les missiles facilement et en secret, car là... Il y avait beaucoup de palmeraies ! Conclusion étonnante à cause de son inculture militaire, selon l'opinion du général Anatoli Gribkov, qui fut acceptée sans broncher par tous les présents. La question consistait en ce que, en regardant les choses avec trop d'indulgence, on pourrait accepter qu'un missile puisse être confondu avec un palmier, car ses formes étaient semblables, bien que les premiers aient été beaucoup plus gros et plus hauts que la plupart des palmiers . Pourtant, le problème résidait en ce que les missiles ne se mettent en position verticale que quand ils vont être lancés ou pendant les entraînements , et restent la grande majorité du temps en position horizontale, et il n'est pas facile de camoufler leur volumineux corps cylindrique de plus de vingt mètres de long.

De plus, si ce n'était pas assez, les missiles n'étaient pas seuls en position de lancement, et même plus, ils constituent la plus petite partie de tout l'attirail qui les accompagne, composé par les équipes qui les mettent en position verticale pour le lancement, la position de feu elle-même avec sa propre plate-forme en béton, les équipes nécessaires pour le ravitaillement des missiles en combustible adéquat, le refuge renforcé dans lequel sont conservées les têtes nucléaires de combat, divers moyens de transport, les œuvres d'ingénierie pour la protection du personnel et le campement pour celui-ci ,les générateurs électriques et la vapeur que lâche leur moteur , les chemins d'accès à l'emplacement et aux intérieurs, avec les mouvements de terre nécessaires, le réseau de câbles électriques indispensable pour le fonctionnement des équipements, etc... Les caractéristiques du paysage et la végétation existantes dans l'Ile n'étaient pas précisément ce qu'il y avait de mieux pour réussir un bon camouflage, comme il sera démontré

quelques mois plus tard, quand il sera déjà trop tard, parce que n'avaient pas prévus les moyens artificiels qui auraient été nécessaires pour réussir à ce que les emplacements soient invisibles depuis le ciel, chose trop difficile sinon impossible dans les conditions de Cuba.

Le maréchal Biriuzov déclara de plus, qu'il était rentré de son voyage avec l'impression que les dirigeants de Cuba se considéraient beaucoup plus comme les bienfaiteurs de l'Union Soviétique et de sa cause que comme ses protégés ; c'était comme si Cuba aidait l'Union Soviétique à atteindre ses propres objectifs et non l'inverse.

A la suite de cela, il y eut un bref débat et le maréchal Malinovski donna lecture de la note avec la proposition. Elle fut soumise au vote et approuvée à l'unanimité. Dans l'acte manuscrit qui fut mis au point, apparaissent en premier lieu les signatures de Nikita Khrouchtév et Alexei Kossiguin, suivies de celles des autres. La proposition approuvée de manière préliminaire était confirmée le 24 mai : envoyer à Cuba un contingent avec des missiles nucléaires de moyenne portée pour garantir la défense de l'île, en dissuadant l'agression possible.

III. Quelques erreurs d'appréciation.

Le légendaire maréchal Gueorgui Zhukov, en se basant sur sa grande expérience comme le chef militaire soviétique le plus en vue pendant la Seconde Guerre Mondiale, a défini ainsi quelques-unes des particularités de l'art militaire qui sont nécessaires pour atteindre la victoire :

1° - Avoir une excellente connaissance de l'ennemi, évaluer correctement ses idées, ses forces et ses moyens, prendre en compte de quoi il est capable, de quoi il n'est pas capable et en quoi on peut l'attraper. Tout cela s'obtient par une exploration ininterrompue et profonde.

2° - Connaître en détail ses forces propres, leur préparation soignée pour le combat ; réussir la préparation multilatérale du commandement et des états majors, ainsi que l'élaboration appropriée de toutes les variantes des actions à venir.

3° - Réussir la surprise opérationnelle et tactique, en trompant l'ennemi sur nos véritables intentions ; agir avec une telle rapidité que l'ennemi recule de toute part et se trouve dans une situation difficile.

4° - Le calcul exact des forces et des moyens consacrés à la mission mise en œuvre. On ne peut pas donner aux troupes des missions plus importantes que leurs forces. Ceci ne donne rien, à part des pertes injustifiées et la diminution de l'esprit combatif.

5° - Réussir l'assurance adéquate. Une opération qui n'a pas été bien préparée dans son aspect matériel ne doit pas être réalisée.

Pendant la planification et la réalisation de l'Opération « Anadyr », plusieurs erreurs ont été commises dont la majorité se produisirent dans l'EMG, dans les Etats Majors Principaux des Types de Forces Armées et dans l'Etat Major du Regroupement de Troupes Soviétiques à Cuba. Voici certaines de ces erreurs.

En violation du premier principe énoncé par le maréchal Zhukov, il faut reconnaître que le commandement soviétique ne possédait pas une notion suffisamment profonde et détaillée de l'idée stratégique de l'ennemi, aussi bien avant qu'après l'arrivée des troupes à Cuba. On avait l'opinion bien fondée qu'il se préparait une agression à grande échelle contre Cuba mais on ignorait avec quels moyens celle-ci serait réalisée, en particulier on n'avait pas une idée claire de la quantité de moyens aériens et navals qui la soutiendraient. La composition numérique et l'armement de la présumée « armée d'invasion » nord-américaine furent seulement connus par la direction militaire soviétique plusieurs années après la Crise. Cette ignorance provoqua le non accomplissement du quatrième principe, à cause de cela les moyens de défense antiaérienne et navale dont le Regroupement fut doté étaient clairement insuffisants.

De plus, il faut signaler que la situation des troupes dans l'île était très vulnérable sur le plan militaire, à cause de la grande distance, de l'absence d'espace stratégique pour la manœuvre et la retraite, et de l'impossibilité de recevoir des renforts et du ravitaillement après le début des actions de combat, puisque la Marine de guerre soviétique était inférieure à celle des Etats-Unis. L'accès des sous-marins était très difficile car il y avait de nombreux îlots rocheux, marigots, et récifs par où les sous-marins ne pourraient passer ni en surface ni en plongée si les passes étroites étaient contrôlées par l'ennemi qui possédait une énorme supériorité de moyens anti sous-marins dans la région. Il était clair que le commandement soviétique ne s'était pas proposé l'objectif de développer une bataille contre les Etats-Unis sur les côtes de Cuba, mais celui de la protéger en décourageant l'attaque en herbe, mais quelque chose pouvait arriver et si, contre tous les pronostics, l'attaque se produisait, les troupes soviétiques seraient clairement en position désavantageuse si elles n'utilisaient pas les armes nucléaires, ce qui était inacceptable, de toute évidence.

De plus, on pensait que quand les Nord-américains découvriraient le fait accompli que les missiles étaient en position de combat à Cuba, ils l'accepteraient parce que c'étaient des gens pratiques. Appréciation qui ne prenait pas en compte l'aspect psychologique de la question pour les Etatsuniens, qui le considéreraient comme si quelqu'un leur braquait un fusil chargé sur la tête depuis les toilettes de leur propre maison. La vie a démontré que ce fut une grave erreur, qu'ils percutaient de plein fouet le premier principe énoncé par le glorieux maréchal.

En violation du second principe, inexplicablement, des plans pour le cas où les Nord-américains détecteraient les missiles avant qu'ils ne soient en position de combat, ne furent pas prévus. A ce qu'il semble, on avait une confiance injustifiée dans la certitude qu'avait Khrouchtév que cela n'arriverait pas. Pourtant, ce fut une déficience très importante qui pouvait coûter très cher, car s'ils arrivaient à les découvrir avant qu'il soit temps, ce qui, en définitive, arriva, cela laissait l'initiative dans les mains des Nord-américains.

QUELQUES SPECULATIONS DE L'AUTEUR

La définition classique de Clausewitz pose en principe que la guerre est la continuation de la politique de l'Etat par « d'autres moyens ». Maintenant, bon, qu'est ce qui est contenu dans ces « autres moyens » ? Evidemment, ceux-ci sont les armements utilisés pendant les guerres et les personnes qui les manipulent. Pendant de nombreuses années, les

spécialistes ont considéré cette définition comme une vérité indéniable, mais elle commence à se fissurer avec l'apparition et le développement ultérieur de l'arme nucléaire, qui commençaient à être accumulée en grandes quantités par les puissances qui la possédaient, principalement par les Etats-Unis et l'Union Soviétique. Déjà au début des années soixante, s'était accumulée une telle quantité d'armes nucléaires que la définition de Clausewitz commençait à faillir, car si une guerre mondiale se déclenchait dans ces nouvelles conditions, il existerait le réel danger que celle-ci ne soit pas la continuation de la politique de l'Etat par d'autres moyens mais qu'elle signifie la fin de toute politique et l'extermination mutuelle totale des parties belligérantes et y compris de la civilisation dans son ensemble, selon ce qu'estimaient certains spécialistes.

A cette époque, le monde se trouvait plongé au plus profond de la « guerre froide », qui consistait à essayer de modifier l'équilibre des forces en renversant le pouvoir de l'adversaire par l'activité subversive et la pénétration économique, idéologique et technique, c'est à dire que c'était une sale guerre qui se développait en employant tous les moyens disponibles à l'exception des armes. Mais alors, quel était le rôle des armes nucléaires dans la « guerre froide » ? Dans ces nouvelles conditions, celles-ci se transformèrent en un moyen de chantage, de pression et de menaces, aussi bien contre les états isolés que contre le monde dans son ensemble. Cela fut le cas depuis l'aube de l'ère nucléaire, quand le bombardement atomique d'Hiroshima et de Nagasaki fut réalisé avec l'intention évidente d'intimider l'Union Soviétique et de montrer aux autres états la puissance inégalable de la nouvelle arme des Nord-américains. Ce rôle de moyen de chantage se maintint jusqu'à la fin de 1962, quand les créateurs de la terrible arme eux-mêmes furent certains qu'elle pouvait les détruire eux aussi et la politique qu'elles avaient engendrée.

Les Etats-Unis non seulement possédèrent le monopole des armes nucléaires pendant quatre ans et furent les premiers et les seuls à expérimenter au combat les qualités destructrices de celles-ci mais ils furent aussi les premiers à élaborer une doctrine militaire avec l'utilisation des armes nucléaires dans la guerre, quand la théorie du premier coup devint la base de leur stratégie. Y compris dans les années 70 et 80 du siècle dernier, l'URSS manifesta unilatéralement et publiquement son engagement à ne pas être la première à employer l'arme nucléaire et proposa avec insistance qu'il y ait concertation pour un traité à ce sujet, mais les Nord-américains le refusèrent toujours.

En juillet 1949, l'Union Soviétique fit exploser son premier engin nucléaire ; dès lors se déclencha la plus grande course aux armements de l'histoire, dans laquelle, comme il est logique, les Etats-Unis partaient avec quatre années d'avance et une industrie intacte, sur laquelle pas une seule bombe n'était tombée pendant la Seconde Guerre Mondiale, tandis que celle de l'URSS avait été partiellement détruite. De sorte que, à la moitié des années cinquante, les Etats-Unis avaient un large avantage en armes nucléaires et une puissante flotte de bombardiers lourds et moyens stationnés en différentes parties du monde, à proximité du territoire soviétique.

Pour lors, la stratégie militaire nord-américaine était celle des Représailles Massives, qui reflétait les caractéristiques de l'équilibre des forces existant. Cette stratégie subit un rude coup en 1957, quand les Soviétiques furent les premiers à réaliser avec succès le lancement d'une fusée intercontinentale, alors que les Etats-Unis enchaînaient les échecs, échouant en cinq occasions cette année-là. En plus, en octobre de la même année 1957, l'Union soviétique mit en orbite le premier satellite du monde et peu après

lança dans l'espace la chienne Laïka, en même temps que des millions de téléspectateurs virent avec angoisse comment échoua un autre essai nord-américain pour lancer son premier satellite, qui explosa après une courte montée. La panique se propagea, tant dans les milieux officiels que dans l'opinion publique, claironnant que les Etasuniens étaient à la traîne par rapport à leur principal ennemi. On commença à parler de ce qu'on a appelé la « brèche des fusées », soi-disant existant entre les deux pays en faveur de l'Union Soviétique. Cet état d'âme, renforcé par les fréquentes démonstrations propagandistes des Soviétiques, et en particulier de Khrouchtchëv, au sujet de leur extraordinaire supériorité en matière de fusées, fut exploité intelligemment par les gouvernements des Etats-Unis à leur tour pour obtenir du Congrès d'énormes crédits pour les dépenses militaires.

Sur les vantardises de Khrouchtchëv, son fils, Sergueï, a révélé qu'à un certain moment, Nikita Sergueïevitch dit qu'en un certain lieu du sud, les Soviétiques produisaient des missiles comme des saucisses, et dans ce cas, celui-ci lui avait demandé : « Comment peux-tu dire cela alors que nous n'en avons que quelques-uns ? » Il obtint la réponse suivante : « L'important, c'est que les Américains le croient, alors, ils ne nous attaqueront pas. » Sur cette considération se structurait toute une politique, au moyen de laquelle les Soviétiques menaçaient avec des missiles qu'ils n'avaient pas. A ce qu'il semble, c' était une politique simpliste et erronée, avec l'aide de laquelle on pouvait seulement continuer à tromper les peuples, ceux de leurs adversaires et le leur, ainsi que le peuple et les dirigeants des pays isolés, car on peut supposer que gouvernement des Etats-Unis avait d'autres sources d'information qui lui permettraient de connaître la vérité tôt ou tard. Cela commença à se produire pendant les années 1959-1960, au cours desquelles les Nord-américains s'aperçurent de la réalité par différentes voies, en particulier par l'espionnage et les vols de reconnaissance des avions U-2. En 1961, les premières missions efficaces de reconnaissance utilisant les satellites confirmèrent les soupçons : les Etats-Unis avaient une supériorité approximative de 4 à 1 en fusées intercontinentales.

Red Cline, ex sous-directeur de la CIA, a indiqué qu'aux Etats-Unis, on croyait que les Soviétiques avaient des centaines de missiles, mais les photos prises par les satellites démontrèrent qu'il n'en était pas ainsi, car aux Etats-Unis on avait organisé un système très rapide pour produire des fusées, très supérieur au système soviétique. On n'a pas révélé la date à laquelle l'URSS a connu la réalité de la situation stratégique ; une chose est bien connue : bien qu'ils n'aient pas connu avec exactitude ce qu'avaient leurs adversaires, les hauts dirigeants de l'Union Soviétique n'avaient aucun doute sur les bobards qui étaient répandues en la matière dans l'opinion publique internationale.

Selon les déclarations de Robert Mc Namara, secrétaire à la Défense du gouvernement de Kennedy, en octobre 1962, les Etats-Unis avaient 229 fusées intercontinentales et 105 de moyenne portée et de portée intermédiaire situées en Turquie, en Italie et en Angleterre ; neuf sous-marins avec 16 missiles du type Polaris A-2 chacun, qui pouvaient couvrir une distance d'environ 1500 km, pour un total de 144 autres projectiles de moyenne portée qui pouvaient atteindre le territoire de l'URSS ; ils possédaient, de plus, 1500 bombardiers avec leur base en différents lieux du globe, dont 600 bombardiers lourds B-52. Au total, en prenant en compte les missiles et les bombes de tout type, les Etats-Unis avaient une supériorité de 17 à 1 en armes nucléaires par rapport à l'URSS.

Pour sa part, conformément aux faits publiés en 1999, en octobre 1962, les Forces Armées d'URSS pouvaient compter sur les moyens suivants : 48 missiles intercontinentaux ; 543 missiles de moyenne portée, dont 36 se trouvaient à Cuba et

pouvaient atteindre le territoire des Etats-Unis ; 208 bombardiers lourds stratégiques, dont 80 à propulsion, 486 bombardiers moyens , dont 96 pouvaient atteindre le territoire des Etats-Unis , et 80 missiles installés dans des sous-marins, la majorité avec une portée de seulement quelques centaines de km. Il faut signaler que les sous-marins porte-missiles soviétiques de l'époque transportaient seulement 2-4 projectiles, et que la majorité de ceux-ci étaient des missiles aériens, qui pouvaient être abattus par la défense antiaérienne, alors que les 144 missiles des sous-marins nord-américains étaient balistiques, et aucun moyen défensif n'était capable de les abattre.

En comparant ces faits , on peut constater la forte supériorité que possédaient les Etats-Unis en forces nucléaires stratégiques, mais on peut aussi arriver à la conclusion que, véritablement, l'objectif principal de l'Opération « Anadyr » pouvait être de compenser en partie la balance stratégique avec l'adversaire. Rien de plus erroné.

Pendant la Crise, les spécialistes nord-américains ont calculé qu'avec les missiles à Cuba, y compris dans le cas où les Soviétiques réussiraient à assener un premier coup nucléaire par surprise, ils pourraient détruire seulement environ 30% de plus des moyens stratégiques nord-américains que s'ils n'avaient pas leurs missiles dans l'île ; mais jusque dans ce cas, la supériorité stratégique des Etasuniens continuerait d'être écrasante, à cause de cela , un semblable transport ne se justifiait pas seulement pour essayer d'équilibrer les forces des deux parties.

Dans une guerre nucléaire, il n'y aurait pas de vainqueurs .

Généralement, on considère que la parité en moyens nucléaires stratégiques entre les deux superpuissances fut atteinte par l'Union Soviétique au milieu des années soixante-dix, car déjà à ce moment-là, chacune des parties pouvait causer à l'autre des dégâts approximativement similaires. Pourtant, comme l'a dit Robert Mc Namara à la conférence Tripartite de La Havane en 1992, on peut considérer que la parité nucléaire existait déjà en pratique en octobre 1962, malgré la disproportion en quantité d'armes, ceci étant dû au fait que la parité existe en réalité quand chaque partie possède une capacité de riposte telle , y compris après avoir reçu un premier coup nucléaire par surprise, qu'il puisse infliger à l'adversaire des dégâts suffisamment importants, de sorte que l'importance de ces dégâts devient inacceptable pour celui qui pense à la possibilité de lancer une attaque surprise.

Il est difficile d'imaginer ce qui se serait produit sur le territoire nord-américain si une guerre nucléaire s'était déclenchée. Il faut prendre en compte le fait que les bombes lancées sur Hiroshima et Nagasaki en 1945 causèrent en quelques secondes 300 000 victimes, entre morts et blessés et détruisirent les deux villes presque complètement ; les puissances de ces bombes étaient de 13 et 20 kilotonnes respectivement, sachant qu'une explosion nucléaire de 20 kilotonnes équivaut à l'explosion de 20 000 tonnes de TNT. Pourtant, au cas où se serait déclenchée une guerre nucléaire en 1962, le territoire des Etats-Unis aurait pu être atteint par plusieurs dizaines de missiles intercontinentaux , avec des charges qui pouvaient aller jusqu'à 5-10 mégatonnes, sachant qu'une explosion d'une mégatonne équivaut à l'explosion d'un million de tonnes de TNT. Il faut tenir compte, par exemple, qu'une explosion de 5 mégatonnes serait 385 fois plus puissante que la bombe qui détruisit Hiroshima, et que celle de 10 mégatonnes serait 770 fois plus puissante que celle-ci. Y compris qu'en voyant des photos ou des images de documentaires sur ce qui est arrivé dans cette ville japonaise, il est difficile de se représenter ce qui serait arrivé

dans une ville américaine avec des explosions de semblable puissance. Mais cela serait multiplié par plusieurs dizaines d'explosions semblables sur tout le territoire du pays, à quoi il faudrait ajouter les explosions provoquées par les bombes et les missiles lancés par les avions qui réussiraient à arriver, plus celles des missiles lancés par les sous-marins qui seraient restés indemnes.

Mais jusqu'à présent, nous nous sommes seulement référés à la puissance des explosions, mais il faudrait considérer aussi les dégâts provoqués par les autres facteurs de destruction spécifiques des explosions atomiques, à chaque endroit où elles se produiraient, comme les radiations pénétrantes et la contamination radioactive du terrain qui empoisonnerait l'eau, les aliments et tout le vivant pendant des centaines et des milliers d'années, couvrant avec les cendres radioactives apportées par l'air d'énormes surfaces ; le souffle d'une force inimaginable qui se déplacerait à des vitesses supersoniques, détruisant tout sur son passage à des kilomètres à la ronde ; la radiation lumineuse ou l'éclair de l'explosion, capable de brûler des bois et différents matériaux et d'aveugler des personnes et des animaux et de leur occasionner d'horribles brûlures à de grandes distances... et pour quoi ensuite ? Tout le monde serait uni dans le manque de soins médicaux, car il y aurait des millions et des millions de morts, de blessés et de malades des radiations, parmi lesquels se trouveraient aussi une partie des médecins et des autres personnels de santé, auxquels il faut ajouter la destruction de nombreux hôpitaux et autres institutions médicales. A cela il faut également ajouter, entre autres choses, ce que considèrent, entre autres choses, beaucoup de scientifiques qui assurent que les milliers de tonnes de poussière qui s'élèveraient dans l'atmosphère la satureraient, rendant difficile le passage des rayons du soleil pendant longtemps, ce qui provoquerait un hiver artificiel, comme celui qui extermina les dinosaures, selon une des théories en vogue... Enfin, l'enfer sur terre multiplié par mille, de sorte que les survivants envieraient les morts, comme on le dit dans un film nord-américain. En Union Soviétique, un tableau similaire se produirait, mais multiplié plusieurs fois, car en plus, les missiles à moyenne portée et les bombardiers moyens soviétiques auraient aussi attaqué les bases militaires nord-américaines dans les différents pays européens et asiatiques.

Pendant l'année 1963, le président Kennedy ne déclara pas en vain ironiquement, durant une conférence de presse que les Etats-Unis étaient plus puissants que l'Union Soviétique, car ils pouvaient tuer plusieurs fois tout ce qui était vivant en URSS, alors que les Soviétiques étaient capables d'exterminer une seule fois tout ce qui était vivant aux Etats-Unis. De cela se détache l'idée que la guerre nucléaire mondiale n'est pas possible, car dans celle-ci, il n'y aurait pas de vainqueur.

On raconte que dans le centre d'Hiroshima, il y a un parc recouvert de granit, très près de l'épicentre de l'explosion de 1945. Après l'explosion de la bombe nucléaire, qui fut aérienne, la surface du parc resta rugueuse mais dans les endroits où il y avait des personnes, la surface resta lisse, car une partie de l'énergie s'était consumée en désintégrant leurs corps, laissant imprimées de cette façon leur forme comme tache lisse entourée par le granit rugueux. Cet endroit est appelé le Parc des Ombres et il faudrait se demander au nom de quoi les Nord-américains avaient besoin de couvrir leur pays de parcs semblables... ! Le mieux sera toujours d'éviter les guerres nucléaires !

Pour toutes ces raisons, Robert Mc Namara considérait, ainsi que beaucoup d'autres spécialistes, que le transport des missiles nucléaires soviétiques à Cuba n'altérerait pas l'équilibre stratégique dans la pratique, bien que la menace d'une catastrophe nucléaire ait

augmenté considérablement à ce moment-là. Alors surgit la question : pourquoi aller amener les missiles de l'autre côté de l'océan, en cherchant à compenser en partie le retard de l'Union Soviétique en armements nucléaires, si avec les missiles à Cuba, cela n'était pas réussi ? Il ne peut y avoir qu'une seule réponse : les missiles n'étaient pas amenés à Cuba par nécessité militaire, la direction soviétique n'avait pas l'intention de les utiliser dans des actions combatives, ce qui était prévu était d'arrêter l'agression nord-américaine avec la seule présence des Troupes Aérospatiales Stratégiques dans l'île. De plus, par une appréciation erronée, on considérait que les Américains ne réagiraient pas comme ils l'ont fait, et, comme dans l'autre cas, si en accomplissant cet objectif fondamental, on obtenait le résultat collatéral de compenser en partie le déséquilibre existant en armes nucléaires, cela serait le bienvenu.

Il faut signaler que depuis avril jusqu'à juin, l'aviation nord-américaine avait effectué 150 survols de bateaux marchands soviétiques aux abords de Cuba, pendant que les officiers des navires de la Marine de Guerre des Etats-Unis avaient interrogé les marins soviétiques en 20 occasions, en franche violation de ce qui est établi pour la navigation dans les eaux internationales. A cette époque déjà, plus de 10 stations de radio émettaient contre l'île, comme une partie de la guerre psychologique ; avec l'aide de ces stations, on s'orientait systématiquement vers des actions comme des sabotages, des actes terroristes, la technique de la propagation de fausses rumeurs, on essayait de discréditer les dirigeants révolutionnaires et leur œuvre, et jusqu'à donner des orientations pour se transformer en un espion efficace. Pour le mois de juin, la CIA exécuta au moins 12 opérations d'infiltration d'agents en territoire cubain et a continué les livraisons d'armes et d'explosifs pour la future insurrection générale. Il faut aussi tenir compte que le premier semestre de 1962 s'achevait sur un échec retentissant pour les efforts de l'Opération Mangouste pour organiser une armée clandestine dans les montagnes de Cuba ; les bandes qui restaient, après la dernière offensive commencée en mars contre elles, essayaient de passer inaperçues, attendant que les Nord-américains finissent d'arriver pour sortir les marrons du feu.

IV. La main à la pâte !

Le 10 juin 1962, commença la mobilisation des troupes qui avaient déjà été désignées pour faire partie du Groupement, ainsi que les préparatifs pour envoyer à leur port d'embarquement et transporter à Cuba le personnel et le matériel de guerre. Par ordre du ministre de la Défense à la Direction Principale des Opérations de l'Etat Major Général (EMG), fut créée une section spéciale pour l'Opération « Anadyr », comprenant des officiers de différentes armes. A ce moment, les mots à l'ordre du jour pour tous ceux qui participaient à l'Opération naissante étaient rapidité et secret.

Les militaires soviétiques se confrontaient à un grand défi : réunir et préparer un contingent de plus de 50 000 hommes, avec leurs armes, leurs équipements, leur ravitaillement et tout le soutien nécessaire pour un séjour prolongé à l'étranger ; trouver les bateaux marchands pour leur transport, les préparer et leur assurer une bonne arrivée et les conditions de travail minimales à leur arrivée à Cuba. Tout cela de façon cachée et à réaliser en quelques 5 mois à partir de ce jour.

Dès cet instant, le cercle de collaborateurs s'agrandit dans les divers services, mais bien que les plus hauts gradés aient été informés que l'Opération était en relation avec Cuba, seulement quelques-uns furent informés des faits précis sur la nature exacte de la

mission.

Dans un bref délai furent élaborés des graphiques de strict accomplissement pour la préparation des unités pour la marche, sa charge et les moyens ferroviaires, le transport vers les ports choisis, l'embarquement et la sortie en mer des bateaux marchands. Tout cela avec des délais précis d'accomplissement. Le 12 juillet 1962 fut désigné comme la date de départ du premier bateau.

Portée des missiles R-12 et R-14 en place à Cuba.

Pendant cette période, on analysa soigneusement la décision d'inclure des armes nucléaires tactiques comme renfort aux unités qui seraient envoyées à Cuba. Bien que ces armes n'aient pas fait partie de celles qui étaient assignées aux forces soviétiques stationnées hors de l'URSS, on estima que les troupes dans les Caraïbes, si éloignées des renforts, pouvaient en avoir besoin sur le champ de bataille. Ainsi, la présence des missiles de moyenne portée ou de portée intermédiaire avait pour but d'empêcher une agression étasunienne contre Cuba, alors que les armes nucléaires tactiques étaient envoyées pour le cas où la dissuasion échouerait, pour être utilisées contre les têtes de plage où les Nord-américains débarqueraient et contre les concentrations de bateaux de la flotte d'invasion, c'est à dire qu'elles n'étaient pas considérées comme des armes de dissuasion, mais de combat, pour assurer que les troupes qui se trouveraient dans une position exposée auraient les moyens les plus efficaces pour combattre une attaque. Certains diraient que n'avait pas été pris en compte le fait que leur utilisation pouvait aussi être le détonateur d'une escalade incontrôlée d'actions et de réactions qui conduirait à la guerre nucléaire, alors, ce qui pouvait arriver était imprévisible, si une de ces charges nucléaires tactiques était tirée contre une concentration de forces en train de débarquer et des milliers de militaires nord-américains seraient volatilisés dans le feu des atomes désintégrés. Ce qui pouvait arriver dans ce cas était imprévisible, mais on pouvait le pronostiquer avec un pourcentage de certitude élevé.

On prêta aussi attention à la sécurité de l'arrière-garde de l'Opération, car il fallait planifier et organiser en un court laps de temps, sous la direction du Commandement d'Arrière-garde des Forces Armées, la sécurité matérielle, du transport, technique, médical, financier, et de toute sorte. Il fallait créer des réserves de moyens matériels, organiser un ravitaillement courant, créer de nouveaux magasins, ateliers, centres médicaux et autres organismes, ainsi que compléter les réserves intouchables du Groupement sur la base de calcul d'un an de consommation.

Parmi les problèmes qui requéraient une attention de premier ordre, se trouvaient les relations avec l'organisation des transports ferroviaires et navals. Conformément à l'idée du EMG, le transport de la totalité des hommes du Groupement par voie ferrée jusqu'aux ports était imminent, plus une immense quantité de moyens techniques et d'armes (missiles, artillerie, chars, avions, bombes, projectiles et munitions de toutes sortes, aliments, vêtements, matériaux de construction et tout un ensemble de choses pratiquement interminable). Il fallait une planification soignée de la quantité de wagons nécessaires (de passagers, de marchandises fermés et de plate-formes, citernes, wagons réfrigérés et d'autres sortes particulières). Un calcul préliminaire indiquait qu'il fallait quelques 21 000 wagons. Il fallait déterminer les gares de chargement et de déchargement, les dates et les heures d'arrivée dans celles-ci, le schéma d'expédition des convois, les délais de chargement et de déchargement et mille autres questions.

Le 11 juin 1962, dans le bureau du premier substitut du Président du Conseil des Ministres d'URSS, Alexei Kossiguine, eut lieu une réunion avec la direction des Forces Armées, au cours de laquelle furent examinées les questions en relation avec la mise en œuvre de ce qui avait été approuvé la veille pour assurer la planification, la préparation et le transport des troupes à Cuba : combien, quoi, quand et comment il fallait transporter , et pour cela quels moyens il fallait adopter pour garantir l'accomplissement de l'opération et le caractère secret des activités.

Une mission de la plus grande importance et de la plus grande complexité fut confiée à la Marine Marchande. Dans la soirée de ce même 11 juin, Alexei Kossiguine indiqua au ministre de la Marine Marchande, Viktor Bakaev, que la grande opération militaire à Cuba était imminente, qu'elle requérait que la sécurité pour le transport du personnel et de l'armement soit assurée par des bateaux de la marine marchande. Il lui confia la mission de mettre au point le plan de transport jusqu'à l'île . Il avait très peu de temps pour cela car il devait le présenter le 15, seulement 4 jours plus tard. Comme si ce n'était pas assez, il l'informa également que pour des raisons de sécurité, un seul fonctionnaire du ministère pourrait participer à la préparation du plan. Bakaev choisit son substitut, E. Karamzin, un homme de grande expérience et bien préparé, qui répondit à la confiance qui lui fut faite. Selon les faits préliminaires fournis par l'EMG, il faudrait transporter plus de 50 000 passagers et 230 000 tonnes de matériel pendant la période de juillet à novembre.

Karamzin réalisa le travail dans un bureau de l'EMG avec un groupe de spécialistes militaires. Là, ils précisèrent les volumes, le caractère et les délais pour les transports du matériel par mer, et étudièrent la situation des routes maritimes, y compris celles de Cuba, qui, dans cette période, étaient utilisées par plus de 50 bateaux. Au total, il fallut employer 85 embarcations qui réalisèrent 185 traversées. Mais à ce moment-là, beaucoup d'entre eux naviguaient par les océans du monde, à cause de cela, il fallut les réunir en un bref délai , les préparer de façon adéquate en prenant en compte la nature du chargement et les envoyer au bon moment dans les ports d'embarquement. Il devint indispensable de fréter des bateaux d'autres pays pour assumer une partie des transports que les bateaux soviétiques choisis avaient planifiés pour les prochains mois.

Les bateaux se concentrèrent dans les ports soviétiques sans que personne ne comprenne avec certitude dans quel but. A ce sujet, le récit suivant du capitaine du bateau à moteur « Sergueï Botkin » est caractéristique : le capitaine raconte qu'ils avaient chargé en Indonésie et de là se dirigèrent vers Singapour pour se ravitailler en carburant et prendre du caoutchouc dans des ports de Malaisie pour le transporter à la Mer Noire. A Singapour, il reçut une communication de la compagnie maritime, dans laquelle on lui indiquait qu'il ne chargerait rien après avoir été ravitaillé en combustible et qu'il continuerait sur son lest jusqu'à la Mer Noire. Après avoir accompli les formalités douanières, un Chinois, qui était l'agent local de la compagnie maritime soviétique, haussait constamment les épaules, soupirait et ouvrait les bras : « je ne comprends rien. Tous les bateaux soviétiques rentrent à la maison vides et nous louons des bateaux étrangers pour transporter leurs chargements. Les pertes sont colossales. ». Mais le capitaine ne pouvait pas lui répondre, il était aussi intrigué que le Chinois en question.

On tenta d'assurer le caractère secret des transports en observant le graphique qui réglait le mouvement des trains prévu pour la région occidentale de l'URSS , ainsi qu'en maintenant l'intensité planifiée du mouvement des bateaux jusqu'à Cuba (ce qui ne put se réaliser complètement étant donné le grand volume de matériel à transporter et le peu de

temps disponible pour le faire).

DES UNITES ET DE LEUR ARMEMENT.

Le 13 juin, le Ministre de la Défense signa les directives pour les chefs des Troupes Aérospatiales Stratégiques, des Forces Aériennes, des Troupes de la Défense Anti-aérienne, des Troupes Terrestres et de la Marine de Guerre. Dans celles-ci étaient exprimées concrètement les tâches fondamentales de chaque type de Forces Armées durant la période de préparation pour l'accomplissement de la mission de combat, la composition en nombre, les sortes d'armement et de technique de combat, les délais de préparation pour l'envoi, le volume de ravitaillement technico-matériel et d'autres moyens en relation avec l'exécution de l'Opération « Anadyr », en spécifiant que toutes les activités seraient menées à bien dans un secret total.

Dans le but de garantir le secret, toutes les dispositions étaient remises personnellement, en utilisant des émissaires entre l'EMG, les unités et les ports d'embarquement ; l'utilisation des moyens de communication était interdite, et pour la mise en œuvre des mesures indiquées, seul était admis un cercle de personnes strictement limité, ceux qui étaient prévenus au sujet du secret particulier du travail qu'ils réalisaient, en limitant au maximum les personnes qui connaissaient l'objectif réel de l'opération ; pour le reste du personnel, c'était une manœuvre stratégique pour le transport de troupes par mer jusqu'à des régions au climat très froid, dans le nord lointain du pays ; pour le camouflage de l'opération, devaient y participer des moyens de radio qui avec leurs transmissions, imitaient le déploiement de points de direction et la concentration de troupes dans des régions fausses. De plus, au dernier moment, furent transmises aux troupes des recommandations pour l'utilisation et la conservation de l'armement, de la technique et des munitions dans des conditions de climat tropical, qui jouèrent un rôle positif, mais furent insuffisantes.

La sélection du personnel pour l'accomplissement de la « commission de services spéciale », comme se nommait alors la mission internationaliste à Cuba, se fit sur la base d'exigences croissantes qui établissaient des limites sévères, en rapport avec une directive spéciale du Ministère de la Défense et les exigences du Comité de Sécurité de l'Etat (KGB), joint au Conseil des Ministres de l'URSS. Avec cela, on poursuivait le but d'envoyer à Cuba des officiers, des sergents et des soldats fiables, bien préparés moralement, techniquement, militairement et physiquement. Pourtant, ces exigences compliquèrent jusqu'à la limite l'étape préparatoire et en plusieurs occasions, causèrent des dommages à la préparation du combat. Dans beaucoup d'états majors, des unités de combat et des équipages jusqu'à 35-55% du personnel fut remplacé, à cause de cela il fallut le préparer et lui donner de la cohésion de nouveau pour amener la préparation au moins jusqu'à l'évaluation de satisfaction. Cette situation affecta principalement les équipages de missiles stratégiques et antiaériens, les unités radiotechniques et des missiles de défense côtière, entre autres, qu'il fallut, à cause de cela, à plusieurs occasions, entraîner en urgence à leur arrivée à Cuba, quand ils auraient dû être dans les meilleures dispositions combattives .

La composition des troupes et les types d'armes furent les suivants :

Troupes Aérospatiales Stratégiques :

Une division de missiles équipée avec des missiles nucléaires de moyenne portée et de portée intermédiaire. La division fut structurée avec des régiments et des bases techniques pertinentes par les armées aérospatiales de Vinnitsa (Ukraine) et Smolensk (République Fédérale Soviétique de Russie) , pendant que l'état major correspondait à la Division Romenskaya de l'armée de Smolensk, décorée des ordres de « Suvorov » et « Kutuzov » ; elle était composée de 5 régiments, 3 équipés de missiles de moyenne portée de type R 12 (SS-4 selon la dénomination de l'OTAN) et 2 avec des missiles de portée intermédiaire R-14 (SS-5). Chaque régiment était organisé en deux groupes de combat, qui possédaient une batterie radio-technique et 4 rampes de lancement. Pour chaque régiment, il y avait une base technique aérospatiale, dont la mission fondamentale consistait à garantir l'utilisation correcte des têtes de combat nucléaires des missiles, à s'assurer qu'elles étaient stockées dans les conditions de conservation prévues , le maniement et la réalisation des vérifications périodiques de celles-ci. La division fut renforcée avec une base mobile de réparations, un bataillon de sapeurs et un groupe d'artillerie antiaérienne de 100mm. La division était composée par approximativement 11 000 hommes, parmi lesquels 1 900 étaient des officiers. Son chef était le major général Igor Statsenko.

Au total, la division aérospatiale stratégique avait 40 rampes de lancement (RL) , parmi lesquelles 24 pour des missiles de moyenne portée R-12 et 16 pour les missiles de portée intermédiaire R-14. Le module de missiles comprenait 36 missiles R-12 et 24 de type R-14, à raison d'1 missile par rampe et 1 de réserve pour 2 rampes de lancement. Les régiments équipés de missiles R-12 avaient un missile de démonstration pour chaque groupe de combat, pour un total de 6 missiles de démonstration.

Les missiles R-12 pouvaient abattre des cibles à une distance de 700 à 2 100 km ; pour chaque groupe de combat, on déterminait la direction principale de lancement, et les cibles à abattre pouvaient être situées jusqu'à 13 degrés d'azimut à gauche et 23 degrés à droite de cette direction principale, ce qui était dû à des conditions techniques liées à l'existence d'une batterie radiotechnique pour les 4 rampes de lancement de chaque groupe de combat. Un de ces groupes avait participé aux manœuvres expérimentales de 1961, pendant lesquelles on avait effectué le premier lancement, au polygone de Novaya Ziemia, d'un missile R-12 avec tête nucléaire de combat, depuis une position de campagne. De même, une des brigades d'assemblage des bases techniques aérospatiales, était celle qui avait préparé la charge nucléaire de combat pour ce missile. De plus, tous les équipages des régiments et des bases techniques avaient de l'expérience dans la préparation et la réalisation de lancements avec des missiles de démonstration, acquise au polygone de Kapustin Yar. Les missiles R-12 avaient une longueur et un diamètre de 22,1 et 1,65 m respectivement, c'est pourquoi on pouvait difficilement les confondre avec des palmiers. La puissance de la charge nucléaire d'un missile R-12 était d'1 mégatonne, c'est à dire, 77 fois plus puissante que la bombe qui détruisit Hiroshima.

Habituellement, les missiles ne sont pas stockés en position verticale sur les rampes de lancement, ils sont en position horizontale sur des chariots technologiques spéciaux, situés en des lieux protégés proches des rampes de lancement ; les têtes de combat n'y sont pas installées pour des raisons de sécurité et parce qu'elles requièrent des conditions de conservation particulières ; si les missiles sont à propulsion liquide, ils ne sont pas approvisionnés en combustible proprement dit ainsi qu'en oxydant , car ces deux éléments sont très agressifs, en particulier l'oxydant, et à partir du moment où le missile est

approvisionné pour la première fois, son délai de vie utile est considérablement limité, par suite du développement du processus de corrosion dans les réservoirs. Pour cette raison, les missiles sont seulement approvisionnés quelques minutes avant le lancement. Si la charge nucléaire se trouve dans les abris préparés spécialement pour elles à l'emplacement du groupe de combat, le laps de temps nécessaire entre la réception de l'ordre de lancement et le moment où celui-ci peut être mis en œuvre, est de 2h 30 minutes pour les missiles R-12, ce laps de temps se décompose en 2h10 mn pour transporter la charge jusqu'au missile, l'ajuster et mettre le missile en position verticale sur la rampe de lancement, plus 20 minutes pour introduire l'ordre de vol jusqu'à la cible désignée et l'approvisionner en combustible.

Les missiles de portée intermédiaire R-14 peuvent atteindre des cibles à des distances de 1 900 à 4 500 km, ont une longueur 24,4m et un diamètre de 2,4m , c'est pourquoi la probabilité qu'ils puissent être confondus avec des palmiers était très minime. La puissance de la charge nucléaire des R-14 était de 1,65 mégatonnes , c'est à dire, 127 fois plus puissante que la bombe d'Hiroshima.

Avec les missiles R-12 et R-14 placés à Cuba, on pouvait atteindre des cibles jusqu'au fin fond du territoire continental des Etats-Unis. La mission de la division aérospatiale consistait à mettre les unités en position de combat dans les délais établis et à ce qu'ils soient prêts pour attaquer les cibles importantes désignées dans le territoire des Etats-Unis, ce qui se ferait seulement au cas où ils recevraient l'ordre express de Moscou au début de la guerre.

Force Aérienne.

Elle était composée d'un escadron de bombardiers légers, un régiment d'hélicoptères et deux régiments de missiles aériens tactiques.

L'escadron de bombardiers légers se composait de 11 avions IL-28, dont 6 spécialement équipés pour transporter des bombes nucléaires, et on envoya à Cuba 6 bombes nucléaires de 6 kilotonnes de puissance (0,45 de la bombe d'Hiroshima). Cette charge utile pouvait être transportée à une distance de 200 miles (selon les services secrets nord-américains, cette distance était de 750 miles). C'était un avion obsolète, peu rapide, sous le plafond de vol et peu maniable, qui pouvait être employé, selon les Soviétiques, pour la défense des côtes, sous la protection de la défense antiaérienne de leurs propres forces, mieux encore, il ne pouvait pas accomplir de missions de bombardement à longue distance, à cause de sa vulnérabilité. Ils avaient déjà été retirés de l'armement presque complètement.

Le régiment d'hélicoptères comptait 33 appareils de type MI-4 destinés à l'évacuation des blessés et des malades, à l'exploration et au transport du personnel et du matériel léger.

Les missiles aériens tactiques terre-terre étaient de type FKR-1. Chaque régiment comprenait deux groupes de combat et une batterie technique. Le groupe de combat avait 2 batteries de direction et 4 rampes de lancement. Au total, les deux régiments possédaient 16 rampes et 5 missiles chacun, pour un total de 80 missiles. Leur portée était de 150 km et leur altitude de vol pouvait varier de 300m à plus de 2 km, qui se réglait en fonction du relief du terrain, essayant toujours de voler à la plus basse altitude possible, pour rendre plus difficile leur localisation et leur destruction. Leur vitesse de vol était de

0,8-0,9 Match. La cible terrestre ne se localisait pas, on déterminait sa position par des méthodes géodésiques ; la direction du missile consistait à établir l'azimut de vol jusqu'à la cible et à le signaler à la station de lancement avec le faisceau lumineux, le missile volait en suivant cette direction par la méthode des signaux de même amplitude. Le vol était droit et égal jusqu'au début de la descente sur la cible, il ne réalisait pas de manœuvres et ne créait pas d'interférences pour sa protection durant le vol, donc il pouvait être abattu par une bonne défense antiaérienne. La station de lancement envoyait un ordre par radio au missile pour commencer la descente. L'exactitude du tir était élevée ; dans les tirs réalisés par la suite à Cuba, l'erreur ne fut pas de plus de quelques petites dizaines de mètres. Le poids de la charge de combat était aux environs d'une tonne ; avec la charge conventionnelle, les fragments sont dangereux jusqu'à plusieurs centaines de mètres, mais l'utilisation de ces missiles est peu efficace ; ce serait autre chose avec les charges nucléaires de 5-10 kilotonnes (0,4-0,9 de la bombe d'Hiroshima).

Les Soviétiques envoyèrent à Cuba 80 charges nucléaires pour les FKR, c'est à dire t qu'il y avait une charge conventionnelle et une nucléaire pour chaque missile. Généralement, les groupes de combat avaient un campement permanent et diverses positions de lancement préparées. Si la distance n'était pas trop grande (de plusieurs dizaines de km), cela se faisait avec les missiles équipés et approvisionnés sur les rampes de lancement et ils étaient prêts à tirer environs une heure après l'arrivée sur la position ; si la distance était importante, les missiles arrivaient dans leurs containers, sans être équipés ni approvisionnés . Dans ce cas, le délai pour être prêt à tirer était de plusieurs heures. Le missile était installé sur la base d'un MIG-15 modifié et avait un moteur fonctionnant à la poudre pour décoller de la rampe.

Troupes de Défense Antiaérienne

Elles étaient composées par deux divisions aérospatiales antiaériennes et un régiment aérien d'intercepteurs d'avions de chasse.

Les divisions aérospatiales venaient de la région de la Volga et chacune d'entre elles comprenaient 3 régiments de 4 groupes de missiles SA-75 et un groupe technique. Avec ce genre de missiles, on pouvait abattre les avions ennemis jusqu'à une distance de 34 km, s'ils volaient à moins de 27 km d'altitude. Dans différents ouvrages, on a mis en avant le fait que ces missiles présentaient une sérieuse limite, qui consistait en ce qu'ils ne pouvaient pas tirer sur des avions qui volaient à moins d'1km d'altitude. Pour rendre hommage à la vérité, nous devons dire que cette affirmation n'est pas correcte, la situation n'était pas celle-ci, c'était pire ! Car, en réalité, ils ne pouvaient pas tirer sur des avions qui volaient à une altitude inférieure à DEUX km ! L'efficacité du tir contre des avions volant à une altitude supérieure était très élevée , de l'ordre de 0,9 et plus , c'est à dire que, théoriquement, ils pouvaient abattre 9 avions sur 10 sur lesquels ils tiraient .

La limite de tir en dessous de 2 km d'altitude pouvait être compensée en formant des groupements de missiles mixtes, composés de groupes de missiles SA-75 et d'autres groupes spécialisés dans le tir à basse altitude. A cette époque déjà, les Soviétiques avaient des missiles de basse altitude, par exemple, les complexes S-125, qui avaient été commencés à fabriquer en 1960, et on ne sait pas vraiment pourquoi ils n'ont pas fait de groupements mixtes. Une raison pourrait être qu'en ces temps-là, la quantité de complexes de basse altitude était réduite et qu'on ne se décidait pas à en envoyer une partie hors de l'URSS, parce qu'ils occupaient des positions clef dans la défense

antiaérienne du pays.

Un autre moyen de compenser la limite de tir à basse altitude des complexes SA-75 était d'employer une abondante artillerie antiaérienne de tir rapide, dans le but d'obliger à augmenter l'altitude de vol des avions, mais l'artillerie antiaérienne du Groupement de Troupes Soviétiques était infime, c'est pourquoi nous pouvons conclure que leur défense aérienne était faible. La raison est inexplicable jusqu'à aujourd'hui .

Au total, les Soviétiques transportèrent 24 groupes aérospatiaux antiaériens, qui avaient chacun 6 rampes de lancement, ce qui faisait un total de 144 rampes de lancement. Habituellement, pour accomplir une mission sur un laps de temps prolongé, on assignait 2 modules de missiles à chaque groupe aérospatial. Un module comprenait 12 missiles par groupe, ce qui nous laisse supposer qu'une quantité d'au moins 576 missiles antiaériens pour les complexes SA-75 a été transportée à Cuba. Ces missiles aussi étaient à combustion liquide et leur vie utile était limitée, comme pour les missiles de moyenne portée, après qu'ils aient été approvisionnés pour la première fois, principalement à cause de l'agressivité de l'oxydant qui corrode les parois intérieures du réservoir du missile. A titre d'exemple, nous pouvons dire que la vie utile d'un missile antiaérien SA-75 , c'est à dire, le laps de temps pendant lequel celui-ci peut être exploité en toute sécurité, était de 10 ans à cette époque, mais elle se limitait à 2 ans à partir du moment où il était approvisionné en oxydant pour la première fois, bien que ce liquide soit ensuite évacué et que le réservoir du missile se neutralise.

Chaque division aérospatiale aérienne comptait, de plus, un bataillon radiotechnique, équipé de radars de différentes sortes, au moyen desquels étaient localisées les cibles aériennes et étaient transmises aux autres unités leur trajectoire de vol et des caractéristiques. Le régiment aérien de chasse était équipé de 40 avions MIG-21 F13, destinés à l'interception des avions ennemis. C'étaient des avions modernes pour l'époque, avec des caractéristiques de vol de première ligne et armés pour le combat aérien. Ils devaient sécuriser le combat contre les avions ennemis en coopération avec les groupes aérospatiaux antiaériens et en particulier dans les zones non protégées par ceux-ci. Le régiment arrivait de Kubinka, dans la région de Moscou.

Troupes terrestres.

Elles étaient composées de 4 régiments d'infanterie motorisée qui appartenaient à la région de Léninegrad. Les régiments étaient renforcés par des bataillons de chars et 3 d'entre eux avaient, en plus, des groupes de missiles tactiques « Lune », de la région de Kiev. Chaque régiment était composé de 2 500 hommes et était équipé de 31 chars T-55, 3 chars amphibies PT-76, 10 canons autopropulsés SAU-100, 10 voitures blindées de reconnaissance, 9 mortiers de 120mm, 9 installations de missiles antichars, 6 obus de 122mm, 60 voitures blindées pour le transport de troupes et de batteries d'artillerie antiaérienne de 57mm avec leur équipement de mise à feu. Les missiles tactiques « Lune » étaient balistiques et s'utilisaient contre des cibles terrestres, ils étaient autopropulsés sur la base du char PT-76 ; leur portée était de 40-55km. Chaque groupe possédait 2 rampes de lancement mobiles et furent envoyés à Cuba 36 missiles, 24 avec une charge conventionnelle et 12 avec des têtes de combat nucléaires de 3 kilotonnes, c'est à dire, qu'ils avaient une puissance égale à 0,23 de la bombe d'Hiroshima. La mission essentielle des régiments d'infanterie motorisée consistait à protéger les unités aérospatiales et d'autres unités du Groupement, ainsi que l'état major de celles-ci, et à

coopérer avec les FAR pour anéantir les débarquements navals et aériens de l'ennemi le cas échéant.

Marine de guerre.

Elle était composée d'une escadre de bateaux de surface comprenant 2 croiseurs, 2 destroyers porte-missiles et 2 destroyers classiques ; une division de 7 sous-marins d'attaque porte-missiles, avec chacun 3 missiles R-13 de 540 km de portée et une tête de combat nucléaire, 4 torpilles avec charge nucléaire et des torpilles à charge conventionnelle ; une brigade de 4 sous-marins classiques avec des torpilles à charge nucléaire et conventionnelle ; une brigade de 12 embarcations porte-missiles , chacune d'entre elles avec 2 missiles à charge conventionnelle d'une portée de 40 km ; un régiment de bombardiers légers IL-28 équipés de mines et de torpilles et un régiment de missiles aériens de défense côtière de type « Sopka », pour être utilisés contre les bateaux de surface ; la portée de ces missiles était de 80km et ils étaient équipés de charges de combat conventionnelles, bien qu'il existe des témoignages de certains officiers soviétiques pour qui ils étaient équipés de différentes charges de combat nucléaires, sans qu'ils précisent leur quantité et leur puissance.

Les missiles du complexe « Sopka » volaient à 300m d'altitude pour rendre plus difficile leur localisation mais ils pouvaient être abattus par les moyens de défense antiaériens. Le régiment résidait à Poti, sur la Mer Noire, et comptait 4 groupes de combat avec 2 rampes de lancement chacun ; 2 des groupes de combat venaient de la région de la Baltique. Au total, arrivèrent à Cuba 34 missiles de ce type, qui employaient un système de correction à distance par radio pour la trajectoire de vol ; ce système se déconnectait lorsque le missile arrivait à 7km de la cible, quand commençait à fonctionner une tête active de radiolocalisation par téléguidage, installée à bord du missile. Ils étaient lancés à partir d'un MIG-15 modifié , avaient une grande précision d'impact et on considérait que 2 missiles suffisaient pour couler une cible de type croiseur, un seul missile étant nécessaire pour des embarcations de plus petites dimensions.

Avant de passer à un autre aspect, je voudrais signaler que si les troupes soviétiques à Cuba avaient dû défendre les missiles stratégiques et elles-mêmes contre une invasion, il serait difficile de croire qu'elles se seraient abstenues d'utiliser n'importe laquelle de ces armes, combattant ainsi avec les mains liées, en particulier dans les situations désespérées qui pouvaient se présenter.

C'étaient, , dans les grandes lignes, les unités du Groupement des Troupes Soviétiques qui devaient coopérer avec les Forces Armées Révolutionnaires pour la défense du pays en cas d'agression.

AUTRES ASPECTS DE LA PREPARATION.

Les organismes d'arrière-garde soviétiques se confrontaient à une mission extraordinairement volumineuse , par exemple, dans les indications du ministre de la Défense au chef d'Arrière-garde des Forces Armées d'URSS, le maréchal de l'Union Soviétique Bagramian, le 15 juin, on ordonnait, entre autres choses, l'envoi à Cuba de : 31 380 tonnes de combustible de différentes sortes , 6 500 tonnes de vivres et 18 000 tonnes de produits de longue conservation, 5 000 magasins de campagne, 215 wagons de munitions diverses, 11 wagons de pièces de rechange pour divers équipements et 40

wagons de bombes aériennes. De plus, on lui ordonnait d'amener aux ports d'embarquement des vêtements civils et de les remettre aux plus de 50 000 hommes qui partaient pour Cuba.

Pendant la période entre le 15 juin et le 15 septembre, différentes usines confectionnèrent des conteneurs maritimes spéciaux pour le transport d'avions divers, d'hélicoptères et de missiles aériens tactiques et de défense côtière.

Pour les complexes de missiles de moyenne portée R-12, on confectionna de petites aires de lancement en béton, ainsi que des éléments démontables en béton également pour confectionner des abris et des entrepôts sur les positions des groupes de combat, ce qui permettrait d'équiper la position de lancement pendant plusieurs jours.

Pour les complexes de missiles de portée intermédiaire R-14, qui avaient un système de lancement plus complexe, leur construction était prévue sur place par des spécialistes appartenant au Comité d'Etat du Conseil des Ministres d'URSS pour la Technique de Défense et la Radio-électronique.

Une démonstration du volume de travail réalisé par l'état major des Troupes Aérospatiales Stratégiques : pendant l'étape préparatoire de l'opération, ont été réalisés près de 450 voyages de généraux et autres officiers de l'appareil central des troupes.

Le 20 juin, l'Etat Major Général des Forces Armées d'URSS approuva la composition définitive du Groupement des Troupes Soviétiques (ATS) qui participeraient à l'Opération « Anadyr ».

V. Une réunion historique et une décision de dernière heure.

Le commandant Raül Castro Ruz arriva à Moscou le 2 juillet 1962, à la tête d'une délégation de haut niveau. Le but de la visite était d'avoir des conversations avec Nikita Khrouchtév et Rodion Malinovski pour examiner les bases de l'accord qui serait passé entre les deux pays.

Raül rappela le critère et les arguments du Commandant en chef Fidel Castro, de rendre public l'accord militaire cubano-soviétique comme acte souverain entre deux états. Cependant, la partie soviétique insista pour garder l'opération secrète, chose impossible à réussir étant donnée son envergure et le survol systématique de Cuba par les avions espions nord-américains.

Le 7 juillet, le maréchal Malinovski informa Khrouchtév que le Ministère de la Défense était prêt pour commencer l'Opération « Anadyr » et celui-ci approuva officiellement le Plan de l'Opération. Le commandement et l'état major du Groupement des Troupes Soviétiques à Cuba avaient déjà été formés pour ce moment-là et on supposait que serait désigné comme chef de celui-ci, le lieutenant général Pavel Dankevitch, 44 ans, commandant de l'armée aérospatiale qui avaient servi de base à la création de l'état major du Groupement et de la division aérospatiale stratégique. Une rencontre fut planifiée, entre Khrouchtév et le commandement du Groupement qui devait ensuite partir à Cuba par un vol spécial.

A la réunion participaient, en plus du maréchal Malinovski et du colonel général Ivanov, le colonel général Davidkov, les lieutenants généraux Dankevitch et Grechko et les majors

généraux Dementiev, Garbuz et Abashvili. En arrivant, Khrouchtchév salua ceux qui étaient présents par un mouvement de la main et commença son intervention. Il parla environ quarante minutes : ému, énergique, convaincant, accompagnant son intervention de gestes, captivant par sa sincérité, sa logique et sa véhémence, selon ce que rapportèrent certains des participants à la réunion.

Nikita Sergueievitch commença son intervention en disant : « Nous, au Comité Central, avons décidé de semer des épines sur le chemin des Etats-Unis , installer à Cuba nos missiles pour qu'ils ne puissent pas bouffer l'île de la Liberté. Nous avons l'accord de la partie cubaine. Le but de cette opération est un : aider la Révolution Cubaine à résister , la protéger contre l'agression des nord-américains. La direction politique et militaire de notre pays, s'appréchant multilatéralement toutes les circonstances, ne voit aucun autre chemin pour empêcher l'attaque de l'Amérique du Nord qui, selon nos informations, se prépare intensément. Quand les missiles seront installés, ils comprendront que s'ils veulent châtier Cuba, il faudra qu'ils aient affaire à nous ». Khrouchtchév souligna avec insistance dans son intervention que le Gouvernement soviétique ne pensait pas à provoquer un conflit nucléaire ou à utiliser la place d'armes de Cuba pour tirer un coup nucléaire préventif contre les Etats-Unis , il répéta qu'ils ne voulaient pas la guerre, que la question de l'utilisation des moyens nucléaires en cas de situation de crise ou d'intervention nord-américaine à Cuba serait décidée par Moscou et seulement par Moscou. Et il ajouta : « Etre préparés, mais non frapper », en signalant ensuite : « Nous ne les envoyons pas à la guerre, elle n'aura pas lieu , sinon pour défendre la Révolution Cubaine, pour que les Nord-américains sachent qu'il existe des forces pour les affronter.

Ensuite, Khrouchtchév expliqua pourquoi ils s'étaient décidés à réaliser toute l'opération en secret et dit que s'ils réussissaient à s'accrocher à Cuba, les Nord-américains se verraient obligés de s'adapter aux événements, à cause de cela les troupes à Cuba devraient maintenir une disposition combative élevée et la volonté de mettre l'agresseur en déroute. Il déclara qu'avec les Cubains , on avait passé un accord qui serait rendu public sans faute quand les missiles seraient installés et ajouta que l'Amérique du Nord ne reconnaît que la force, c'est pourquoi il fallait garantir le caractère de secret absolu du déploiement rapide des troupes , en particulier des complexes aérospatiaux.

Soudainement, en se dirigeant vers les participants, Khrouchtchév demanda :

« Qui est le conseiller principal de Fidel ? »

Il se planta devant le major général Alexei Dementiev, et l'interrogea :

« Qu'en pensez-vous, on pourra garder secrète l'installation de nos missiles à Cuba ?

- Non, Nikita Sergueievitch, ce n'est pas possible » fut la réponse.

« Pourquoi ? » demanda alors le Premier Ministre.

Alors, le général Dementiev expliqua avec précision et des arguments bien fondés son point de vue général sur le problème, attirant l'attention sur le fait que le paysage cubain ne cachait pas le matériel aérospatial . Il expliqua que les régions de lancement choisies étaient des plaines toutes plates, sans grandes forêts, dans lesquelles il n'y avait nulle part où cacher un missile. Quand Dementiev exprima ce point de vue , le ministre de la

Défense le poussa du pied sous la table, essayant d'interrompre ses manifestations ultérieures. Le fait était que l'envoi des missiles à Cuba était soutenu par Malinovski lui-même. Mais en l'honneur du conseiller militaire qui connaissait bien la situation cubaine, celui-ci maintint fermement son point de vue, bien qu'il comprenne que dans ce problème, il allait contre, en plus, l'idée de Khrouchtév lui-même. Et à la fin de cette analyse, il conclut :

« Le plus probable est qu'on arrive à amener les missiles secrètement, mais il ne sera pas possible d'équiper les positions de lancement et encore moins d'y maintenir les missiles pour un temps prolongé sans que l'ennemi ne le voit. »

À en juger par sa réaction, les arguments du général Dementiev produisirent une sérieuse impression sur Khrouchtév et bien que celui-ci n'ait pas renoncé à l'idée de transporter les missiles jusqu'aux portes des États-Unis, il regarda Malinovski et dit pensivement :

« Il faut réfléchir. »

En réalité, l'observation de Khrouchtév signifiait seulement la modification du plan de transport des unités, de sorte que, quand elles arriveraient à Cuba, les unités aérospatiales stratégiques seraient mieux protégées.

Ensuite, Nikita Sergueievitch demanda au lieutenant général Dankevitch de parler brièvement de sa personne, de son passage par le service militaire. Il l'écouta attentivement, sans poser de questions et quand celui-ci eut terminé, dit de façon inattendue pour tout le monde :

« Nous, nous le penserons toujours. Ne vous en offensez pas. »

Plus tard, on a su qu'à ce moment-là, quand cette rencontre se produisit, le général d'armée Issa Alexandrovitch Pliev, qui jusque là était le commandant de la Région Militaire du Caucase Nord, avait été encore appelé au Kremlin. Ce même jour, Khrouchtév rencontra le général Pliev, approuva sa nomination comme commandant du Groupement des Troupes Soviétiques à Cuba et signa le document dans lequel était désigné le commandement de celui-ci, le départ vers Cuba fut ajourné jusqu'au 10, pour que le nouveau chef puisse se mettre à jour.

Apparemment, il était adéquat de mettre un commandant de troupes générales, avec une expérience et de l'autorité, à la tête d'un Groupement de plusieurs milliers d'hommes qui était quelque chose hors du commun, et dans la composition duquel se trouvaient de grandes unités et des unités de différentes sortes des Forces Armées. Parmi les candidats à cette charge, se trouvait le nom du général Pliev, célèbre chef militaire de la Grande Guerre Patriotique, décoré deux fois du titre de Héros de l'Union Soviétique, qui possédait une expérience considérable dans le développement d'actions de combat avec manoeuvres. Dans la période qui a suivi la guerre, il avait commandé avec succès une armée et une région militaire.

De cette façon, le commandement du Groupement était composé ainsi :

Commandant en chef du Groupement – Général d'armée Issa Pliev ;
Premier substitut du commandant – lieutenant général Pavel Dankevitch ;

Chef de la Direction Politique – major général Pavel Petrenko ;
Chef d'état major – lieutenant général Pavel Akindinov ;
Substitut du commandant et chef du Groupe de Spécialistes Militaires Soviétiques à Cuba – major général Alexei Dementiev ;
Substitut du commandant pour la Défense Antiaérienne – lieutenant général Stepan Grechko ;
Substitut du commandant pour les Forces Aériennes – colonel général Viktor Davidkov ;
Substitut du commandant pour la Marine de Guerre – vice-amiral Gueorgui Abashvili ;
Substitut du commandant, ingénieur principal – major général Viktor Slizniev ;
Substitut du commandant pour l'Arrière-garde – major général Nicoaï Pilipenko ;
Substitut du commandant pour la Préparation au Combat – major général Leonid Garbuz.

Le 10 juillet, la concentration des unités du premier échelon dans les ports d'embarquement avait été pratiquement réalisée et on commençait à charger les troupes et les armes dans les bateaux. En général, le processus de chargement des bateaux marchands s'effectuait de façon organisée aux endroits établis, bien qu'il faille signaler qu'il requérait une précision et une coordination exceptionnelles dans ce qui était en relation avec l'arrivée des bateaux et des troupes dans les ports désignés, car la plus petite erreur ou le plus petit retard interrompait le chronogramme tendu élaboré.

La technique de combat était chargée dans les magasins des bateaux, pendant que sur les ponts étaient placés les moyens communs de transport, le matériel agricole ou d'autres branches de l'économie, comme les citernes d'essence et d'huile, les postes de soudure, les remorques avec des charges diverses, les petites caisses, les moyennes et les autres. Beaucoup de ces objets étaient peints de différentes couleurs, au lieu du vert réglementaire, pour qu'ils ressemblent à du matériel économique. Les équipements spéciaux qui ne rentraient pas dans les magasins étaient recouverts avec des planches, pour qu'ils aient l'air de faire partie de la superstructure du bateau ; pour éviter l'exploration par les moyens infrarouges, les planches étaient recouvertes de lames métalliques et celles-ci étaient peintes.

Le 10, le général Pliev se rendit à Cuba en avion avec le commandement du Groupement et une partie du groupe avancé de reconnaissance. Ils volèrent sous la couverture de spécialistes de l'aviation civile. Quand Khrouchtév, en présence du maréchal Malinovski et du colonel général Ivanov, leur donnèrent les dernières instructions, surgit la question de l'utilisation des armes nucléaires tactiques ; Nikita Sergueievitch resta pensif quelques instants et ensuite, accorda à Pliev le droit de les employer à sa discrétion pour défendre l'île, soulignant que ce serait au cas où il ne serait pas possible d'établir de communication avec Moscou, qu'il devait très bien examiner la situation existante et seulement alors, prendre une décision ; que dans un cas aussi sérieux, il ne devait pas y avoir de hâte. Cette autorisation fut donnée oralement, de façon non officielle. La façon dont a été relatée la prise de cette très importante décision dans ce qui a été publié à ce sujet, comme si personne ne s'était rendu compte jusqu'à ce moment-là de ce qu'il faudrait faire, laisse l'impression qu'on improvisait.

Khrouchtév insista, de plus, en parlant au général Pliev, sur le fait que seule Moscou pouvait décider qu'on tirerait avec des armes nucléaires sur des cibles situées sur le territoire continental des Etats-Unis, un acte qui provoquerait, presque certainement, une réponse nucléaire totale de la part de Washington. Cependant, il est évident que le dirigeant soviétique voyait d'un autre œil les armes nucléaires tactiques qui seraient utilisées sur le champ de bataille. Il pensait sans doute qu'avec leur courte portée et leur

faible puissance, elles ne constituaient pas un grand risque de provoquer des représailles de grande envergure. De toutes façons, on ne pouvait pas considérer qu'il n'y avait pas une possibilité élevée que quelque explosion nucléaire que ce soit qui se produirait à Cuba pendant un combat contre les forces nord-américaines puisse provoquer une réponse nucléaire, et pas seulement contre les Soviétiques qui se défendraient à Cuba.

A LA MER !

Le 12 juillet 1962, les premiers bateaux prirent la direction des côtes encore inconnues. Pour tous, il était clair que cette action constituait une aide armée, mais personne ne savait avec certitude à qui on la prêtait. Le temps moyen de chargement des bateaux marchands avait été de 2 – 3 jours, en journées de 24 heures. Dans cet intervalle, le personnel posa de nombreuses questions aux membres des groupes d'opérations sur la destination et les objectifs du voyage, on leur expliquait la variante usée des exercices stratégiques avec transport de troupes et d'armement par la mer jusqu'au nord lointain, mais ils n'étaient pas satisfaits et demandaient : « Alors pourquoi ils ne nous ramassent pas les cartes du parti, de la jeunesse et les papiers militaires ? » Les capitaines des bateaux qui étaient également intrigués, demandaient : « Pour quelle région faut-il demander les cartes et les manuels de navigation ? » et restaient perplexes lorsqu'on leur répondait : « Pour le monde entier ». On avait interdit d'entrer dans des ports intermédiaires pendant la traversée, il se passera ce qui se passera, on devrait se défendre si les forces contre-révolutionnaires attaquaient le navire et il faudrait couler le bateau s'il y avait danger qu'il soit capturé. On ordonna que les détroits du Bosphore et des Dardanelles soient passés sans pilotes, pour limiter au maximum le séjour d'étrangers à bord. Pour cette occasion, on avait préparé des cadeaux qui contenaient de la vodka, du caviar, et autres délices, qu'on descendait avec une corde aux pilotes turcs, après cela les capitaines recevaient l'autorisation de continuer sans aucun problème.

Le premier bateau à passer les détroits fut le Maria Ulianova, qui traversa de nuit la ville d'Istanbul ; la vie nocturne y bouillonnait et personne ne soupçonnait que dans les entrailles de ce pacifique bateau se cachaient des hommes qui allaient écrire l'histoire. Pour l'information externe, on utilisait certaines légendes : les bateaux amenaient de la technique agricole, ils se rendaient quelque part avec une cargaison ou des passagers ou autre chose. La presse contribuait aussi à désinformer l'opinion publique mondiale, alors on publia qu'on avait augmenté les traversées de bateaux marchands vers Cuba avec des produits alimentaires, des médicaments, etc...

Quand les bateaux furent sur le point de partir, furent remis au capitaine deux enveloppes et un paquet sellés et cousus pour plus de sécurité. On leur indiqua d'ouvrir la première enveloppe après être sorti des eaux territoriales de l'URSS, que cela devrait se faire en présence du capitaine, du chef du convoi militaire et du fonctionnaire du département spécial du KGB qui voyageait sur le bateau. Si, par exemple, le bateau partait d'un des ports de la Mer Noire, en ouvrant la première enveloppe, ils lisaient : « ouvrir la seconde enveloppe après avoir passé le détroit des Dardanelles ». Quand ils ouvraient la seconde, ils trouvaient un papier qui disait : « Ouvrir le paquet après avoir passé le détroit de Gibraltar. » et en l'ouvrant, ils trouvaient l'indication : « Dirigez-vous vers Cuba, port de destination Cabañas ». Là aussi, ils trouvaient le matériel d'étude sur Cuba et on indiquait que l'étude du matériel commencerait avec tout le personnel, éclairant l'importance de l'accomplissement de cette mission gouvernementale spéciale. On indiquait que durant la

préparation du personnel, furent utilisés les membres des équipages qui avaient été avant sur l'île de Cuba. La préoccupation de secret se transmettait y compris dans la dernière proposition de document que chaque capitaine et chef de convoi militaire ouvrirait en haute mer, alors on décida que celui-ci devrait être détruit après avoir été lu et son contenu expliqué.

Le document fondamental qui réglementait la traversée par mer était les « Instructions au capitaine du bateau et au chef du convoi militaire », également approuvé par les ministres de la Défense et de la Marine Marchande. Ce document conférait une responsabilité énorme aux capitaines de bateaux, à ceux-ci étaient subordonnés les chefs du convoi militaire et tous ses membres. Le capitaine était responsable de la traversée du bateau sur la mer et de l'arrivée à destination du personnel, de l'armement, du matériel et des autres biens, et était le seul qui avait le droit de prendre des décisions si des complications survenaient pendant le voyage, pour quelque raison que ce soit.

Une des questions les plus complexes et difficiles pendant la réalisation de l'Opération « Anadyr » fut celle de la protection et de la défense des troupes et de leur matériel pendant la traversée de l'océan. Étant donné le caractère secret de l'action, on ne pouvait pas parler de l'accompagnement des transports par des unités de surface de la Marine de Guerre, formant des convois de bateaux, alors que les sous-marins ne pouvaient remplir cette fonction entièrement, en plus du fait qu'ils seraient découverts. À cause de cela, l'EMG, dans ses plans d'opérations, se basait fondamentalement sur le caractère secret : le transport du Groupement de Troupes sous la bannière des transports de marchandises. Cependant, sur chaque bateau, le personnel était organisé et apportait son armement personnel, pour que soit toujours garantie une protection minimale avant toute attaque de diversion, car ils avaient des fusils automatiques, des mitrailleuses, des lance-missiles antichars portatifs et d'autres moyens, et comme nous le verrons plus loin, on arriva à installer des canons antiaériens de petit calibre sur les bateaux.

En dépit des mesures prises pour préserver le secret de l'Opération, dès les premiers instants surgirent de petites erreurs et déficiences dans la coordination qui mirent en péril la réussite de cet objectif. Par exemple, le fait de ne pas prendre à bord soudainement les pilotes amena immédiatement des soupçons, alors que jusqu'à présent, la compagnie maritime ne permettait pas que les bateaux marchands passent les détroits indépendamment, parce que les Turcs prenaient la vodka, se régalaient avec le caviar et parlaient à qui de droit de cette attitude suspecte et inhabituelle ; quand le bateau de passagers Amiral Najimov fit les démarches pour passer le détroit du Bosphore, ils informèrent qu'ils se dirigeaient vers le Golfe de Guinée avec les équipages de relève pour la flotte de pêche, mais le fonctionnaire turc qui s'en occupait demanda qu'il dise au capitaine qu'il se dirige vers Cuba avec des touristes et ajouta : « Cela a été transmis aujourd'hui par l'Agence TASS, avant d'embarquer, tous les voyageurs reçurent des vêtements civils mais le résultat fut qu'à l'écrasante majorité, on donna des chemises à carreaux, et c'était comme s'ils avaient eu des uniformes : jusque par leurs vêtements, en plus de leur physionomie et de la langue qu'ils parlaient, les militaires soviétiques se distinguaient considérablement de la population cubaine ; plus tard, les soldats plaisantèrent en disant qu'ils participaient à une opération très secrète appelée « chemises à carreaux ». Ceci était dû au fait que les spécialistes en arrière-garde du Ministère de la Défense avaient sélectionné une tenue civile qui ne se salirait pas facilement.

Mais, de plus, étant donné que les bateaux transportaient essentiellement du personnel et de l'armement, une grande partie des magasins restait vide ; à cause de cela, la charge de beaucoup de bateaux était considérablement inférieure à ses capacités et les lignes de flottaison de ceux-ci se maintenaient très au-dessus du niveau de l'eau ; cela, en plus d'être de nature à démasquer ce qui se passait, était très inconfortable pendant les traversées, car cela diminuait la stabilité des bateaux et ceux-ci bougeaient beaucoup, en particulier quand il faisait mauvais temps.

Comme si ce n'était pas assez, l'augmentation brusque de l'intensité expérimentée dans les mouvements de la flotte marchande soviétique vers Cuba pendant l'été 1962 attira l'attention des services de renseignements occidentaux appartenant à l'OTAN qui se rendirent compte qu'il y avait là « anguille sous roche » et demandèrent leur avis à leurs collègues nord-américains. De toutes façons, ils purent déterminer avec une certaine rapidité que l'envoi d'armement à Cuba avait augmenté, ce qui continua à être secret, pendant quelques trois mois encore, fut que c'étaient des unités de combat soviétiques, avec tout leur matériel et que parmi celui-ci se trouvaient des armes nucléaires de moyenne portée.

Ce même 12 arriva à La Havane, le groupe de direction du Groupement de Troupes Soviétiques (ATS) , avec à sa tête le général d'armée Pliev. Cependant, ceux-ci furent présentés comme « spécialistes de l'agriculture »... ils avaient changé de spécialité pendant le voyage. Dans ce groupe d'origine se trouvait le major général Statsenko avec une avant-garde de la division aérospatiale stratégique, pour commencer à travailler sur la sélection des zones de campement des régiments et des bases techniques pour les missiles.

Le lendemain, le commandant Fidel Castro les rencontra tous pour leur souhaiter la bienvenue et leur offrir toute la coopération nécessaire. Le 14 juillet 1962, fut réalisé un plan de travail des avant-gardes de reconnaissance, dans lequel il était stipulé qu'on commencerait les opérations de reconnaissance en survolant, d'abord, la partie occidentale de Cuba et ensuite, le centre. Les travaux de reconnaissance commencèrent immédiatement ; à ces activités participèrent des officiers cubains, qui leur servaient de guides et les aidaient à résoudre n'importe quel problème qui se présentait ; ils assuraient également la sécurité des transports et celle des différents groupes de travail sur le terrain.

Pendant ce temps, en URSS, on travaillait intensément à la sélection, la vérification et la préparation des munitions nucléaires, avec le personnel et l'équipement organisés en trois brigades. Pour le matériel de combat à déplacer, on sélectionna la meilleure nouvelle technique qui possédait la plus longue garantie, qui présentait des résultats stables dans les évaluations de contrôle des paramètres et une absence de défauts dans la fermeture des emballages, dans les éléments de fixation, dans les couvertures de protection et dans les raccords électriques et les lignes de vide. L'accomplissement de toutes les opérations était contrôlé comme il se doit, par des spécialistes du niveau le plus haut de qualification et les résultats des travaux réalisés étaient enregistrés dans l'ordre établi. La préparation professionnelle élevée des exécutants et le contrôle efficace de tout le cycle, en stricte correspondance avec ce qui était établi dans la documentation technique, garantissaient l'état qualitatif des munitions nucléaires et leur capacité à combattre dans l'avenir.

Ce personnel possédait une grande expérience dans le transport de ses techniques par

des moyens automobiles, ferroviaires et aériens. Cependant, il n'avait pas d'expérience dans la préparation et l'utilisation de bateaux pour le transport de munitions nucléaires, c'est pourquoi il devait résoudre ce problème dans un délai bref, en élaborant la documentation et les moyens techniques pour réaliser les travaux de chargement, de déchargement et de transport des chargements spéciaux; il devait, de plus, préparer les équipages qui exécuteraient toute la manœuvre, de manière que les exigences établies pour la sécurité nucléaire soient fermement mises en oeuvre.

VI. La traversée, dans quelles conditions ?

Le 16 juillet, dans une conférence de presse avec des éditeurs de journaux étasuniens, Nikita Khrouchtév insista sur le fait qu'en certain lieu dans le sud, les Soviétiques fabriquaient des missiles comme des petits pains et qu'avec ceux-ci, ils pourraient toucher une mouche située dans l'espace... Ceci n'était rien d'autre qu'une vantardise.

A ce moment-là, parti en avion vers Cuba la majeure partie du groupe de reconnaissance; à l'aéroport, la situation était la suivante: les spécialistes avaient des passeports sur lesquels étaient indiquées des professions tout à fait civiles et la plupart du temps en relations avec des activités agricoles, comme agronomes, opérateurs sur machines, spécialistes en irrigations ou en amélioration des sols, etc... Déjà, on n'avait le temps pour rien faire, on découvrit qu'on ne les avait pas informés des professions qui leur serviraient de couverture pendant le voyage, et beaucoup d'entre eux n'avaient pas la plus vague idée à ce sujet, à cause de cela, ils n'auraient rien pu répondre au sujet de leurs sphères de travail supposées si une quelconque complication avait surgi au cours du voyage, pendant une escale au Canada ou dans d'autres pays capitalistes. Il ne leur restait plus qu'à prier le « Dieu des communistes », à s'en remettre à lui et à espérer qu'il n'arriverait rien... Il en fut ainsi, par chance.

Pendant cette période, un groupe d'organisations contre-révolutionnaires cubaines mettait au point les détails d'un plan de soulèvement qu'il prétendait mettre en pratique. Le plan consistait à organiser des groupes commando qui prendraient différents endroits stratégiques de la capitale du pays, en dynamitant les lignes électriques qui approvisionnaient la ville et d'autres objectifs vitaux. Les armes prises seraient remises à d'autres militants qui les attendaient pour s'incorporer à la subversion. Dans ces circonstances, les Nord-américains auraient un prétexte pour intervenir et mettraient en déroute le Gouvernement Révolutionnaire. Parmi les objectifs qui seraient attaqués, se trouvaient la ligne électrique de Tallapiedra, l'état Major des FAR, l'aéroport, l'Académie Navale de Mariel et les studios des chaînes de radio et de télévision. La date choisie pour l'action était le 30 août. Pour sa part, pendant ces mois, le Département de la Défense des Etats-Unis actualisait ses plans pour une invasion de Cuba et pour les attaques aériennes en soutien à une possible révolte interne.

Simultanément à ces magouilles conspiratives, les membres du premier escadron des troupes soviétiques naviguaient vers Cuba...

La traversée jusqu'à l'île se prolongea comme prévu pendant 15-20 jours. L'immense majorité des soldats et des officiers n'avaient jamais navigué et beaucoup d'entre eux passèrent par des épreuves sévères dûes à l'océan et aux tropiques, comme pour ceux qui avaient planifié leur transport dans ces conditions; particulièrement difficiles furent les épreuves de ceux qui auraient à supporter des tempêtes en mer. A cause de cela, dans la

mémoire des participants la traversée laissa une impression inoubliable, pour toute la vie !

Les soldats et les officiers s' »installaient » serrés comme « des anchois dans une boîte » dans les entreponts et les magasins des cargos ; dans ces structures métalliques fermées presque complètement jusqu'à une chaleur suffocante, avec des températures qui atteignaient les 50° C (122° Fahrenheit) et plus pendant la journée, quand le Soleil chauffait. Le personnel était entassé là, tourmenté par la chaleur et la ventilation insuffisante, avec peu de lumière , le soif constante car l'eau potable était presque toujours strictement rationnée ; on ne pouvait pas se baigner ni faire sa toilette comme il se doit, bien qu'on se trouve au milieu de vomissements fréquents de ceux qui avaient le mal de mer, qui représentaient à peu près 75% des voyageurs ; accompagnés par le balancement constant de ces caisses métalliques dans lesquelles ils étaient enfermés ; recevant des aliments deux fois par jour pendant la nuit et sortant sur le pont seulement de nuit et pour peu de temps , par groupes de 20-25 hommes , pur faire un peu d'exercice , se laver à l'eau de mer et profiter pur quelques instants de l'air marin vivifiant.

Les infections de la peau et les maladies de l'estomac étaient à l'ordre du jour , ce qui était aggravé par le fait qu'il n'y avait pas de toilettes, car il n'y en avait que sur le pont, généralement sur l'arrière-pont, où avait été aménagé , certains très dissimulés, où pouvaient aller en bon ordre ceux qui en avaient besoin et pas plus de 2-3 à la fois cela donnait aux désespérés le temps ou non d'attendre. Heureusement, l'ennemi n'avait pas d'exploration olfactive.

Pendant les traversées, des problèmes de santé très sérieux se présentèrent, par exemple, il y eut à bord plusieurs opérations de l'appendicite. Cependant, malgré tout, la vie quotidienne sur les bateaux continuait à son rythme normal : il y avait des cours sur la technique, des conférences et des débats sur l'actualité politique et d'autres sujets intéressants, des exercices d'alerte , on regardait des films, certains préféraient lire pendant leur temps libre, d'autres participaient à différents jeux et on organisait même des concerts d'amateurs. Et ainsi était hier, aujourd'hui, demain et après-demain. .. jusqu'à plus de deux semaines. Mais c'étaient les magnifiques conditions existant pendant les jours normaux , quand le soleil brillait et que le vent était doux !... Des jours de tempête, il vaut mieux ne pas parler !... Et certains eurent à en supporter jusqu'à 6 à la suite. De sorte qu'en posant le pied sur l'île, beaucoup juraient qu'ils ne prendraient plus jamais le bateau, mais ils oubliaient cela rapidement en se rendant compte que le retour à la maison se ferait certainement par le même moyen de transport. Malgré tout, l'immense majorité non seulement supporta avec stoïcisme , mettant en évidence fermeté et force de caractère pendant le long voyage par mer, mais gardaient intacts, au moment du débarquement, leur esprit et leur capacité combative.

Maintenant, bien, pour le personnel, il était probablement plus difficile de rester dans l'ignorance de ce qui arriverait dehors que de supporter cette ambiance . Les équipages des bateaux soviétiques, et en premier lieu leurs capitaines, étaient déjà adaptés psychologiquement aux actions illégales des avions et des bateaux de guerre nord-américains. Ceux-ci, violant les normes généralement admises de la navigation maritime internationale, réalisaient des survols en rase-motte des bateaux soviétiques, certains à des altitudes dangereuses où ils rasaient presque les mâts ; le rugissement assourdissant des moteurs des avions à réaction faisait trembler les ponts. Pendant ce temps, es bateaux de guerre nord-américains manoeuvraient dangereusement en interceptant le trajet des bateaux marchands soviétiques, les accompagnant ou les poursuivant pendant

des heures.

Les cas où ils exigèrent qu'on leur communique le nom et la quantité des charges transportées ou où ils tentèrent de forcer de nouveau l'arrêt et l'inspection illégale des embarcations. Les capitaines des bateaux marchands leur répondaient en leur demandant qui ils étaient et de quel droit ils tentaient d'arrêter un bateau soviétique pour l'inspecter en temps de paix et dans les eaux internationales.

Il faut signaler que toutes les provocations commençaient encore en Méditerranée ou en Mer du Nord, continuaient dans l'Atlantique et augmentaient jusqu'à des niveaux incroyables presque jusque dans les eaux territoriales de Cuba. Et le plus important dans cette situation était que les voyageurs ignoraient les véritables intentions des pirates modernes sur mer et dans les airs, car ils restaient pendant des heures avec leurs armes prêtes pour vendre chèrement leur vie si nécessaire.

Le 17 juillet, après une intense période de travail, le commandant Raùl Castro quitta Moscou pour Cuba, laissant prêt le Projet de Traité entre les deux pays, celui qui fut initié par Raùl et Malinovski et ne serait pas révélé publiquement jusqu'à la visite de Khrouchtév à Cuba en novembre. A ce moment-là, le document était intitulé « Traité entre le Gouvernement de la République de Cuba et le Gouvernement de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques sur la présence des Forces Armées soviétiques sur le territoire de la République de Cuba ». On soulignait qu'il avait une validité de cinq ans, qu'on pouvait le reconduire ou y mettre fin avec un préavis d'un an de la part de l'une ou de l'autre des parties ; on spécifiait le rôle défensif des troupes soviétiques, les obligeait à respecter les lois cubaines et leur concédait seulement l'usage temporaire du terrain qu'on leur désignerait ; on stipulait aussi qu'en cas d'annulation, les installations construites deviendraient propriété cubaine.

Dans le Projet de Traité, on mentionnait que les forces soviétiques étaient envoyées à Cuba pour renforcer la capacité défensive de celle-ci face au danger d'une agression extérieure, conformément au droit à la défense individuelle ou collective, reconnu par l'article 51 de la Charte de l'ONU, en cas d'agression, les Gouvernements des deux pays prendraient toutes les mesures nécessaires pour la repousser.

Cependant, on signalait que « Les parties étaient d'accord sur le fait que les unités militaires de chaque Etat étaient sous commandement de leur Gouvernement respectif qui résoudre en coordination les problèmes concernant l'utilisation de leurs forces propres pour faire face à l'agression extérieure et rétablir la paix. » C'était la déficience la plus importante des forces soviétiques et pouvait conduire à des conséquences très sérieuses dans des conditions de combat, car il manquait un commandement commun, qui apporte avec lui une solution indépendante des missions stratégiques des deux groupements. De sorte que les deux puissantes forces, se rencontrant entrelacées sur un même territoire et réalisant un objectif unique dans la défense, agissaient chacune selon ses propres plans. Dans ces conditions, il est très difficile de réaliser l'idée unique de défense stratégique, et dans le cas où se déchaîneraient les combats, pourraient produire des pertes injustifiées parmi les défenseurs de l'île.

VII. En occupant les positions.

Le 26 juillet 1962, arriva au port de Cabañas, le « Maria Oulianova », premier bateau

chargé de troupes soviétiques. Pendant les 5 jours qui suivirent, 9 autres bateaux marchands arrivèrent avec le personnel, l'armement et les moyens techniques des unités du premier escadron ; sur l'un d'entre eux, le « Latvia », qui arriva le 29, se trouvait la plus grande partie de l'Etat Major du Groupement des Troupes Soviétiques (ATS), c'est pourquoi à partir de ce moment, cet état major se consacra pleinement à organiser la réception et le transport des troupes qui arrivaient à leurs régions de stationnement.

Quand arrivait un bateau avec des troupes, le groupe de réception, désigné par le chef de l'ATS, allait à sa rencontre avec le commandant du port sur un canot cubain. Ils précisaient le plan de déchargement avec le capitaine et le chef du convoi militaire, les officiers et les conducteurs se familiarisaient avec les règles et les particularités du mouvement de véhicules par les routes de Cuba. Le chef du convoi militaire recevait des indications sur l'ordre de concentration et de protection du matériel technique dans la zone portuaire, la réalisation du trajet et l'organisation de la protection de la colonne pendant le déplacement, après quoi le bateau se dirigeait vers le débarcadère.

Cependant, il faut dire qu'au début, il y eut des incompréhensions car on n'avait pas établi de mots de passe pour les capitaines des bateaux et les représentants de l'ATS. Il en résulta que les premiers se virent obligés de refuser d'accomplir les indications concernant le changement de direction des transports jusqu'à d'autres ports, car ils n'étaient pas certains que ceux de qui ils les recevaient étaient des représentants du commandement. On raconte même le cas du capitaine du « Jimik Zelinki » qui, alors qu'un radeau cubain avec à son bord le groupe de réception s'approchait, ne l'accepta pas à son bord mais mit les voiles et abandonna la barque en pleine mer. Par chance, ce problème fut éliminé rapidement et de semblables incidents ne se produisirent plus.

Le territoire des ports était vérifié soigneusement avant de commencer le déchargement des bateaux, et ensuite on montait la garde affectée par les Forces Armées Révolutionnaires (FAR) cubaines. La protection directe des bateaux était réalisée par le personnel des unités qui arrivaient. Les ports étaient protégés pour la partie maritime, par les points de feu des Cubains et certains étaient surveillés par des garde-côtes, on utilisait aussi des hommes-grenouilles qui vérifiaient périodiquement la coque des embarcations et le fond de la baie, pour éviter les sabotages à l'aide d'explosifs. Les moyens techniques et les chargements qui étaient semblables à des produits de l'économie nationale étaient déchargés pendant les 24 h de jour, alors que les missiles, les chars, les canons et les autres équipements techniques militaires étaient déchargés seulement la nuit.

Le temps moyen de déchargement des bateaux fut de deux à quatre jours. Le déchargement se faisait dans des endroits isolés des ports et de là à leur lieu de concentration, où ils attendaient le bon moment pour former les colonnes et partir vers les régions de stationnement. En fonction de l'éloignement de ceux-ci, du type de chars et du caractère des charges à transporter, les colonnes étaient composées de 15 à 30 chars.

Au début, tous les transports se faisaient avec des moyens de transport cubains, ensuite, quand arrivèrent les moyens de transport des unités soviétiques, tous les transports commencèrent à être réalisés avec ceux-ci. Il faut signaler qu'on désignait des représentants du commandement cubain pour aider à résoudre les problèmes qui se présentaient pendant la route, pour garantir la sécurité du transport dans les régions de stationnement et pour apporter la coopération nécessaire jusqu'à mettre les unités en

position de combat. On désigna aussi des détachements de soldats pour la protection des caravanes et pour la défense des zones extérieures. Les représentants de l'Etat Major Général cubain avaient un grand pouvoir sur les autorités locales, les entreprises de construction et de réparation des voies et avec les unités des FAR qui apportaient une aide appréciable pour résoudre les difficultés. Il faut souligner que les relations de travail des chefs et des soldats cubains avec les Soviétiques se caractérisaient toujours par un sentiment de sympathie réciproque, ce qui créait une ambiance très positive. Les chefs cubains du grade le plus élevé séduisirent rapidement tous les Soviétiques.

Avant que les colonnes sortent des ports, des postes d'observation et des embuscades composés d'effectifs cubains et soviétiques furent mis en place tout le long des trajets. Pendant le déplacement des colonnes avec les charges les plus importantes, on fermait les routes dans les secteurs dangereux, et à cette occasion, elles étaient surveillées par des véhicules avec du personnel armé. Pour les trajets de plusieurs jours, on choisissait au préalable les endroits pour passer la journée, ceux qui étaient protégés soigneusement par des troupes cubaines qui faisaient semblant d'être en manœuvres. Le stationnement des colonnes dans des endroits peuplés n'était pas autorisé.

Dans certains cas, le personnel de l'ATS qui accompagnait les colonnes revêtait l'uniforme cubain. Pendant le trajet, tous les ordres étaient donnés en espagnol. Il était rigoureusement interdit de prononcer les noms des grandes unités et des unités, ainsi que des grades militaires, en particulier en présence d'étrangers. Les ordres et les dispositions étaient transmis personnellement, sous forme verbale, ou par les officiers de liaison.

J'ai ici aussi les premières impressions d'un soldat qui arriva à ce moment-là : « A l'arrivée, nous regardions avec curiosité ce monde nouveau qui semblait paradisiaque, plein de gazouillis d'oiseaux ; ainsi que la décontraction de la population locale, comme filmée au ralenti. Il était difficile de croire que c'était la terre héroïque pour la liberté de laquelle des milliers de nos compatriotes étaient prêts à sacrifier leur vie. Sur le chemin jusqu'à notre point de stationnement, la force des couleurs nous surprit : nous vîmes des palmiers, des arbres inconnus de nous et une mer de fleurs, en plus de Cubains aimables de toutes les couleurs, depuis le blanc et le blond jusqu'au noir bleu. Les filles étaient extraordinairement jolies et il était étrange de voir les Cubaines avec les bigoudis bien mis. Les Cubains ne se préoccupaient pas des moustiques, ils étaient habitués et immunisés, mais nous, ils nous dévoraient tout crus, surtout après la pluie. Leur nombre était incroyable, on aurait dit qu'ils étaient là, à attendre les Russes . »

« Peu à peu, nous nous habituâmes à voir les soldats cubains dans leurs uniformes tropicaux verts olive, amidonnés et bien repassés, avec leurs bottes hautes et lacées qui brillaient comme des miroirs ».

Le 30 juillet, la presse des Etats-Unis divulgua des déclarations concernant Cuba du sous-secrétaire d'Etat pour les Sujets Inter-Américains , Edwin Martin, qui furent faites au cours d'une interview pour la revue US News and World Report. Parmi ces déclarations, nous citerons les suivantes :

« Il n'y a pas de doute que la politique des Etats-Unis cherche en premier lieu à isoler Cuba et à éviter qu'elle puisse avoir un impact sur le reste de l'Amérique Latine (...) En coopération avec l'OEA et d'autres organismes internationaux, prendre des mesures pour

donner au peuple cubain l'occasion de choisir le gouvernement qu'il veut , celui dont nous sommes certains que ce ne sera pas le communisme de Castro (...) Nous souhaitons nous défaire de Castro et de l'influence communiste soviétique à Cuba . »

Début août, étaient déjà arrivés deux régiments de missiles antiaériens, un de missiles aériens FKR , un autre d'infanterie motorisé et celui de missiles de la défense côtière, qui se trouvaient tous initialement dans la région occidentale ; arrivèrent, de plus, diverses unités de sécurité et des unités continuaient à arriver.

Pour sa part, le Commandant Fidel Castro étudiait le Projet de Traité Militaire entre l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques (URSS) et Cuba ; à ce sujet, il a déclaré :

« Quand j'ai reçu le texte de l'Accord, il m'a semblé qu'il était écrit dans un langage erratique, impolitique, il lui manquait du tact et du soin. Bien sûr, j'ai commencé à le retravailler de ma propre main ; comme c'était quelque chose de très secret, nous ne voulions pas utiliser de dactylos ni de sténos. Je le ré-élaborai pour lui donner plus de fondement, plus de solidité, pour le rendre meilleur du point de vue politique. Il ne veillait pas suffisamment sur la souveraineté du pays . » En plus des corrections, il proposait aussi 3 variantes de titres :

« Accord entre le Gouvernement de la République de Cuba et le Gouvernement de l'URSS sur la collaboration militaire pour la défense du territoire national de Cuba en cas d'agression. »

« Sur la participation des Forces Armées soviétiques à la défense du territoire national de Cuba en cas d'agression. »

« Sur la collaboration militaire et la défense mutuelle. »

Il faut dire que les corrections introduites furent instructives sur divers aspects. En premier lieu, pour la minutie avec laquelle on maintenait les positions de principe de la Révolution Cubaine dans ce document d'une importance capitale pour les relations internationales de l'île ; ensuite, le souci d'éclaircir quelque doute que ce soit en ce qui concerne le respect de la souveraineté et de l'indépendance du pays et, pour finir, on faisait part de la vision politique que le Gouvernement de La Havane avait depuis le début du processus et qu'il maintint tout au long de celui-ci.

A cette époque, les mesures mises en route pour garantir le caractère secret de l'Opération étaient toujours pleinement en vigueur , celles qui avaient permis de conserver secrète son envergure ainsi que la quantité et la composition des troupes qui arrivaient. Il faut signaler qu'une de ces mesures était très impopulaire : l'interdiction de correspondre avec sa famille pendant la première étape du stationnement des troupes à Cuba. Elle était mal supportée par les soldats et les officiers bien qu'elle ait contribué à conserver le secret. Evidemment, malgré toutes les mesures prises, l'apparition d'une nouvelle technique militaire et d'un personnel inhabituel, ainsi que les difficultés qui se présentèrent pour le camouflage ne permirent pas de cacher complètement les troupes qui arrivaient. Des faits fragmentaires commencèrent à filtrer rapidement avec l'aide de la contre-révolution cubaine clandestine jusque dans les milieux de l'émigration et à travers ceux-ci, aux départements nord-américains correspondants.

Nous devons dire que depuis les premiers temps , on payait au personnel un salaire

double en roubles et, sur cette somme, on leur remettait une petite partie en monnaie cubaine. Il est également juste de signaler que dans ces premiers moments, tout le personnel se trouvait dans un vide informatif : on entendait Radio Moscou avec beaucoup d'interférences ou on ne l'entendait pas, on ne comprenait pratiquement pas les journaux ni les émissions de radio en espagnol, et en plus le commandement suprême ne donnait pratiquement aucune information et on ne recevait pas les journaux d'URSS. Par chance, passé un certain temps, la direction politique de l'ATS commença à éditer un bulletin d'information qui était distribué dans les unités et les petites unités. Mais il y eut une autre déficience qui, si elle persista longtemps, eut pour résultat l'ironie qu'on avait beaucoup gaspillé pour transporter à Cuba une énorme quantité de matériel technique militaire complexe et plusieurs dizaines de milliers d'hommes, et cependant, il n'y avait presque pas de traducteurs. Par exemple, dans toute la division aérospatiale, qui arriva à compter pas moins de 10 000 hommes et dont les régiments avaient été déplacés dans les provinces de Pinar del Rio et de Las Villas avec le commandement, l'Etat Major et le magasin central de charges nucléaires dans la province de La Havane, il n'y avait qu'un traducteur à l'Etat Major, qui était stationné à Bejucal, l'antique Cité des Enfants du père Testé.

Le 8 août 1962, l'Assemblée des Chefs d'Etat Major et le Département de la Défense des Etats-Unis transmirent au Groupe Spécial Elargi (GEA), un document intitulé « Conséquences d'une intervention militaire des Etats-Unis à Cuba », pour que soit prise en compte dans la discussion l'adoption d'une des alternatives proposées par le général Lansdale le 25 juillet . Deux jours plus tard, le GEA décida de faire au président Kennedy la proposition d'approuver la variante B Elargie pour essayer de créer les conditions d'une subversion généralisée qui provoquerait la crise interne à Cuba tant attendue, ce qui établirait les bases d'une possible agression militaire de l'île . Cette Variante B Elargie n'était rien de plus qu'un truc , car cette alternative n'envisageait pas à l'origine l' agression militaire directe, c'est pourquoi on lui avait ajouté la dénomination d' « élargie » dans le but de l'inclure, en dernier lieu et si les circonstances le demandaient.

Précisément ce 10 août, le directeur de la CIA, John McCone, envoya un mémorandum au président Kennedy, dans lequel il expliquait qu'il croyait que les Soviétiques déploieraient des missiles balistiques de moyenne portée à Cuba. Monsieur le Directeur n'était pas déconcerté car ce même jour et très loin de lui, commençaient les opérations de chargement des convois ferroviaires qui commençaient à transporter le premier régiment de la division aérospatiale , équipé de missiles de moyenne portée et de portée intermédiaire, qui serait envoyé à Cuba. Le chargement à transporter pour un seul régiment aérospatial était de l'ordre des 11 000 tonnes ; pour réinstaller un régiment et une base technique aérospatiale , on avait besoin de 19 convois ferroviaires et pour leur transport par mer, il manquait 5 bateaux marchands et 1 de passagers.

Quand les unités arrivèrent sur leur lieu de stationnement , on leur donnait trois missions fondamentales : préciser ce qui était en rapport avec l'utilisation de leur armement dans le combat, préparer les positions pour les actions de combat et construire les campements militaires.

En premier lieu, on construisit les positions de lancement et techniques des missiles antiaériens, les missiles aériens tactiques FKR et les complexes de missiles côtiers « Sopka » lorsque ces unités arrivaient. Les groupes aérospatiaux antiaériens et les groupes techniques s'installaient sur des positions temporaires depuis celles qui

garantissaient la disposition de combat permanent, ensuite commençait la construction et l'équipement des positions fondamentales , ce qui se prolongeait pendant 10 à 12 jours pour chacune et incluait les emplacements pour les rampes de lancement et les abris pour les batteries de radio, les radars et le personnel. Les régiments de missiles FKR se concentraient sur une base permanente et préparaient des positions de lancement dans les différentes directions où il pouvait y avoir des actions de combat ; le personnel des missiles côtiers préparaient aussi leurs positions de lancement.

Il faut signaler que tous ces travaux se déroulaient en maintenant les forces physiques et spirituelles des combattants dans une tension extrême, en travaillant sur un terrain rocheux, qui était celui qui prédominait et rendait les opérations difficiles, dans des conditions de chaleur et d'humidité et avec des pluies fréquentes et abondantes. Simultanément se construisaient les voies d'accès et les chemins internes aux emplacements, on ouvrait des tranchées et on était près de fils de fer barbelés ;on prêtait un grand soin à la pose d'obstacles et de barrières et à l'organisation de la défense autour des emplacements, car on n'écartait pas la possibilité d'avoir à lutter contre des groupes de saboteurs et de reconnaissance, ainsi que contre d'éventuelles attaques de groupes contre-révolutionnaires.

Bien que les unités de la division aérospatiale stratégique ne soient pas encore arrivées, on travaillait intensément à la préparation de leurs lieux de stationnement , ceux qui avaient été sélectionnés pour les trois régiments de missiles de moyenne portée (CAM) au nord de Santa Cruz de los Pinos-San Cristobal-Candelaria, province de Pinar del Rio (deux régiments), et à Sitiecito-Calabazar de Sagua, province de Las Villas (un régiment), pendant que les deux régiments de missiles de portée intermédiaire (CAIM) se trouvaient à Guanajay (plateau de l'Esperon) , province de Pinar del Rio, et Remedios-Zulueta, province de Las Villas.

Les équipes des FAR cubaines furent affectés avec ceux qui construisaient les nouvelles voies à toutes les zones de stationnement et amélioreraient les chemins existant. De plus, on prêtait une attention particulière à l'état des ponts, petits et grands , de sorte qu'ils soient préparés pour le passage du lourd matériel technique aérospatial. Si on ne pouvait pas les renforcer où il fallait, on préparait des gués dans les environs, en renforçant les côtes et en pavant les lits des cours d'eau.

On réalisa aussi une reconnaissance détaillée des ports et on sélectionna ceux de Mariel et de Bahia Honda pour les régiments de la région occidentale , celui de Casilda pour ceux de la région centrale, et celui de Matanzas pour l'état major de la division aérospatiale et ses unités de sécurité.

CAMPEMENTS ET CONDITIONS.

En même temps, on préparait les campements pour le personnel. En tenant compte des propriétés du sol rocheux et des pluies fréquentes qui rendaient extrêmement difficile la construction rapide d'un nombre suffisant de refuges sous-terrains , on décida d'aménager les campements en commençant par utiliser, en particulier, des tentes de campagne.

Hormis la menace militaire toujours présente, l'environnement physique était vraiment hostile. Au début, les campements n'avaient aucune commodité d'aucune sorte et étaient un mélange de tentes de campagne, de remorques métalliques et de bois transformés en

logement . On pouvait difficilement déterminer ce qui était le pire. Dans les tentes de campagne, pendant la journée, la chaleur était suffocante, même quand les bâches latérales étaient enroulés jusqu'au bout ; l'atmosphère à l'intérieur était simplement insupportable. Tandis que les remorques se réchauffaient tellement avec le soleil qu'elles étaient inhabitables même la nuit, quand il fallait se réfugier quelque part pour se protéger des essaims de moustiques . A cette heure-là, les remorques ressemblaient à des fours et dans les tentes de campagne , il n'y avait pas un souffle d'air , parce qu'on baissait les bâches latérales . De plus, les pluies fréquentes et abondantes inondaient tout, trempant les chambres, les vêtements et le sol, rendant impraticables les zones rurales dans lesquelles les stationnements des unités se trouvaient. Les gens étaient très affectés par les températures et l'humidité élevées (cette dernière provoquait une transpiration terrible), ainsi que par les piqûres des insectes ; de plus , les plants de guao leur provoquaient des plaies sur la peau et de la fièvre s'ils entraient en contact avec eux. La nuit, il fallait dormir avec une moustiquaire pour échapper aux moustiques , mais dessous, la chaleur était infernale, c'est pourquoi beaucoup mouillaient les draps avant de se coucher bien que ceux-ci se détérioraient aussi rapidement que les matelas, mais cela améliorait un peu la situation pendant un moment, pendant qu'ils essayaient de trouver le sommeil. De toute façon, dans ces conditions, pendant le repos nocturne, le personnel n'avait pas le temps de réparer les dégâts physiques de la veille , c'est pourquoi la fatigue allait en s'accumulant. A cela s'ajoutait l'éloignement de son pays et la sensation latente d'être séparés de leur pays natal par un océan immense, l'interdiction de correspondre avec la famille et les amis, l'absence de journaux et la pénurie d'informations en général, en particulier pendant les premières semaines , l'attente du début des actions de combat à n'importe quel moment , dans un endroit où ils n'auraient nulle part où se réfugier et étaient pratiquement certains de ne pas survivre.

Tout cela ajouté aux échanges fréquents de coups de feu, non habituels pour eux, et à l'explosion de grenades dans des zones proches des unités, provoquées par des groupes ou des bandes contre-révolutionnaires ou par des confusions de la part du personnel qui montait la garde, en particulier la nuit ; passer la nuit dans des campements entourés de fils de fer barbelés et par des sentinelles de toute part. Même si ce n'était pas grand-chose, dans beaucoup d'unités, la pénurie d'eau potable ou d'eau en général, était aiguë.

Les conditions de cantonnement en campagne et aussi les particularités du climat se reflétaient sur la qualité de l'alimentation, l'état de santé et l'hygiène du personnel. En partant vers Cuba, les unités furent approvisionnées avec des produits alimentaires pour 45 jours ; cependant, beaucoup d'entre eux se détériorèrent rapidement sous l'influence de la température et de l'humidité : les céréales et les pâtes alimentaires devenaient poisseuses, la viande et le poisson séchés étaient affectés par la moisissure, ainsi que le pain ; les boîtes de beaucoup de conserves, en particulier de viande, de poissons et de produits laitiers se gâtaient, le chou aigre fermentait , le beurre fondait et même les cigares se détérioraient. Une des causes de détérioration massive des produits alimentaires résidait en ce que les unités n'avaient pas assez d'équipements de réfrigération pour les conserver.

A tout cela, il faut ajouter que pendant les premières semaines de séjour des troupes à Cuba, une situation sanitaire et épidémiologique défavorable se créa. Presque toutes les unités furent affectées par la dysenterie, et dans quelques cas , jusqu'à 40 à 50% des militaires passèrent par les hôpitaux de campagne. La vague de maladies aurait pu être liquidée au moyen du contrôle de l'état sanitaire existant dans les cuisines et les salles à

manger, de la qualité des sources d'eau et de l'hygiène personnelle des militaires.

Cependant, indépendamment des circonstances adverses, l'esprit combatif, la discipline et la volonté du personnel étaient très élevés. Le personnel travaillait jusqu'à l'épuisement, en supportant de grandes surcharges physiques et accomplissait bien ses fonctions, sans que se produisent de manifestations de panique ni d'états dépressifs. En général, les chronogrammes établis pour mettre les unités en position de combat s'accomplissaient.

VIII. Si nous faisons une chose absolument légale, absolument juste, pourquoi le faire secrètement ?

L'état major du Groupement des Troupes Soviétiques (ATS) possédait un Département de Sécurité Géodésique et Astronomique et un Département Balistique. De plus, dans les régiments aérospatiaux, se trouvaient les sections de préparation des actions. Une partie des officiers du Département de Sécurité Géodésique et Astronomique fit partie des premiers qui arrivèrent à Cuba avec le groupe avancé de reconnaissance, c'est pourquoi ils participèrent activement à la sélection des positions de lancement des régiments.

Pendant le travail, les coordonnées géodésiques de tous les points de décollage furent déterminés ; pour les missiles R-14, on réalisa, de plus, les travaux gravimétriques pour déterminer l'accélération de la force de gravité et les valeurs des déviations de la ligne verticale par rapport à la normale en chaque point de lancement ; les magnitudes de ces mesures pourraient sembler insignifiantes (de l'ordre des dixièmes jusqu'à quelques secondes d'angle) mais influaient beaucoup sur l'exactitude de l'impact de la tête de combat nucléaire sur l'objectif. On détermina aussi les azimuts géodésiques des directions de contrôle et le schéma d'orientation pour le pointage des missiles, fixant ces données dans les points bétonnés avant de déployer les groupes de combat aérospatiaux sur les positions de lancement, et on réalisa les définitions astronomiques de ces azimuts.

Pendant la réalisation de ces travaux de précision, les membres du Département eurent à résoudre une série de problèmes peu commune, parmi lesquels, on peut citer les suivants :

1. Les cartes topographiques de Cuba se basaient sur le système étasunien de coordonnées (ellipsoïde de Clark de 1866), c'est pourquoi il fut nécessaire de convertir les coordonnées au système soviétique (ellipsoïde de Krasovski de 1942), puisque tous les calculs prévisionnels avaient été faits seulement pour ce système de coordonnées. Il fallut élaborer une méthode pour faire la conversion des systèmes de coordonnées.
2. Pour régler les gravimètres conformément à la latitude de Cuba, il fallut élaborer une méthodologie particulière de calibrage.
3. L'éloignement considérable des stations de radio soviétiques rendait difficile la réception fidèle des signaux en temps réel, nécessaires pour déterminer les corrections des chronomètres pendant l'exécution des travaux d'astronomie de haute précision, c'est pourquoi il fallut élaborer une méthodologie pour pouvoir utiliser les transmissions de stations analogues des Etats-Unis.

Avec les données géodésiques obtenues, le Département de Balistique de l'ATS fit tous les calculs et prépara les données préliminaires nécessaires pour lancer les missiles depuis chaque rampe de lancement des 5 régiments, déterminant dans chaque cas la

portée, l'azimut de lancement et le volume de la charge du missile avec les composants du combustible , avec quoi on confectionnait le plan de vol pour chaque missile. Pour réaliser ces calculs, on utilisait les données transmises par l'Etat Major Général des Forces Armées d'URSS sur les objectifs à atteindre sur le territoire des Etats-Unis, leurs coordonnées géodésiques et les principales directions de lancement pour chaque groupe de combat des régiments. L'azimut de lancement de chaque missile était limité par les conditions techniques et ne pouvait varier de plus de 13 degrés à gauche et de 23 à droite, par rapport à la direction principale de lancement du groupe de combat concerné. Il faut signaler qu'à cette époque, les moyens de calcul n'étaient pas très sûrs dans les Forces Armées soviétiques car tous ces calculs volumineux étaient réalisés à la main et avec un contrôle des résultats par le même moyen « à deux mains ».

A la mi-août, les forces Aériennes nord-américaines, continuant leur politique de grands entraînements militaires dans la zone des Caraïbes et dans d'autres régions proches, pendant lesquels ils élaboraient et précisaient sur le plan pratique les plans pour attaquer Cuba, participèrent à l'exercice « Swift Strike II » dans les états de Caroline du Nord et du Sud dans le but d'entraîner les unités à l'appui aérien des troupes. A cet entraînement prirent part 4 divisions d'armée, 6 escadrons de chasse tactique, 2 escadrons de reconnaissance aérienne tactique et d'aviation de transport, pour un total de plus de 70 000 hommes et environ 500 avions.

Pendant ce temps, les unités soviétiques continuaient d'arriver à Cuba...

LES FORCES D'APPUI ET LEURS MISSIONS CONCRETES.

Les Troupes Terrestres de l'ATS étaient composées de 4 régiments indépendants d'infanterie motorisés. Leur mission principale était de protéger les régiments aérospatiaux stratégiques et les bases techniques aérospatiales, l'entrepôt central de charges nucléaires et l'état major du Groupement, en plus d'apporter leur aide aux FAR cubaines dans l'anéantissement des débarquements navals et aériens de l'ennemi.

Deux de ces régiments étaient stationnés dans la région occidentale de l'île, à Artemisa et Managua, où se trouvaient 3 régiments aérospatiaux, l'entrepôt central de charges nucléaires, l'état major du Groupement, un régiment de missiles aériens tactiques FKR, la base principale de la Marine et plusieurs unités de sécurité. Un troisième régiment se trouvait dans le centre de Cuba, dans la zone de Remedios, près des positions de 2 autres régiments aérospatiaux stratégiques, alors que le quatrième régiment était déplacé près de la ville d'Holguin, ainsi qu'un autre régiment de FKR, dans la région orientale où était installée la Base Navale de Guantanamo.

Les Troupes de la Défense Antiaérienne étaient composées de 2 divisions aérospatiales antiaériennes dotées de complexes SA-75 et d'un régiment d'aviation de chasse avec des MIG-21F13. Chaque division aérospatiale antiaérienne était formée par 3 régiments de 4 groupes de combat et 1 groupe technique chacun. La mission de ces troupes consistait à couvrir l'espace aérien contre les incursions de l'ennemi. Une des division couvrait la partie occidentale de l'île, jusqu'aux limites de Caibarien-Trinidad, alors que l'autre couvrait la partie orientale, à l'est de cette limite. Les complexes aérospatiaux antiaériens SA-75 avaient une portée de 34 km et les 24 groupes étaient stationnés à une grande distance les uns des autres , ce qui permettait de couvrir une plus grande aire, mais avec une défense faible.

Presque tous les groupes aérospatiaux étaient solitaires, c'est à dire qu' au moment de combattre, chacun aurait à affronter seul l'aviation ennemie, sans la possibilité de manoeuvrer avec le pouvoir de feu des groupes voisins, ni de distribuer les cibles entre les membres d'une formation de combat plus dense. Cette distribution des positions pourrait être plus efficace pendant le combat contre des attaques d'avions qui réalisent des vols indépendants, comme c'est le cas des incursions des avionnettes pirates, mais seraient beaucoup moins efficaces dans le cas d'actions de plus grande envergure de l'aviation ennemie, ce qui était précisément ce qu'on pouvait attendre si une agression des Nord-Américains se produisait.

Parmi les déficiences de cette distribution des groupes, on pouvait citer les suivantes : les régiments de missiles de moyenne portée et de portée intermédiaire situés dans la région de Santa Cruz de los Pinos-San Cristobal-Candelaria n'étaient pratiquement pas protégés par les groupes aérospatiaux antiaériens, car ils étaient pratiquement en limite de portée des zones de Bahia Honda et de Mariel, il se trouvait parmi elles la Sierra del Rosario, à une altitude de 500m et plus ; le régiment qui se trouvait sur l'Eperon seul était protégé par le groupe de Mariel ; c'était la même chose avec les deux régiments aérospatiaux stratégiques qui étaient stationnés dans le centre et avec la base aérienne de San Julian, au fin fond occidental de l'île, car chacun d'entre eux était seulement protégé par un groupe antiaérien ; la région de la province de La Havane, y compris la capitale, avec le plus important potentiel économique et industriel du pays, la principale base aérienne cubaine à San Antonio de los Baños, l'entrepôt principal de charges nucléaires, l'état major de l'ATS et toute une série d'unités importantes, était seulement défendue par un groupe aérospatial antiaérien stationné à l'est de la ville ; la Base Aérienne de Santa Clara, où se trouvait le régiment de MIG-21F13, n'était protégée directement par aucun groupe aérospatial ; pendant ce temps, dans la région de Sancti Spiritus-Ciego de Avila-Camagüey-Nuevitas, il y avait 6 groupes aérospatiaux qui ne défendaient pas des unités militaires importantes ou des centres vitaux pour le pays. On pourrait signaler d'autres problèmes, mais il semble que ceux-ci soient suffisants.

Si nous ajoutons à ces considérations la limitation évoquée antérieurement, qu'avec ces missiles , on ne pouvait atteindre des cibles qui volaient à moins de 2 km d' altitude et la faible artillerie antiaérienne que comptait l'ATS, nous pouvons conclure que les possibilités de lutte contre l'ennemi étaient assez précaires.

La seule raison logique qui pourrait justifier la distribution des groupes qui fut assumée, serait l'intention de donner une très faible couverture à la plus grande superficie possible du pays, mais cela semble peu crédible car ainsi, des objectifs très importants resteraient pratiquement sans protection et étant donné que, de toute façon, plus de la moitié du territoire de l'île resterait sans protection antiaérienne directe ; si ce n'est que les chefs soviétiques étaient tellement convaincus qu'on n'irait pas au combat, qu'ils ne s'y préparaient pas correctement, ce qui aurait été irresponsable de leur part.

Simplement, avec la quantité de groupes disponibles, il fallait sélectionner les points les plus importants à protéger et concentrer les groupes aérospatiaux antiaériens autour de ceux-ci, en assignant d'autres objectifs de moindre importance à l'artillerie antiaérienne, ainsi qu'à l'aviation de chasse soviétique et cubaine.

Le régiment d'aviation de chasse du Groupement avait sa base près de la ville de Santa Clara, au centre de l'île, ce qui lui permettait d'agir soit jusqu'à La Havane, soit jusqu'à

l'Oriente.

De toute façon, il faut signaler que les possibilités potentielles de l'aviation nord-américaine dépassaient de beaucoup les possibilités de la défense antiaérienne de l'île, où que se trouvent les groupes aérospatiaux, ce qui constituait une violation flagrante du quatrième principe de l'art militaire énoncé par le maréchal Zhukov, qui mettait en avant la nécessité de calculer exactement les forces et les moyens concernant la mission en question.

Les Forces Aériennes du Groupement, comprenant l'escadrille indépendante de bombardiers, 2 régiments de missiles aériens tactiques terre-terre de type FKR et le régiment d'hélicoptères, avait pour mission de détruire les débarquements navals et aériens de l'ennemi en coopération avec les troupes terrestres, avec la Marine de Guerre et avec les super unités des FAR cubaines.

Pour accomplir cette mission, un régiment de missiles aériens FKR fut délocalisé dans la partie occidentale de l'île, près de Quiebra Hacha, entre Mariel et Cabañas et l'autre dans la partie orientale, dans la zone de Mayari Arriba, Sierra Cristal. Il faut signaler qu'en réalité, il aurait fallu les déplacer jusqu'aux positions de lancement préalablement préparées qui auraient été occupées par les deux groupes de combat de chaque régiment. On planifia l'utilisation des régiments de FKR contre les débarquements navals, pour lequel on prépara des positions de lancement qui permettent de ratisser les zones de débarquement les plus probables. Pour atteindre cet objectif, on coopéra avec l'escadrille indépendante de bombardement avec des avions IL-28, avec le régiment d'aviation de chasse, avec les troupes de la Marine de Guerre et avec les grandes unités cubaines.

Le régiment indépendant d'hélicoptères fut employé pour transporter du personnel et des charges spéciales, ainsi que pour l'exploration et le guidage des troupes.

A la Marine de Guerre fut confiée la mission de détruire les bateaux de guerre et les moyens de débarquement de l'ennemi et d'empêcher les débarquements navals dans les directions de La Havane, Banes et Cienfuegos, en coopération avec les Forces Aériennes, les Troupes Terrestres et les FAR cubaines. Pour cela, on pouvait compter sur un régiment aérospatial de défense côtière « Sopka », avec une brigade de vedettes lance-torpilles et avec le régiment d'aviation avec mines et torpilles, équipés avec des avions IL-28. Les groupes aérospatiaux de défense côtière se trouvaient à Santa Cruz du Nord, Banes, Cienfuegos et sur l'île des Pins. Depuis le port de Mariel, agissait un groupe de 8 bateaux lance-torpilles et 2 bateaux de lutte anti-sous-marine pendant que dans le port de Cienfuegos se trouvaient 6 vedettes lance-torpilles et 2 bateaux de lutte anti-sous-marine. Le régiment d'aviation avec mines et torpilles était basé à San Julian, mais il possédait des aéroports de manœuvre à Santa Clara et à Holguin.

Quand les unités soviétiques occupèrent leurs positions, on vérifia l'état technique des moyens de communication par radio, on les régla pour le travail et on vérifia brièvement leur fonctionnement, après quoi le silence radio fut maintenu, interdisant la sortie de la zone des mêmes, ceci dans le but d'éviter que les moyens d'écoute des Nord-américains puissent identifier les unités et leur localisation, ce qui aurait révélé la composition du Groupement. Les principaux moyens que possédaient les Nord-américains pour la surveillance des transmissions radio à Cuba étaient les bateaux de surveillance radiotechnique « Oxford » et « Sergent Muller », qui naviguaient habituellement à faible

distance des limites des eaux territoriales de l'île.

SECRET ET MENSONGE.

Pendant ces jours de la mi-août, il devint chaque fois plus clair pour la direction cubaine que le transport secret des troupes soviétiques avec leur armement jusqu'à Cuba était une erreur, car cela engendrait de la méfiance envers ce qui se passait, envers la politique et les méthodes de l'Union Soviétique et entamait la crédibilité de Cuba. C'était quelque chose qui nous mettait en difficulté du point de vue politique et pratique.

Alors, les Soviétiques intervinrent dans la discussion avec les Etasuniens pour savoir si les armes qui étaient arrivées à Cuba étaient défensives ou offensives et ce fut une grave erreur car c'était une question de critères, car une arme peut être d'une nature ou de l'autre selon la façon dont elle est utilisée.

A ce sujet, le commandant Fidel Castro déclara : « Nous, nous n'étions pas hors de la loi, nous, nous n'étions pas hors de la morale, nous, nous agissions conformément aux principes de la loi internationale, de la morale internationale, nous faisons des choses auxquelles nous avons le droit le plus absolu... »

Pour sa part, le Gouvernement cubain n'entra jamais dans le jeu de discuter si les armes étaient offensives ou non, réaffirmant toujours son droit souverain à disposer du type d'armes qu'il considérait comme adéquat, affirmant que personne n'avait le droit d'établir quel type d'armes pouvait ou ne pouvait pas avoir notre pays.

Mais la question n'était pas seulement celle du secret, car beaucoup d'opérations militaires se font en secret et ne pas permettre à l'ennemi de découvrir ses propres intentions est un principe, mais simplement on avait affirmé, on avait menti ouvertement au président Kennedy et ce fut une erreur grave, très importante. Cela nous causa des dommages car il se créa une atmosphère internationale hostile et cela laissa l'initiative des dénonciations aux Etats-Unis.

En même temps, aux Etats-Unis se déroulait une scandaleuse campagne de propagande contre Cuba et l'Union Soviétique, qui était manipulée conformément à leurs intérêts. Des hauts fonctionnaires du Gouvernement, des députés, des dirigeants de partis et d'autres personnalités y participaient de plus en plus par leurs déclarations. La campagne devenait chaque fois plus belliqueuse et exigeait ouvertement des actions contre Cuba.

En ces mêmes jours de la mi-août, le bellicisme contre l'île acquit une vigueur inusitée. Au Congrès, on demandait avec insistance une action des Forces Armées nord-américaines, les opérations clandestines augmentaient, la presse donnait à la campagne une bonne dose d'hystérie et la surveillance des services de renseignements s'exacerbait, car il courrait des rumeurs d'activités soviétiques hors normes à Cuba.

Alors le commandant Ernesto Che Guevara et le capitaine Emilio Aragones Navarro furent envoyés à Moscou avec le Projet d'Accord corrigé et la proposition de le publier pour prendre l'initiative dans la situation qui avait été créée. A ce sujet, le commandant Fidel Castro déclara : « (...) on a laissé l'initiative aux Etats-Unis pour créer toute une ambiance, toute une atmosphère de quelque chose de caché, de quelque chose qui n'est pas clair, de quelque chose qui n'est pas correct. Alors, je proposai de publier l'Accord, car si nous, nous faisons une chose absolument légale, absolument juste, pourquoi fallait-il le

cachez ? (...) Faire quelque chose de légal de façon que cela paraisse illégal ou immoral me préoccupait beaucoup. Nous faisons quelque chose de légal, de juste et de moral, en accord avec les lois internationales, mais la réalisation politique n'avait pas été bien faite. »

Pourtant, la décision finale à ce sujet fut laissée dans les mains des Soviétiques car on était confiants dans leur plus grande expérience.

Si on avait fait ce qui avait été proposé par la partie cubaine, le développement ultérieur des événements aurait été très différent : 2 des collaborateurs les plus intimes de Kennedy, Theodore Sorensen, son conseiller spécial, et Mc George Bundy, assistant particulier du président pour la Sécurité Nationale déclarèrent postérieurement que si on avait annoncé à l'ONU que l'Union Soviétique défendrait Cuba avec des projectiles nucléaires, « la situation aurait été totalement différente » (Bundy) et « certainement, cela aurait été très difficile pour nous » (Sorensen).

A Moscou, on s'en remit à l'Etat Major Général et au Ministère des Relations Extérieures qui analysèrent les corrections proposées au Projet d'accord et présentèrent l'information correspondante. Maintenant, bien, quels étaient les critères de Khrouchtév sur ces questions de secret et de mensonge ? Sur quelles positions basait-il son action ? A ce sujet, il déclare dans ses mémoires :

« Les Etasuniens, à travers les canaux que nous avons avec le président Kennedy, nous avaient avertis qu'ils soupçonnaient que nous étions en train d'installer des missiles à Cuba et nous demandaient si c'était vrai. Nous, nous niâmes tout. Ils pourront dire que c'était une perfidie. Malheureusement, cette forme de diplomatie continue de nos jours et nous n'avons rien inventé de nouveau : nous appliquons seulement les mêmes méthodes que eux utilisaient contre nous. Quand ils décidèrent d'installer leurs missiles nucléaires en Turquie, en Italie et en Angleterre, ils ne prirent pas en compte nos propres intérêts ni ne s'occupèrent de nos protestations, ils le firent par la force. Ils niaient qu'ils nous espionnaient et leurs avions survolaient notre territoire. Et même quand nous abattîmes un avion espion U-2 au-dessus de notre pays, en mai 1960, au début, ils essayèrent de le nier et ne se virent obligés de le reconnaître que quand nous présentâmes le pilote, Powers. Bien sûr, le gouvernement d'Eisenhower proclama arbitrairement son droit à espionner ouvertement d'autres pays en temps de paix, alléguant que c'était son intérêt. On pourrait citer de multiples exemples d'une conduite semblable (...)

« Pendant une rencontre privée, le secrétaire d'Etat des Etats-Unis, Dean Rusk, déclara à Gromiko, notre ministre des Relations Extérieures, qu'ils pensaient que nous étions en train d'installer des missiles à Cuba et avertit qu'ils ne le permettraient pas, que dans le pays était en train de se créer une situation interne à ce sujet et que le président Kennedy ne pourrait pas passer dessus. Il dit qu'ils étaient prêts à tout et que rien ne les arrêterait, qu'ils évalueraient la situation et adopteraient des mesures pour éviter l'affrontement fatal qui pourrait arriver si les missiles étaient vraiment à Cuba.

Nous, nous avons plus d'arguments juridiques et moraux que Rusk, sans doute, car à ce moment-là déjà, il y avait longtemps que les missiles étasuniens à charge nucléaire étaient installés en Turquie et en Italie. Logiquement, Gromiko nia tout, c'était un diplomate. Malgré tout, nous continuions le transport et l'installation des armes, nous continuions à faire notre travail. Nous nous basions sur ce qui suit : les menaces sont une

chose et la guerre une autre, soupçonner qu'il y a des missiles est une chose et le démontrer avec des faits irréfutables en est une autre. De plus, du point de vue du droit moral et juridique, on ne pouvait nous accuser, car nous ne faisons rien que ne nous aient déjà fait les Etats-Unis. Les droits et les possibilités de nos pays étaient égaux. »

En observant le développement de l'Opération « Anadyr », il faut reconnaître que l'Etat Major Général soviétique n'étudia pas en détails une série de particularités de Cuba, celles qui ne furent pas prises en compte pendant sa planification, ce qui eut pour conséquence que les troupes rencontrèrent des difficultés considérables. Comme exemples de telles omissions, on peut citer les suivantes :

Le réseau routier cubain ne permettait pas le passage du matériel de combat de grandes dimensions par les itinéraires à suivre depuis les ports de déchargement jusqu'aux zones de stationnement des unités, c'est pourquoi il fallut résoudre au fur et à mesure et comme on pouvait une série d'obstacles qui se sont présentés soudainement.

En général, le paysage cubain ne pouvait garantir le camouflage sûr des troupes et des équipements, et les moyens réglementaires existant pour le personnel à ces fins ne suffisaient pas pour venir à bout de cette tâche complètement. C'est pourquoi les unités se trouvaient exposées à un degré plus ou moins important, aux moyens d'investigation ennemis.

Les centrales électriques cubaines produisaient du courant électrique d'une fréquence de 60 Hz, c'est pourquoi elles ne pouvaient approvisionner le réseau électrique industriel pour satisfaire les besoins techniques des unités soviétiques.

La plupart de ces omissions consistèrent en ce que cela ne fut pratiquement pas pris en compte.

IX. Si Khrouchtchëv avait écouté les remarques que nous avons faites, il n'y aurait pas eu de crise.

Les températures élevées et l'humidité, ainsi que les pluies fréquentes et abondantes avaient une forte influence sur l'état de conservation et le fonctionnement de plusieurs sortes d'armes, des moyens techniques et de transport. Conformément à leurs caractéristiques de construction, la fiabilité de fonctionnement du matériel soviétique était garantie dans les conditions du continent euro-asiatique, mais dans les conditions de Cuba, les moyens techniques ne résistaient pas tous à l' « examen tropical ». Dans une certaine mesure, cela devint un « point névralgique » .

Les équipements radiotechniques étaient parmi les plus affectés par le climat tropical ; cela provoqua une diminution de la résistance d'isolation des circuits électriques qui affectait particulièrement les connexions pour le travail des stations de radiolocalisation et d'autres équipements complexes, les ensembles d'alimentation électrique et divers instruments. Les moteurs électriques chauffaient fréquemment , ce qui altérait leur fonctionnement normal. Les transformateurs et les redresseurs de courant devenaient inutilisables avant la date prévue par le fabricant. Il y avait de fréquents court-circuits dans les réseaux électriques de distribution et la forte humidité de l'air altérait les propriétés isolantes des diélectriques , entre autres. De plus, les ravitailleurs en combustible , les systèmes de stabilisation du canon des chars, les grues, les stations électriques mobiles

et les autres matériels étaient très fréquemment hors service .

En général, les systèmes et les instruments hydrauliques résistaient mal aux fortes températures. Les moyens de transport et le matériel blindé aussi étaient très souvent hors d'usage, car en plus des problèmes avec les amortisseurs hydrauliques, les moteurs à combustion interne chauffaient et grillaient à cause de l'insuffisance de fonctionnement de leurs systèmes de refroidissement et de lubrification.

Les bateaux lance-missiles perdaient leur rapidité et ne pouvaient développer les 42 nœuds prévus avec 1800 tours du moteur car ils n'étaient pas en conditions pour travailler avec la charge maximale de façon soutenue à cause de la température relativement élevée de l'eau et de l'imperfection du système de refroidissement. De plus, l'influence d'un milieu marin plus agressif devint manifeste, due au fait que les coques des bateaux se couvraient très rapidement d'algues, de coquillages , etc... ce qui obligeait à les nettoyer plus souvent.

Les hélicoptères s'élevaient laborieusement, même avec une charge minimale à bord, car leurs moteurs ne développaient pas la puissance nécessaire en climat tropical. Une méthode « non réglementaire » fut mise au point pour résoudre le problème provisoirement. La méthode consistait à augmenter la puissance au moyen de la régulation du système d'alimentation du moteur en combustible , cependant, avec cette manipulation, la température du matériel augmentait, ses ressources techniques baissaient et le risque de défaillance du moteur de l'hélicoptère croissait. Mais il n'y avait rien d'autre à faire jusqu'à ce que l'usine effectue les adaptations nécessaires.

La fourniture d'un air sec de haute pression aux missiles et aux autres équipements coûta de considérables efforts car la forte humidité, qui à Cuba arrive à atteindre 100% influait sur eux négativement.

De plus, dans les parties métalliques des éléments et du matériel , l'oxyde et les champignons surgirent très vite, en particulier sur les surfaces non peintes.

Il ne fut pas facile de résoudre cet ensemble de problèmes occasionnés par l'influence du climat tropical. Il fut nécessaire de réaliser plus souvent le travail prophylactique qui comprenait la maintenance , le nettoyage et la lubrification des appareils , de contrôler sur des périodes plus courtes le fonctionnement d'une série d'éléments et de mécanismes , d'améliorer les systèmes de refroidissement des différents types de moteurs et de chercher des solutions pour améliorer la ventilation des équipements électriques et radiotechniques.

Le 20 août, le général Maxwell Taylor, qui était alors Président de l'Assemblée des Chefs d'Etat Majors , indiqua au président Kennedy qu'il ne voyait aucune possibilité que le gouvernement cubain puisse être renversé sans l'intervention militaire directe des Etats-Unis, c'est pourquoi le Groupe Spécial Elargi (GEA) recommandait de donner une suite encore plus agressive à l'Opération « Mangouste ». Cependant, Kennedy donna des instructions pour l'élaboration d'une variante élargie de la seconde option proposée par le général Lansdale et mit en avant que sa préparation était urgente.

Les missiles partent.

Deux jours plus tard, dans le port de Sébastopol, commença le chargement du bateau marchand « Omsk » avec les moyens du premier régiment équipé avec des missiles de moyenne portée R-12 qui se transportait à Cuba. En deux jours de travail ininterrompu, 2 200 tonnes de matériel fut chargé, 166 unités de technique diverse et 6 fusées porteuses de combat. Au total, pour transporter le régiment et la base technique aérospatiale au port d'embarquement, il fallut 19 trains, et pour amener le matériel à Cuba, on employa 6 bateaux ; tandis que pour transporter tout le matériel de la division, qui comprenait près de 11 000 hommes, quelques 11 000 tonnes de matériel divers et plus de 1 600 unités techniques , aux ports d'embarquement de Sébastopol, Nikolaev et Baltisk, on employa 111 trains avec 7 171 wagons et 35 bateaux de marchandises pour tout amener de l'autre côté de l'océan.

Il fallait placer les missiles dans les entrepôts mais les dimensions des écoutilles ne permettait pas de les introduire en position horizontale, c'est pourquoi il fallut les charger avec un angle précis d'inclinaison , qui fut déterminé préalablement et vérifié sur une maquette. Dans les entrepôts, les missiles furent placés sur des chariots de transport spéciaux et fixés avec beaucoup de soin.

Le 23, McGeorge Bundy signa, au nom du président Kennedy, le Mémoire de Sécurité Nationale 181, au moyen duquel était approuvée la Variante B Elargie proposée par le général Lansdale. Dans ce document, on sollicitait l'étude des actions à entreprendre à la lumière de la preuve de la nouvelle activité du bloc soviétique à Cuba, y compris : que faire des missiles Jupiter installés en Turquie si l'URSS installait ce type d'armement à Cuba, en avertissant que les missiles de Turquie étaient défensifs et que ceux de Cuba avaient un caractère offensif. (Note de l'auteur : **ceux de Turquie étaient défensifs parce qu'ils étaient à eux, alors que ceux de Cuba étaient offensifs parce qu'ils appartenaient aux adversaires, bonne « philosophie »...!!**) . Le document contenait aussi une étude du probable impact militaire, politique et psychologique du déploiement à Cuba de missiles capables d'atteindre le territoire des Etats-Unis et une étude des alternatives militaires qu'on pourrait choisir pour éliminer de tels missiles.

La Variante B approuvée était exprimée ainsi : « Exercer tout type de pressions possibles, diplomatiques, économiques, psychologiques et autres pour faire tomber le régime communiste de Castro sans utiliser ouvertement l'Armée des Etats-Unis . » Cela comprenait des attaques biologiques et chimiques pour détruire les champs de canne à sucre, la récolte de renseignements, des infiltrations paramilitaires, de la fausse monnaie et la falsification des livrets d'approvisionnement, des attaques de raffineries, la pose d'explosifs dans des établissements commerciaux et des usines. De plus, le GEA sollicitait une liste des objectifs possibles pour réaliser des sabotages à Cuba, parmi lesquels se trouvait une grande mine de cuivre cubaine, sans doute celle de Matahambre, à Pinar del Rio. Avec cela, on essayait à nouveau de fabriquer, dans les éprouvettes et les cornues subversives nord-américaines, un soulèvement contre-révolutionnaire dans tout le pays, pour lequel on infiltrerait à nouveau dans l'île des centaines de tonnes d'armes et des dizaines d'agents.

L'ajout du mot « élargi » donnait plus de flexibilité à l'existence de plans de contingence du Pentagone pour une invasion . S'il n'était pas nécessaire d'envoyer les troupes drapeaux déployés, on l'éviterait, mais si pour garantir un gouvernement stable et amical, il fallait intervenir avec toute la force militaire, on n'hésiterait pas à le faire. Si tout cela n'était pas du terrorisme d'Etat, alors, qu'est-ce que c'était ?

Entre tout, ce seul jour du 23 août, 3 mois après la réunion conjointe du Presidium et du Conseil Militaire au cours de laquelle avait été approuvée l'Opération « Anadyr » sous sa forme préliminaire, le KGB informa le Comité Central du PCUS que des agences de presse et des firmes occidentales propageaient des informations concernant l'arrivée à Cuba de soldats et de bateaux soviétiques avec des armes. On considère que les premiers faits sur le déploiement militaire soviétique à Cuba furent obtenus par les Etasuniens au moyen de satellites espions et des services de renseignements d'Allemagne de l'Ouest qui les informaient des mouvements des bateaux soviétiques armés jusqu'à Cuba. Une autre source d'information fut la correspondance des émigrés cubains avec leur famille dans l'île, qui assuraient avoir vu de grands convois militaires à l'aube, de longs véhicules qui transportaient des missiles couverts avec des bâches (certainement des missiles antiaériens car à cette époque, ceux à moyenne portée n'étaient pas encore sortis d'URSS bien qu'ils aient été sur le point de la faire). La population qui résidait dans certaines zones avait été aussi déplacé à d'autres endroits. Les Cubains qui, à ce moment-là, quittèrent Cuba légalement ou illégalement pour les Etats-Unis étaient interrogés minutieusement au centre d'accueil établi par la CIA à Opalocka, Floride.

Une chose était évidente, les mesures adoptées pour préserver le caractère secret de l'Opération avaient évité que, pendant la première phase de celle-ci, filtrent des informations qui indiqueraient, sans aucun doute, aux services de renseignement nord-américains, la véritable dimension et l'objectif de la manœuvre entreprise. Ce n'est pas que les avions espions U-2 n'aient pas survolé Cuba pendant ces mois-là, mais que les emplacements pour les missiles n'avaient pas encore été construits. Les Etasuniens savaient que les bateaux transportaient du matériel militaire et soupçonnaient qu'il y avait aussi des troupes mais ils n'en avaient pas confirmation. Les bateaux étaient soumis à une étroite surveillance, on les photographiait depuis les côtes, depuis d'autres bateaux, depuis des avions qui volaient à basse altitude ; cela se faisait en Méditerranée et dans la Mer Baltique, dans l'Atlantique et aux approches de Cuba mais tous ces efforts ne furent pas capables de révéler la vérité concernant ce qui se passait.

Précisément, à l'aube de ce 25 août 1962, était parti du port de Sébastopol, le bateau marchand « Omsk », sur lequel les missiles stratégiques sortaient des frontières d'URSS pour la première fois, pour entreprendre une longue traversée qui les amèneraient au-delà de l'océan. Dans les archives de l'EMG d'URSS, est conservé un document relatif à ce moment-là : « Supplément aux instructions pour les capitaines des bateaux et les chefs des convois militaires qui réalisent la traversée avec la charge de leurs camarades Biriousov et Boliatko » (Note : *le maréchal Biriousov – commandant en chef des Troupes Aérospatiales, le colonel général Boliatko – chef de la 12^e Direction Principale du Ministère de la Défense qui administrait les munitions nucléaires.*)

Dans ce document, le point 11 des instructions était complété : « Dans le cas où il ne serait pas possible de venir à bout de l'attaque en empêchant l'accès au bateau de personnes étrangères, le chef du convoi militaire doit détruire tout les documents qui constituent un secret militaire et d'Etat.

Si la menace de la capture du bateau par des étrangers était évidente, le capitaine et le chef du convoi militaire doivent prendre les mesures pour le transfert organisé du personnel, toutes les mesures pour le sauvetage et couler le bateau, en suivant les

Instructions du Ministère de la Marine Marchande jointes. »

Il faut signaler que pendant cette traversée, un des principaux problèmes à résoudre fut celui du transport de l'oxydant pour le combustible des missiles, produit « O-30 », en maintenant sa température en dessous des limites établies. C'était un liquide très agressif et instable. Pour son refroidissement, on prépara une structure spéciale dans laquelle étaient placées les citernes d'oxydant recouvertes de bâches. Il était prévu que si on détectait une décomposition du « O-30 », la citerne affectée, avec son contenu, devait être jetée par-dessus bord afin d'éviter une possible explosion et qu'un incendie ne se déclare. La température limite acceptable était de 35°C pour le produit « O-30 » mais, peu avant le départ, on fut informé qu'elle pouvait atteindre les 55°C. Cependant, pendant le voyage, la température du liquide ne monta jamais au-dessus de 28°C.

Dans un local de l'objet « S » N°.713 qui, par ses dimensions et sa configuration était équivalent à l'entrepôt classique d'un bateau marchand, furent élaborés dans la pratique les schémas de situation et de fixation des chargements qui seraient transportés.

En prenant en compte leurs différents types, les munitions nucléaires étaient transportées dans des emballages métalliques individuels de quatre sortes, confectionnés selon un principe unique : une forte base inférieure avec des éléments intérieurs pour la fixation de la munition à celle-ci, ainsi que des points extérieurs pour les hisser et les fixer aux moyens de transport, et une partie supérieure pour protéger la munition. Pour exécuter ces manoeuvres pendant le transport, fut préparée une dotation de 12 hommes, officiers et soldats physiquement forts qui dominaient bien les habitudes de travail pendant le chargement, le déchargement et le transport des chargements spéciaux et qui en connaissaient les particularités, avec lesquels l'accomplissement parfait des exigences de sécurité était assuré.

Le Che rencontre Khrouchtév.

Le 27 août, eut lieu à Moscou une réunion entre le Commandant Ernesto Che Guevara, le capitaine Emilio Aragones et Khrouchtév. A ce moment-là, le Projet d'Accord avait été amendé en tenant compte des propositions de la partie cubaine, était imprimé en russe et en espagnol, prêt pour la signature et une publication ultérieure. La première variante du titre proposé par les Cubains avait été adoptée : « Accord entre le Gouvernement de la République de Cuba et le Gouvernement de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques sur la collaboration militaire pour la défense du territoire national de Cuba en cas d'agression ». De plus, fut présentée une lettre avec les signatures de Fidel Castro et d' Osvaldo Dorticos, dans laquelle il était dit que le Gouvernement de Cuba, nourrissant une confiance particulière à l'égard d'Ernesto Che Guevara de la Serna, l'investissait des pleins pouvoirs et lui donnait mandat pour souscrire l'Accord militaire au nom et par ordre de la République de Cuba.

Khrouchtév était d'accord avec les corrections de l'Accord proposées par la partie cubaine mais considérait inopportun de la faire savoir alors, quand le matériel de la division aérospatiale n'était pas encore dans l'île et il recommanda aux Cubains de garder leur calme en leur disant que cette annonce serait mieux venue quand les missiles seraient en place et que l'Opération serait déjà un fait accompli que les Nord-américains n'auraient pas d'autre solution que d'accepter. Le dirigeant soviétique considérait, de plus, que l'annonce de l'Accord à ce moment-là, serait un obstacle à l'activité politique de Kennedy,

alors que se déroulait la campagne pour les élections au Congrès des Etats-Unis. De sorte que l'Accord amendé fut seulement initié par le Che et Malinovski, les textes en russe et en espagnol furent mis dans un dossier rouge de cérémonie, attaché avec des rubans rouges et scellés avec la cire grise qui était le signe distinctif du Ministère des Relations Extérieures d'URSS, où ils attendraient jusqu'en novembre, après l'arrivée de l'escouade de bateaux de guerre à Cuba, quand aurait lieu la visite du Premier Ministre soviétique dans l'île et que serait signé le document. En réalité, le texte de l'Accord resterait à dormir le sommeil éternel des archives, car il ne sera jamais signé.

A propos de cette décision, Fidel Castro déclara plus tard : « Si Khrouchtchév avait écouté les remarques que nous avons faites, la crise n'aurait pas eu lieu , car nous agissions à l'intérieur de la loi, à l'intérieur du droit international, à l'intérieur de la morale ; mais si tu dis un mensonge, si tu trompes, alors tu perds de la force devant l'opinion publique, tu perds de la force morale, tu perds de la force politique. »

Parmi les nombreuses inconnues de l'histoire moderne, il y avait l'éventuelle réaction des Etats-Unis si l'Accord de défense soviético-cubain avait été publié dans les premiers jours de septembre. Il était possible que les Nord-américains se décident à attaquer l'île immédiatement, avant que les Soviétiques renforcent encore leurs défenses, pour que l'accord ne puisse pas être mis en pratique , ou que se produise une crise beaucoup moins dangereuse que celle qui se produisit 7 semaines plus tard. Pour le moins, l'annonce publique avait laissé à Kennedy l'argument manié avec succès en octobre, qu'on avait été victime d'un mensonge. Une des conséquences pourrait avoir été le redéploiement soviétique à Cuba en une force plus faible et avec une mission clairement défensive.

Le 29 août, lors d'une conférence de presse , en répondant à une question sur la validité de la Doctrine Monroe à la lumière de la situation mondiale et de la situation cubaine en particulier, le président Kennedy affirma que pour lui, elle signifiait la même chose que pour les présidents Monroe et Adams quand ils la promulguèrent, c'est à dire qu'elle s'opposait à toute intervention d'une puissance étrangère dans l'Hémisphère occidental. **(NA : seulement, il oubliait de dire que de son point de vue, celui-ci appartenait aux Etats-Unis qui le considéraient comme sa propriété privée)**, pour cela, on s'opposait à ce qui se passait dans l'île, pour cela il était nécessaire d'isoler Cuba. De plus, il déclara qu'il n'était pas partisan d'une invasion de Cuba « pour le moment », laissant en l'air l'interprétation de la phrase, on en déduisait qu'il limitait l'agression militaire à des facteurs de temps et de circonstances...

Ce qui est sûr, c'est que la Doctrine Monroe tenait un rôle important dans la justification qu'on était en train de fabriquer pour agir contre Cuba et pour couvrir l'illégalité des mesures prises. En intervenant à la réunion qui eut lieu à Cambridge en 1987 pour analyser la crise nucléaire, McGeorge Bundy définit l'importance que se donnait alors le dinosaure politique en question, quand il dit que le problème de base du gouvernement nord-américain était que, plusieurs fois, il avait pris la position publique que la présence de projectiles « offensifs » à Cuba était inacceptable, parce que depuis la proclamation de la Doctrine Monroe l'exclusion de toute puissance européenne de l'Hémisphère Occidental était un intérêt particulier des Etats-Unis. Pour autant – ajouta-t-il - « c'était une puissante réalité de notre conscience politique , indépendamment de la question de la légalité internationale ». Ou, plus clairement, « la doctrine proclamée unilatéralement et arbitrairement en 1823 servait à éluder toute obligation internationale et à méconnaître tout droit souverain d'un pays américain si on liait les mains de Washington en ce qui

concernait les buts poursuivis ».

Ce même jour, le vol de reconnaissance réalisé par un avion U-2 détecta des emplacements de missiles antiaériens à Cuba et une quantité de personnel militaire soviétique plus importante que prévue. Tandis qu'une vingtaine de kilomètres au-dessous de l' U-2, le Département de Sécurité Cubain , connaissant le plan préparé par la contre-révolution pour réaliser un soulèvement armé le lendemain, arrêtait les principaux conjurés , qui employaient des armes et des équipements militaires.

Le 31, le gouvernement nord-américain émit une déclaration accusant Cuba d'avoir attaqué la veille un avion de sa Marine de Guerre dans les eaux internationales et avertit que si ces faits contre des avions ou des embarcations des Etats-Unis se reproduisaient, ils emploieraient tous les moyens nécessaires pour leur protection et assureraient la libre utilisation des dites eaux. Les autorités cubaines réfutèrent l'information pour sa fausseté et dirent que ce n'était rien de plus qu'une tentative pour créer un incident qui justifierait, devant l'opinion publique, une attaque de Cuba.

Ce même jour, le sénateur républicain de New York Kenneth Keating déclara qu'il y avait des preuves de l'installation de missiles soviétiques à Cuba, pressa Kennedy d'agir contre l'île et proposa qu'une équipe d'enquêteurs de l'OEA soit envoyée à Cuba. Ce discours fut le premier d'une série de 25 que le sénateur prononça sur le même thème pendant les 7 semaines suivantes. Ce que ne précisait pas le sénateur, c'est comment le groupe pénétrerait dans l'île et comment il réaliserait son enquête.

Ce jour-là partit du port de Sébastopol le bateau marchand « Poltava » avec le premier transport de personnel et de matériel du régiment aérospatial stratégique qui serait stationné dans la zone de Candelaria-San Cristobal, province de Pinar del Rio. Dans le bateau, on transportait de grandes plaques de béton qui seraient utilisées à Cuba comme plate-formes de lancement d'urgence pour les missiles de moyenne portée R-12. A cette même date commença en URSS l'exercice « Tulpan » durant lequel furent lancées des missiles porteurs d'ogives nucléaires de combat sur le territoire du polygone d'Aguinsk. Parmi les missiles lancés se trouvaient les R-14 qui se préparaient à partir pour Cuba. L'exercice se prolongea jusqu'au 8 septembre et constitua une partie de la réponse soviétique à la série d'essais nucléaires effectuées antérieurement par les Nord-américains.

X. On ne peut avoir de politique sans éthique.

Le 2 septembre 1962, trois sénateurs étasuniens firent des déclarations agressives contre Cuba : Georges Smathers demanda qu'un contingent militaire patronné par les Etats-Unis et comprenant des pays de l'Hémisphère Occidental envahisse l'île ; Storm Thurmond soutint l'idée d'une invasion et déclara que plus on attendait pour expulser le communisme de Cuba, plus difficile serait la tâche ; Kenneth Keating exigea de nouveau l'envoi d'une mission de l'OEA à Cuba pour enquêter sur ce qu'on disait sur l'installation de bases de missiles soviétiques mais n'expliqua pas comment mettre en pratique cette proposition.

Pendant ce temps, en URSS, partait vers le port de Sébastopol le premier convoi ferroviaire qui transportait le matériel de la base technique aérospatiale qui ravitaillait le régiment qui naviguait déjà vers Cuba.

Le 3 fut publié un communiqué, à la fin des négociations entre la délégation dont faisaient partie Ernesto Che Guevara , Emilio Aragones et le Président du Conseil des Ministres d'URSS, Nikita Khrouchtév. Le communiqué indiquait les mesures d'aide de l'URSS à Cuba, celles qui englobaient les aspects techniques, agricoles, hydrauliques, sidérurgiques et militaires . Dans les mesures militaires, le Gouvernement soviétique signalait être arrivé à un accord sur la demande cubaine d'assistance en armement et spécialités militaires pour l'entraînement du personnel militaire cubain.

A cette date, Cuba fut exclue illégalement de l'Association Latino-américaine de Libre Commerce (ALALC), avec les abstentions du Mexique et du Brésil. Cela fut une violation des bases juridiques de l'ALALC, dont l'article 58 spécifiait qu'elle était ouverte « à l'adhésion des autres états latino-américains » et ne prévoyait la suspension d'aucun de ses membres.

Le 4 septembre, le Ministre de la Justice, Robert Kennedy, rencontra l'Ambassadeur soviétique, Anatoli Dobrinin, et lui exprima la préoccupation du Président au sujet de l'équipement militaire soviétique qui arrivait à Cuba. Dobrinin lui transmit un message de Khrouchtév disant qu'on ne positionnait pas d'armement terre-terre à Cuba. Robert Kennedy communiqua ce message, par l'Ambassadeur, à Dean Rusk et à Robert McNamara et suggéra de faire une déclaration disant que les Etats-Unis ne toléreraient pas l'introduction d'armes offensives à Cuba. Ce même jour, le président Kennedy publia une déclaration disant qu'un vol de reconnaissance avait détecté des emplacements de missiles antiaériens et une augmentation substantielle du personnel militaire soviétique à Cuba, manifesta sa préoccupation au sujet du renforcement du pouvoir militaire du régime de Castro qui comprenait une grande quantité de matériel électronique, de bateaux avec des missiles contre les bateaux et quelques 3 500 militaires soviétiques actuellement à Cuba pour installer les équipements et enseigner leur utilisation. Il indiqua qu'il n'y avait pas de preuves de l'existence de forces de combat organisées à Cuba provenant d'un autre pays , de bases militaires fournies par la Russie, de la présence de projectiles terre-terre ni d'autres moyens offensifs importants . Il avertit que si la vérité était différente, les plus graves problèmes surgiraient et déclara que la politique des Etats-Unis de ne pas permettre au régime de Castro d'exporter par la force ou par la menace de la force ses intentions agressives continuait et qu'on l'empêcherait par tous les moyens nécessaires.

La référence à la capacité offensive dans cette déclaration fut préméditée. Au sein du Gouvernement nord-américain, on discutait beaucoup au sujet de la qualification des armes. En réponse à la demande qui était faite sur la conduite à suivre si les Soviétiques installaient des projectiles stratégiques à Cuba , Norman Schlei, assistant du Ministre de la Justice, pensait qu'on ne pouvait rien faire « si les missiles étaient de nature défensive », c'est pourquoi on commençait à parler de missiles « offensifs ».

Sur le mensonge fait au président Kennedy, Fidel Castro déclara plus tard : « Khrouchtév donna l'ordre de dire à Kennedy, par différentes voies, qu'il n'y avait pas d'armes stratégiques et qu'on n'avait pas besoin d'armes stratégiques. Mon sentiment est que Kennedy crut les informations de Khrouchtév. A mon avis, celui-ci commettait une grave erreur politique et éthique et je crois qu'il ne peut pas y avoir de politique sans éthique (...) Kennedy était dans une position très difficile politiquement, puisqu'il croyait les messages de Khrouchtév et subissait de fortes pressions. Je crois qu'on ne doit pas mettre l'adversaire dans une telle situation et , réellement, Khrouchtév ne prit pas en compte le fait qu'ainsi, il plaçait Kennedy dans une situation ingérable, dans une situation très

difficile. »

LA TENSION AUTOUR DE CUBA CROIT BRUSQUEMENT.

Le 6, on apprit dans un memorandum de la CIA qu'on construisait à Cuba 8 stations pour missiles antiaériens et qu'on estimait que sur l'île, on avait reçu au moins 8 bateaux lance-missiles contre les bateaux. On calculait que les Forces Aériennes cubaines comprenaient 60 MIG de chasse, qu'une douzaine d'entre eux étaient des MIG-19 mais on manquait de preuves sur l'existence de MIG-21 et d'autres types d'avions. En réalité, la majeure partie des MIG-21 était déjà à Cuba, en train d'être assemblés et vérifiés sur terre à l'aérodrome de Santa Clara. Ils ne pouvaient pas encore voler car les réservoirs de combustible des avions étaient vides pendant le transport et de petites fissures étaient apparues dans les plis du tissu gommé de ceux-ci, alors ils présentaient des failles et il fallut amener des réservoirs neufs d'Union Soviétique.

Ce jour-là, Theodore Sorensen, Conseiller Spécial du président Kennedy, rencontra l'Ambassadeur soviétique, Dobrinin. Celui-ci répéta que l'assistance militaire à Cuba était strictement défensive et ne représentait aucune menace pour la sécurité des Etats-Unis. Il remit aussi un message de Khrouchtév dans lequel il promettait que les Soviétiques n'entreprendraient aucune activité « qui pourrait compliquer la situation internationale » avant les élections de novembre au Congrès nord-américain. A cette date, de plus, plusieurs sénateurs proposèrent la réalisation d'un blocus militaire contre l'embarquement de matériel de guerre pour Cuba.

Le 7 septembre, les leaders du Congrès étasunien demandèrent l'adoption d'une résolution qui autorise le président Kennedy à employer les troupes si c'était nécessaire pour faire face à la menace de l'augmentation militaire communiste à Cuba. De plus, Kennedy demanda l'approbation du Congrès pour, en cas de nécessité, appeler au service militaire actif 150 000 réservistes, pour un délai de 12 mois maximum, afin de faciliter les ripostes rapides et efficaces aux défis dans n'importe quelle partie du monde libre. Le Commandement Aérien Tactique reçut également l'ordre de former un groupe de travail pour élaborer un plan qui coordonnerait une attaque aérienne à Cuba avant de lancer un assaut amphibie.

Pendant ce temps, en Union Soviétique, le dernier convoi ferroviaire de la base technique aérospatiale destiné à la région centrale arrivait au port de Sébastopol et dans l'Océan Atlantique, les bateaux marchands avec les éléments de deux régiments aérospatiaux continuaient à naviguer vers Cuba. A Miami, un des dirigeants des organisations contre-révolutionnaires cubaines déclarait dans une conférence de presse que tout bateau marchand battant pavillon communiste qui serait détecté dans les eaux territoriales cubaines, indépendamment de son appartenance nationale, serait considéré comme un objet militaire et attaqué sans sommations.

LES « GROSSES TETES » ARRIVERENT !

Le 9 septembre 1962, le bateau marchand « Omsk » arriva au port de Casilda avec les premiers éléments et 6 missiles de combat R-12 du régiment qui était stationné dans le centre de l'île. A partir de ce jour-là, la concentration de la division aérospatiale à Cuba commença, processus qui se prolongerait jusqu'au 22 octobre. On commença à parler, à partir de ce moment, d'équipements inconnus comme des chars de liaison, tour

automotrice, jeux d'instruments de guidage, machine d'essais horizontales, graduateur, élévateur (positionneur) , équipements terrestres pour l'exploitation d'ogive et beaucoup d'autres.

Le major général Igor Statsenko, chef de la division aérospatiale, indiqua au chef du régiment, un lieu non loin du port dans lequel on concentrerait tout le matériel et on commença le déchargement. Il fallait travailler rapidement car la capacité du port de Casilda permettait seulement de recevoir un navire chargé, pour cela, à mesure qu'on déchargeait, le matériel était amené par petits groupes jusqu'à l'aire de stockage, de sorte que quand le déchargement serait fini, le port soit libre pour le transport suivant .

Selon le plan de la division, les délais pour que les différents régiments soient prêts pour le combat étaient les suivants :

Le régiment de Sitiecito-Calabazar de Sagua (centre du pays), équipé de missiles R-12 pour le 20/10/62.

Le régiment de Candelarai-San Cristobal (région occidentale) , équipé de missiles R-12, pour le 25/10/62.

Le régiment de Santa Cruz de los Pinos-San Cristobal (région occidentale) , équipé de missiles R-12, pour le 1/11/62.

Le premier groupe de combat du régiment de Guanajay-Caïmito (région occidentale), équipé de missiles R-14, pour le 7/11/62. Le second groupe de combat pour le 1/12/62.

Le premier groupe de combat du régiment de Remedios-Zulueta (centre du pays) , équipé de missiles R-14, pour le 1/12/62 et le second groupe de combat pour le 1/1/63.

Quelque part en Union Soviétique, où se trouvait l'objet « S » N° 713, on avait reçu quelques jours plus tôt, l'ordre d'envoyer le premier convoi ferroviaire avec le personnel, le matériel et les moyens techniques pour réceptionner la réserve de combat de munitions nucléaires et la placer sur le bateau sélectionné. Le port d'embarquement désigné était celui de Semeromorsk, près de Mourmansk . Là, sur le territoire d'une unité militaire de la Flotte du Nord, avait été installé le convoi de tête avec les moyens de sécurité nécessaires et on commençait à recevoir les convois qui transportaient les munitions nucléaires, qui arrivaient successivement à intervalles déterminés. Un quai dans la baie d'Okolnaya fut assigné au chargement des munitions dans le bateau.

A ce moment-là, la CIA présenta une Estimation Spéciale de Renseignements de la Communauté de Renseignements des Etats-Unis : « bien que les Soviétiques obtiendraient des avantages militaires considérables en plaçant des missiles de moyenne portée et de portée intermédiaire à Cuba, la politique soviétique ne soutient pas le stationnement de forces nucléaires dans des pays étrangers et ils sont conscients des grands risques de représailles de la part des Etats-Unis. C'est pourquoi on conclut que ce stationnement est improbable et que l'Union Soviétique ne tente pas de transformer Cuba en base stratégique. » Pourtant, les grandes unités et les unités du Groupement de Troupes Soviétiques dans l'île occupaient leurs postes de combat, aménageaient les positions et se préparaient, de façon générale, à repousser l'ennemi.

Le 10 septembre, lors d'une intervention au Troisième Congrès National des Conseils Municipaux d'Education, le commandant Fidel Castro déclara, entre autres choses :

« Devant leurs menaces, nous disons : Nous sommes prêts à mourir avec notre peuple !... Mais ce que nous ne savons pas, c'est si le Gouvernement des Etats-Unis , les généraux du Pentagone et les sénateurs qui hurlent pour avoir la guerre avec notre pays sont prêts à mourir aussi.

Comment peuvent-ils prétendre que face à une politique continue d'agressions et d'hostilité, Cuba n'essaiera pas de se défendre ?

Ils parlent au nom de leur sécurité. Ah ! Et notre sécurité à nous, peut-être, ne compte pas ? Ils disent que nous sommes un danger pour leur sécurité, comme si nous, nous n'avions pas le droit de dire qu'ils sont un danger majeur pour la nôtre. Ils mettent en avant leur droit à prendre toutes les mesures que demande leur sécurité. Et est-ce que nous, nous n'avons pas le même droit ?

Pourtant, nous, nous ne pouvons proclamer aucun droit à envahir ce pays parce qu'il constitue un danger pour nous autres, mais eux, ils appellent à envahir notre pays au nom de la « sécurité » des Etats-Unis, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Notre pays a fait et fera tous les pas qui seront nécessaires, à l'intérieur du droit international et de ses prérogatives de nation souveraine, pour garantir sa sécurité face aux menaces d'agression impérialistes. Pour cela, il n'y a pas besoin d'autorisation ni d'instructions de Washington. »

Cette nuit-là, face à Cayo Frances, à 16 miles de Caibarien, un bateau pirate qui fuyait en direction du nord, attaqua le bateau cubain « San Pascual » et le bateau anglais « New Lane ». Le premier reçut 18 impacts de balles et le second 13. Le lendemain, une avionnette pirate attaqua des points situés sur la côte nord, à l'est de la ville de La Havane.

A cette date, l'Agence TASS diffusa une déclaration du Gouvernement soviétique qui réaffirmait ses intentions de prêter l' aide militaire nécessaire à Cuba en cas d'agression et insistait sur le fait qu'il utiliserait seulement les armes contre ses agresseurs en défense de la souveraineté de Cuba. De plus, il affirmait que « l'Union Soviétique n'a pas besoin de transporter dans un autre pays, par exemple à Cuba, les moyens dont elle dispose pour repousser l'agression, pour assener le contre-coup. Nos ressources nucléaires sont tellement puissantes par leur force d'explosion et (...) dispose de missiles si puissants pour le transport de ces ogives nucléaires qu'il n'y a pas besoin de chercher un endroit pour les placer en un quelconque autre endroit, hors des limites de l'Union Soviétique.

Parmi les réactions de personnalités nord-américaines à cette déclaration de TASS , on peut citer les suivantes :

Dean Rusk : Ce pays n'est pas effrayé par l'avertissement de Khrouchtév contre une attaque à Cuba. Nous ferons comme nous l'estimerons nécessaire.

Sénateur Frank Lausche : La doctrine Monroë a été violée ; je soutiendrai toute action ferme que le Président décidera d'accomplir dans le cas de Cuba.

Sénateur Mansfield : Nous, nous déciderons quelle sera notre politique extérieure. Nous n'avons pas besoin et nous ne demandons pas de conseils gratuits à l'Union Soviétique.

Sénateur Everett Dirksen : L'avertissement soviétique sur Cuba est une franche menace qui doit être considérée comme telle.

Sénateur Capehart : Kennedy a le droit de faire débarquer des troupes, de prendre possession de La Havane et d'occuper le pays.

Sénateur Prescott Bush : Le Congrès doit considérer que les Etats-Unis ont le droit et le devoir de mettre fin à la domination communiste à Cuba, que ce soit avec la coopération d'autres pays de l'Hémisphère ou seuls.

Le 12 septembre, s'acheva le déchargement du « Omsk » et commença la manœuvre nocturne vers la région de stationnement du régiment, qui se trouvait à plus de 200 Km du port de Casilda, dans la zone de Sitiecito et Calabazar de Sagua. L'itinéraire à suivre, à beaucoup d'endroits, ne correspondait pas aux exigences établies, car à plusieurs endroits, le rayon de braquage de 25 m dont avaient besoin les véhicules avec les missiles n'était pas garanti. Il traversait plusieurs agglomérations, c'est pourquoi il fallut préparer des déviations au fur et à mesure, en plus d'aménager des gués sur les cours d'eau et de renforcer un pont. Il fallut retirer des obstacles tels que des arbres et des poteaux électriques. Il fallut aussi élargir plusieurs virages et agrandir plusieurs tronçons de route. Cette nuit-là commença à se déplacer pour la première fois en terre cubaine, une colonne de véhicules inhabituels qui transportait un chargement inhabituel. A certains endroits, il fallut dételer les remorques et les faire tourner à la main, avec l'aide des cabestans des véhicules.

Pour prêter une aide pratique pendant le trajet, fut désigné un officier cubain qui était investi de larges pouvoirs devant les gouvernements locaux, les organisations de construction de chemins et les unités militaires cubaines. Ce fut une grande aide. Les équipements étaient déplacés uniquement de nuit en petites colonnes. Les militaires et les policiers cubains couvraient les routes par anticipation pour que les colonnes se déplacent, ils simulaient des manœuvres des unités cubaines ou arrêtaient la circulation en prétextant des accidents. Environ une heure avant de commencer le déplacement d'une colonne avec des missiles, ils envoyaient d'autres colonnes par de fausses routes avec des remorques cubaines et de grands véhicules de charge.

Cependant, ce qui était sûr, c'était que les emplacements des missiles de moyenne portée ne pourraient jamais être longtemps cachés. Le terrain et le paysage ne permettaient pas qu'ils restent cachés, et les véhicules avec des missiles de plus de 20 m de long étaient simplement trop gros pour passer inaperçus sur les chemins vicinaux et les routes de Cuba, bien qu'ils ne se déplacent qu'à l'aube. On pouvait les couvrir de bâches mais il était impossible de les rétrécir. Quand il fallait abattre ou déplacer la hutte d'un paysan ou la maison d'une agglomération, bien qu'on en construise de neuves et meilleures, pour qu'une des grandes remorques puisse tourner dans un endroit étroit, il était logique que les voisins en parlent et que ces conversations arrivent aux oreilles de l'ennemi. Vu maintenant rétrospectivement, il peut sembler miraculeux que le secret ait été gardé pendant tout un mois après l'arrivée des missiles à Cuba.

Le 13 septembre, le président Kennedy fit une déclaration dans laquelle il menaçait

directement Cuba, mettant en avant que si à un moment, la croissance du communisme dans l'île mettait en péril ou interférait de n'importe quelle façon dans la sécurité étasunienne et des nations de l'Hémisphère, en se transformant en une base offensive significative pour l'Union Soviétique, alors il ferait tout pour protéger cette sécurité, avertissant que s'il estimait à un moment donné devoir entreprendre des actions contre le communisme à Cuba, tout l'armement et les conseillers militaires fournis par les communistes ne pourrait en changer les conséquences.

Le 14, sortit du port de Sébastopol le bateau marchand « Metallurg Baikov » avec la première partie des troupes et des moyens appartenant à la base technique aérospatiale destinée au régiment de la région centrale de Cuba. Ce même jour, le maréchal Zajarov, chef de l'Etat Major Général, considérant l'attitude agressive des moyens aériens et navals étasuniens et des contre-révolutionnaires cubains, proposa à Khrouchtchév d'installer sur chaque bateau, pour son autodéfense, des canons antiaériens doubles de 23 mm avec une réserve de 2 400 projectiles pour chaque installation. Ceux-ci avaient une portée de 2 500 m maximum et perforaient un blindage de 25 mm d'épaisseur. La dotation de chaque installation était de 3 hommes et il fallait armer 34 bateaux au total. Ce jour-là, fut ratifiée la proposition et les canons furent installés, soigneusement cachés sous des couvertures légères qu'on pouvait facilement retirer. Il faut signaler, en plus, que pendant toute cette période, on n'enregistra aucune attaque armée directe contre un bateau soviétique.

Le lendemain, 15, les premières petites unités du régiment aérospatial stratégique de la région occupèrent la zone de stationnement. Le général Statsenko donna la mission de terminer l'équipement d'ingénierie des emplacements et de préparer le matériel et le personnel pour être en position de combat à partir du 22 octobre.

En même temps, pendant le mois de septembre, les Nord-américains exécutèrent dans la région un autre grand exercice militaire dénommé « Jupiter Spring » qui consistait à réaliser des débarquements aériens avec les effectifs de 3 divisions du 18° Corps Aéroporté, principale unité d'élite des Etats-Unis pour ce genre d'opérations. De plus, le Commandement de l'Atlantique continuait d'envoyer des renforts et des bateaux des Flottes de Méditerranée et du Pacifique continuaient à arriver.

XI. Un secret partagé par des milliers et des milliers de personnes.

Ruben G. Jimenez Gomez

Pour transporter les munitions nucléaires à Cuba, on utilisa le bateau marchand Indiguirka. Le capitaine du bateau et le chef du convoi militaire avaient l'ordre de ne permettre aux Nord-américains d'inspecter le bateau en aucune circonstance. Il y avait un plan pour faire couler le bateau rapidement s'il se trouvait en danger d'être capturé. Parmi l'équipage, seuls le savaient le capitaine et le premier mécanicien.

1. *Une attaque de bateaux devait être interprétée comme une agression de l'Union Soviétique.*

En accomplissant les indications directes du commandement supérieur, le chef de la Flotte du Nord, en utilisant ses spécialistes, réalisa secrètement l'installation d'un chargement de substances explosives sur le bateau, dans les endroits indiqués par le mécanicien principal. Ces charges serviraient à réaliser l'explosion de la coque du bateau et son

nafrage rapide au cas où il serait occupé par l'ennemi. La régie du système d'explosion fut installée dans un local indépendant contigu à la cabine du commandant, fermé et scellé. Le chef du convoi militaire, le colonel Nicolaï Beloborodov, avait en permanence les clefs du local et du matériel d'explosion. Conformément aux instructions reçues, il devait prendre, conjointement avec le capitaine, la décision de faire exploser le bateau. Le capitaine en informerait le Centre pendant que le chef du convoi exécuterait la décision.

Dans le but d'augmenter les moyens d'autodéfense du bateau contre une attaque potentielle, celui-ci fut le premier de la Flotte Marchande de l'URSS dans lequel furent montées les deux installations de canons antiaériens doubles de 23 mm, une sur la proue et l'autre sur la poupe. Le départ se produisit dans la soirée du 16 septembre 1962. Nikita Khrouchtchév en fut informé personnellement. A partir de cette date, les capitaines des bateaux marchands et les chefs des convois militaires avaient l'ordre de répondre par le feu si un bateau était attaqué en mer. L'attaque par des bateaux ou des avions étrangers devait être interprétée comme une agression contre l'Union Soviétique. On devait immédiatement en informer Moscou et faire front à l'attaque avec les installations de canons doubles antiaériens placés secrètement sur chacun des bateaux. Les capitaines des bateaux soviétiques avaient autorité pour décider s'ils répondaient ou non à l'attaque en faisant feu au vu des circonstances, et s'ils ordonnaient de transmettre en texte ouvert leur rapport sur l'action ennemie. Cependant, ils devaient transmettre ce qui était en rapport avec leur riposte à l'attaque en langage chiffré pour que Moscou puisse présenter l'incident comme un acte de piraterie contre un bateau pacifique et désarmé. Il était clair qu'il y avait un risque car si un incident se produisait et si les canons les canons camouflés à bord du bateau étaient découverts, celui-ci perdrait tous les avantages légaux que lui donnait le Droit International pour sa protection.

Heureusement, les activités de surveillance étasuniennes, bien qu'intenses jusqu'au harcèlement, n'allèrent jamais jusqu'à la violence alors que les embarcations et les avionnettes pirates avec des équipages de contre-révolutionnaires d'origine cubaine, malgré leurs fanfaronnades et leurs déclarations belliqueuses, ne se risquaient pas à se lancer, ils savaient que c'était jouer avec le feu et qu'ils pouvaient se brûler. Il valait mieux continuer les attaques de barques de pêcheurs et de points de la côte somnolents à l'aube, en tirant parti de la surprise.

Ce jour-là, arriva au port de Mariel le bateau à moteur Poltava, qui transportait à Cuba les premiers éléments du régiment aérospatial stratégique qui serait placé dans la région de Candelaria-San Cristobal, province de Pinar del Rio, dans la partie occidentale de l'île, comprenant 8 missiles de combat R-12. En général, la décision de transporter la division aérospatiale stratégique alors que presque toutes les grandes unités et les unités du Groupement de Troupes Soviétiques à Cuba se déplaçaient, ne fut pas du tout habile. A cause de cela, de la mi-septembre à octobre, seulement dans les ports de l'île arrivèrent, essentiellement, des bateaux avec de petites unités et du matériel technique des Troupes Aérospatiales Stratégiques. La grande accumulation de machines spéciales et de matériel de grandes dimensions dans les ports de destination, en soi, ne pouvaient manquer d'attirer l'attention de la population locale et, par conséquent, celle des agents ennemis. Plus rationnel aurait été qu'après avoir placé certaines unités qui garantissaient la défense aérienne et terrestre minimale dans une région, on transporte les moyens aérospatiaux de celle-ci, et ainsi de suite. Cela rendrait aussi possible que le premier régiment arrivé soit prêt pour le combat 2 à 3 semaines avant par rapport à la variante choisie. Un autre détail qui rendit les opérations difficiles fut constitué par le fait que

chacun des régiments des unités aérospatiales et de toutes les unités en général, transportait le matériel de construction nécessaire : bois, ciment, pièces métalliques, éléments préfabriqués de béton, etc... ce qui rendait très pénibles et très longs les processus de chargement et de déchargement du matériel des unités dans les ports d'URSS et de Cuba. Il aurait mieux valu transporter tout ce matériel de construction de façon centralisée, comme un chargement commercial, ce qui allégeait considérablement ces processus pour les unités de combat. Ultérieurement, on put faire à Cuba la distribution centralisée de ces moyens par région.

A ce moment-là, les services de renseignements nord-américains reçurent les premières informations plus ou moins dignes de crédit sur la présence de missiles balistiques de moyenne portée sur l'île.

EN ESSAYANT DE SERRER LES ECROUS.

Le 17 septembre, eut lieu une réunion exceptionnelle des Comités des Relations Extérieures et des Services Armés du Sénat nord-américain pour analyser la situation à Cuba et les projets présentés pour envahir le pays en invoquant la Doctrine Monroe . La réunion se prolongea 5 heures et était tellement fréquentée qu'il n'y avait pas assez de sièges pour les législateurs et les hauts fonctionnaires qui assistaient au débat. Les projets présentés offraient des schémas divers mais la proposition centrale ne changeait pas : invoquer la Doctrine Monroe pour attaquer militairement Cuba , en dernier recours, et commencer par essayer avec un blocus naval auquel participeraient leurs alliés de l'OTAN. Tous étaient d'accord sur le fait d'invoquer la Doctrine Monroe à défaut d'autre base légale (**NA : ou illégale?!**) à laquelle ils pourraient faire appel.

Dans la presse, on fit une retentissante campagne pour mettre au goût du jour la fameuse doctrine. Peu après, le journal « Times » défendit l'attaque militaire de Cuba sur des pages et des pages en la justifiant par la doctrine Monroe. Les noms des personnages politiques qui l'invoquaient pour pouvoir attaquer l'île étaient énumérés complaisamment :

Le sénateur républicain Kenneth Keating déclara au Congrès que la Doctrine Monroe était la pierre angulaire de la politique extérieure nord-américaine et avait été violée.

Le représentant démocrate O.C. Fisher demandait le blocus naval de Cuba parce que les Soviétiques violaient la Doctrine Monroe.

Le sénateur démocrate Thomas J. Dodds dit que les Etats-Unis devaient invoquer la Doctrine Monroe pour proclamer un embargo total contre Cuba.

Spruille Braden, ex assistant secrétaire d'Etat pour les Affaires Latino-américaines (et ex ambassadeur à Cuba), demandait une invasion militaire au nom de la Doctrine Monroe.

L'ex président Harry S. Truman déclarait que « la raison pour laquelle nous avons des problèmes avec Cuba, c'est qu'Eisenhower n'a pas eu le cran pour imposer la Doctrine Monroe. »

Le sénateur Prescott Bush présenta un amendement pour qu'on déclare que les Etats-Unis avaient le droit et le devoir d'attaquer Cuba. Son amendement faisait savoir à l'Union Soviétique que la Doctrine Monroe n'était pas morte mais qu'elle restait comme une partie

importante de la politique extérieure et comme telle, devait être imposée et respectée.

Il faut signaler qu'une semblable agitation belliciste atteint son apogée avant qu'on ne découvre les missiles à Cuba , car elle faisait partie des mesures mises en route pour créer un état d'esprit national et international qui servirait de toile de fond au plan général d'invasion que le Pentagone préparait méticuleusement.

Le même jour, le 17, sortit du port de Feodosia, sur la Mer Noire, la bateau marchand Krasnograd, transportant la première partie du personnel et du matériel technique du troisième régiment aérospatial stratégique, qui stationnerait dans la zone de Santa Cruz de los Pinos-San Cristobal, région occidentale de Cuba. Parmi le matériel , il y avait 6 missiles R-12 de combat.

A ce moment-là , s'était présentée une situation extraordinaire dans le régiment d'aviation de chasse qui aménageait ses positions sur l'aérodrome proche de la ville de Santa Clara. La question était que, pendant la planification de la manœuvre du régiment, quelqu'un avait commis une grossière erreur de calcul qui eut pour conséquence que les conteneurs avec les avions d'entraînement MIG-15 UTI furent les derniers à arriver à Cuba au lieu d'être les premiers . Le problème était que plusieurs des 40 MIG-21 F13 que comptait le régiment étaient déjà armés et prêts pour être essayés en vol et une partie des pilotes était arrivée mais ceux-ci arrivèrent fatigués après un si long et lent voyage. Selon les normes soviétiques , quand les pilotes des avions de combat ne volaient pas régulièrement , qu'il s'écoulait un certain temps sans qu'ils le fassent, on considérait qu'ils étaient inaptes au vol car ils perdaient les réflexes nécessaires pour ce dangereux travail , dans lequel beaucoup de choses se font automatiquement , presque d' instinct car on n'a pas le temps de penser ou de raisonner. Quand cela arrive à un pilote de combat, il doit réaliser un cycle de préparation pour les vols qui comprend automatiquement le pilotage d'avions d'entraînement à deux places comme le MIG-15 UTI pour rétablir les réflexes perdus ou assoupis.

En définitive, le commandant du régiment , le colonel Nicolai Shivanov, se vit obligé de prendre une décision risquée mais nécessaire : commencer à voler dans les avions de combat sans l'entraînement prévu pour les pilotes sur les MIG-15 UTI . Le 18 septembre , le navigant principal du régiment, le lieutenant colonel Vladimir Grol, décolla avec un premier avion, décrivit un cercle, s'éloigna des limites de l'aérodrome et ensuite passa en rase-motte au-dessus de la piste d'atterrissage, se posa sans encombre. Alors, le colonel Shiranov doit avoir respiré . Les vols des autres pilotes aussi se déroulèrent sans complications. Mais si le destin avait voulu que n'importe lequel d'entre eux ait eu un accident avec sa machine, ça n'aurait pas été très bien pour l'audacieux commandant, ni au vu de la situation, ni de la disposition de combat ni de rien car il avait pris une décision très risquée.

Ce même jour, pendant que les pilotes soviétiques volaient dans le ciel de Santa Clara, l'ex vice-président Richard M. Nixon, qui depuis le Watergate et sa démission forcée passait pour être connu comme « *Dirty Dick* » appela à établir une quarantaine pour arrêter l'irrépressible flux d'armes de l'Union Soviétique vers Cuba. De plus, les avions du Commandement Aérien Tactique nord-américain commencèrent à participer aux entraînements pour appuyer un plan de contingence de bombardement à Cuba , connu sous le nom de code de OPLAN 312.

Le lendemain, les Comités des Relations Extérieures et des Services Armés du Sénat approuvèrent le texte de la Résolution Conjointe qui avait été proposée sur Cuba, dans laquelle on autorisait le Président à utiliser les troupes de ce pays si c'était nécessaire pour résister à l'agression communiste dans l'Hémisphère . Cette résolution fut approuvée le 20 septembre au Sénat nord-américain par 86 voix contre 1, c'était en réalité « une lettre de marque^{vi} » accordée au président Kennedy. Le document lui concédait la faculté de faire usage des armes à sa discrétion contre Cuba pour ses soi-disant activités agressives et subversives dans n'importe quelle partie de l'Hémisphère, ainsi que pour empêcher la création ou l'utilisation dans l'île d'une capacité militaire puisse mettre en péril la sécurité des Etats-Unis .

Le 21, dans son discours devant l'Assemblée Générale de l'ONU, le ministre des Relations Extérieures soviétique , Andreï Gromiko, avertit qu'une attaque nord-américaine contre Cuba signifierait la guerre avec l'Union Soviétique.

Le 22 septembre 1962, le Nikolaievsk arriva au port d'Isabela de Sagua avec les derniers éléments du régiment d'aviation de chasse stationné dans les environs de la ville de Santa Clara. Ce même jour, arriva au port de Casilda le Kimovsk qui transportait, entre autres choses, 8 missiles R-12, parmi lesquels 6 de combat et 2 de démonstration, tous destinés au régiment stationné dans le centre de l'île.

Au sujet du transport secret des missiles stratégiques par les routes et les chemins de Cuba, le commandant Fidel Castro déclara ultérieurement : « Les Cubains ont accompli leur part en gardant le secret. C'était un secret auquel participaient des milliers de personnes. Parce que quand commencèrent à se déplacer tant d'armes et de troupes, beaucoup de gens reçurent l'information. Nous effectuâmes un travail très dur pour que cela reste discret. Tout individu qui savait quelque chose était isolé dans une unité militaire . Mais il arriva un moment où il fut impossible de les isoler tous étant donné la quantité ; alors, on leur demandait la plus grande discrétion. Mais ce secret arriva à être partagé par des milliers et des milliers de gens. Pour transporter un projectile de cette nature, il faut beaucoup de choses : des camions, des chauffeurs, des ports, des grues, etc... Au début, venaient d'autres armements mais quand il devint évident que nous installions ces projectiles, il fallut prendre de nombreuses mesures de contrôle. Mais il y eut un moment où des milliers de personnes le savaient et où des dizaines de milliers s'en doutaient. Il arriva un moment où ce fut le secret de presque tout le peuple. »

Au début de la troisième décennie de septembre, sur le bateau marchand Fisik Vavilov, arrivèrent à Cuba les dernières unités de défense antiaérienne qui complétaient la division qui protégeait la partie orientale de l'île. Le chef de la division , son état major et les organes de direction s'installèrent dans la ville de Camagüey pendant que les états majors des régiments stationnaient à Ciego de Avila, Victoria de las Tunas et Santiago de Cuba. Le délai établi pour effectuer le déploiement total de la division en ordre de combat et pour que toutes les petites unités commencent à réaliser la garde de combat, s'étendit du 23 septembre au 20 octobre.

Il faut signaler que déjà à ce moment-là, plus de la moitié des 24 groupes aérospatiaux antiaériens qui composaient les 2 divisions étaient prêts pour le combat. Plus, le commandement soviétique donna des ordres stricts depuis Moscou pour qu'on ne tire pas sur les avions de reconnaissance de l'ennemi pour ne pas dégrader une situation qui était déjà assez tendue. On interdit également que les moyens de radiolocalisation des groupes

émettent pour éviter leur détection par l'ennemi et que celui-ci connaisse d'avance la composition et l'ordre de combat des Troupes de Défense Antiaérienne. En réalité, cette décision ne se justifiait pas car hormis l'influence négative provoquée par le fait qu'on n'agissait pas contre les moyens de reconnaissance ennemis, celui-ci fut capable de découvrir d'avance, au moyen de photos aériennes, les emplacements de presque tous les groupes aérospatiaux antiaériens, c'est pourquoi l'ennemi connaissait d'avance la composition et l'ordre de combat de ces unités.

Il est possible que le haut commandement soviétique ne se soit pas imaginé la qualité et le degré de définition des images de la surface terrestre obtenues par les appareils photos installés dans les avions U-2 alors qu'ils volaient à une altitude de l'ordre de 20 km. D'une autre façon, on ne concevait pas qu'ils puissent les laisser voler librement et on restait confiants dans le secret des emplacements de leurs unités qui se voyaient depuis le ciel comme si c'était un gros ballon de basket.

Le 25 septembre, le Congrès nord-américain approuva la résolution qui octroyait au président Kennedy l'autorité nécessaire pour appeler au service actif 150 000 réservistes pour 12 mois au plus, s'il le considérait nécessaire. Au même moment, à Moscou, le Conseil de Défense décidait de suspendre l'envoi à Cuba de l'escouade de bateaux de surface et de la division de sous-marins porte-missiles, décision due à la préoccupation concernant la capacité soviétique à fournir tout le nécessaire si les actions de combat se déclenchaient, en plus du fait que leur présence alarmerait fortement les politiques et les militaires nord-américains.

Le 26, la Chambre des Représentants des Etats-Unis approuva la résolution conjointe sur Cuba par 384 votes pour et 7 contre. Cette résolution résumait toute la politique d'hostilité qui avait caractérisé la conduite des gouvernants nord-américains à propos de Cuba, à partir du triomphe de la Révolution dans l'île, politique qui violait les principes les plus élémentaires du Droit International, de la Charte de l'ONU et jusqu'aux plus élémentaires concepts de l'éthique et de la noblesse, car on proclamait ouvertement l'usage de la force par une nation grande et puissante contre un pays petit et sous-développé.

UNE TACHE TITANESQUE : LA PREPARATION DES EMBLEMES

A ce moment-là, se déroulait en grande pompe la préparation des emplacements dans les deux régiments de missiles de moyenne portée qui étaient en train d'arriver. C'était une énorme mission. Les travaux se déroulaient jour et nuit. Au crépuscule, on vérifiait l'état du matériel et on faisait des cours et des exercices complexes en position de décollage pour maintenir ou perfectionner le niveau d'entraînement du personnel. Chaque régiment était formé par 2 groupes de combat composés de 4 positions de lancement chacun.

Dans chacun, il fallait installer les 4 rampes de lancement, construire un silo de 25 m de long pour 11 de large pour stocker les têtes de combat nucléaires. Ce silo était confectionné avec le système des arcs de béton préfabriqués. Il fallait aussi préparer les étages de ciment pour stocker les missiles sous des tentes de campagne, préparer les entrepôts et l'ère de logement du personnel, qui au début, fut composée de tentes de campagne, en plus des postes de commandement des chefs des groupes de combat et des régiments, car on décida de placer l'état major de chaque régiment dans un de ses groupes de combat.

Les rampes de lancement furent disposées en ligne irrégulière, en zigzag, à une distance d'environ 200 m l'une de l'autre. Le périmètre de l'ère de chaque groupe de combat fut entouré par une clôture de fil de fer barbelé avec des piquets. A l'intérieur de cette aire, la sécurité était à la charge des Soviétiques qui, à quelque distance, construisaient des postes de guet et des points de contrôle aux entrées. Ces clôtures furent placées à une distance telle des positions de lancement qu'elles empêchaient que le tir direct des armes d'infanterie n'endommage les missiles.

A ce moment-là, le système employé pour garantir le fonctionnement de chaque rampe de lancement comprenait un ensemble d'armes, modernes pour l'époque, qui comptait plus de 20 moyens techniques différents et 150 hommes pour s'en occuper.

En un court laps de temps et dans des conditions de travail exténuantes, on réalisa une tâche énorme : on construisit les positions de lancement avec tous les éléments de béton prévus, plus quelques sentiers indispensables pour que les chariots avec les missiles et d'autres équipements ne soient pas bloqués à cause des pluies fréquentes. On construisit les dépôts pour le stockage des têtes de combat nucléaires, on construisit 12 km de chemins de gravillons pour les communications internes de chaque région de stationnement, on construisit aussi les tranchées et les abris, aussi bien pour la garde que pour organiser la défense autour des emplacements. On effectua une moyenne de plus de 1 000 explosions dans chaque groupe de combat en terrain rocheux ; on déploya les entrepôts, les cuisines et les salles à manger et on prépara les tentes de campagne de la zone de campement. Certainement, il faut signaler que ces concentrations de tentes de campagne se transformèrent en un des principaux indices qui ont démasqué les unités.

Tout le travail était accompli sous des températures qui pouvaient atteindre les 35° C et une humidité très élevée, par moments de presque 100%, ce qui affectait le personnel. Comme si cela ne suffisait pas, le terrain rocheux offrait une forte résistance aux moyens d'excavation amenés d'URSS, c'est pourquoi une grande partie du travail dut être fait à la main et, étant donné le caractère si secret de la mission, non seulement étaient interdits les transferts de personnel, mais aussi l'utilisation de main d'oeuvre cubaine sur place.

Le volume si important de travaux de génie, exécuté sur des surfaces de terrain relativement petites et en un laps de temps limité, ainsi que la concentration d'une grande quantité de matériel sur place rendirent difficile à l'extrême la bonne réalisation des travaux de camouflage prévus. En plus des moyens de camouflage réglementaires, la division n'avait que des filets de camouflage à l'aide desquels on ne pourrait camoufler que quelques équipements. Il faut aussi prendre en compte que les couleurs des couvertures de polychlorure de vinyle ne correspondaient pas dans l'absolu avec les conditions locales. La réalisation des travaux de camouflage des positions de feu se compliqua encore car étant donné les conditions du terrain et les conditions climatiques, on pava non seulement les plate-formes de lancement mais aussi les sentiers pour le déplacement des élévateurs et des chariots avec les missiles, ce qui augmenta ostensiblement le volume des travaux de camouflage, alors il ne suffisait pas de camoufler les différents équipements situés dans la zone de lancement mais il fallait camoufler toute la zone.

Le 29 septembre, arriva au port de Cienfuegos le bateau marchand Metallug Baikov avec la première expédition de personnel et de matériel de la base aérospatiale technique destinée à la région centrale. Il faut dire que chaque régiment aérospatial avait sa propre

base technique , y compris les camions pour le transport des têtes de combat nucléaire des entrepôts aux missiles , une fois donné l'ordre de les préparer pour le tir . Cette séparation physique des composants des armes et du véhicule de livraison, y compris les gardes spéciales du KGB pour les têtes de combat nucléaires stockées, était les caractéristiques normales du déploiement nucléaire soviétique jusqu'à ce qu'ensuite, ils développent des sauvegardes plus avancées .

Ce même jour arrivèrent au port de La Isabela les derniers éléments du régiment d'infanterie motorisée correspondant à la région du centre, celui qui occupa des positions proches de la ville de Remedios.

NOTE :

i) Lettre de marque : lettre par laquelle un roi autorisait un navire civil à accomplir des actes de piraterie.

XII. Nous ne rendrons jamais de comptes sur notre souveraineté.

Le 29 septembre 1962, fut publiée une déclaration avec la réponse donnée par le Conseil des Ministres du Gouvernement Révolutionnaire à la Résolution Conjointe du Congrès étasunien . Dans celle-ci, on mettait en avant que Cuba n'utiliserait jamais ses moyens légitimes de défense à des fins agressives qui puissent mettre en danger la sécurité des Etats-Unis et on signalait, de plus, les choses suivantes :

Qui pratique la subversion et qui en est victime ? Les Etats-Unis, qui organisèrent l'invasion d'avril 1961 ? Le Guatemala où s'entraînèrent les mercenaires ? Le Nicaragua, d'où ils partirent ? Ou Cuba, où ils débarquèrent ?

La menace de lancer une attaque armée directe si Cuba se fortifie militairement jusqu'à un niveau que les Etats-Unis prennent la liberté de déterminer est également absurde.

Nous n'avons pas la moindre intention de rendre des comptes ou de consulter qui que ce soit au sujet des armes que nous considérons adéquat d'acheter ou sur les moyens à utiliser pour défendre le pays, comme nous n'avons ni pris conseil ni sollicité d'autorisation au sujet du type d'armes et des moyens que nous avons mis en œuvre quand nous avons anéanti les envahisseurs de Playa Giron.

Les droits que les normes, les lois et les principes internationaux reconnaissent à tout Etat souverain dans n'importe quelle partie du monde n'étaient-ils pas de notre côté ?

Nous, nous n'avons pas donné et ne pensons donner aucune prérogative souveraine au Congrès des Etats-Unis.

Si le Gouvernement des Etats-Unis ne nourrissait pas d'intentions agressives contre notre Patrie, la qualité, la quantité et le type de nos armes ne l'intéresserait pas.

Fin septembre, le régiment d'aviation de chasse avait les 40 avions MIG-21 F13 montés et vérifiés en vol , en plus des 6 MIG-15 UTI. On avait aussi préparé comme il se doit et mis à jour les 57 pilotes qui composaient le personnel de vol, alors le régiment commença à accomplir le plan de préparation au combat et à monter la garde.

Dans la nuit du 30 septembre 1962, la 69^e Brigade de Sous-marins de la Flotte du Nord se préparait pour une longue traversée. Chacun des 4 bateaux diesel qui la composaient était armé avec 22 torpilles, dont une avec une charge nucléaire. Aux commandants des 4 navires furent remises des enveloppes scellées avec les instructions et le lieu de destination, qui devaient être ouvertes en mer. Cela eut lieu dans le port de Gadzhievo, baie de Sayda, dans le Golfe de Kola, région de Mourmansk.

Les sous-marins partirent à l'aube du 1^{er} octobre, à intervalles de 30 mn, ils se séparèrent de la base flottante et commencèrent la traversée jusqu'à leurs lieux de destination respectifs. Ils s'éloignèrent dans une obscurité complète, tous feux éteints et en observant un rigoureux silence radio. Ils se déplaçaient silencieusement à l'aide de leurs moteurs électriques. Les moteurs diesel furent mis en marche seulement après qu'ils soient sortis de la baie. Les enveloppes qui contenaient l'itinéraire de déploiement de la brigade furent ouvertes à la sortie du Golfe de Kola. Alors, seuls les capitaines des bateaux surent que l'objectif final de la traversée était le port de Mariel, non loin de La Havane, sur la bien connue Ile de la Liberté... où ils ne devaient jamais arriver bien qu'à ce moment-là, ils aient ignoré la suite de l'histoire.

Le graphique de déploiement établi était serré, sans possibilité de réaliser aucun type de manœuvre durant le trajet, avec des points de contrôle et une vitesse moyenne de 9 nœuds, ce qui était élevé pour un sous-marin diesel. Ils restèrent immergés pendant presque toute la traversée bien qu'ils dussent faire surface fréquemment un certain temps pour recharger les batteries. A ce moment-là, ils pouvaient être découverts très facilement, c'est pourquoi ils préféraient réaliser cette opération en naviguant à profondeur de périscope et utiliser le dispositif de tuba. Ils faisaient aussi surface en passant les points de contrôle établis dont il fallait les informer en utilisant les moyens spéciaux pour les communications secrètes. La direction des navires était assurée par l'Etat Major Principal de la Marine de Guerre.

La Communauté de Renseignements des Etats-Unis présenta une analyse le 1^{er} octobre 1962, où elle disait qu'il y avait des unités de missiles antiaériens dans les provinces d'Oriente, Las Villas, La Havane et Pinar del Rio. En Oriente et à Las Villas, il y avait des bases aériennes et de unités importantes des forces cubaines. La Havane était la capitale du pays et là, se trouvait la base aérienne la plus importante, en plus d'autres grands objectifs militaires et civils mais dans la province de Pinar del Rio, il n'y avait rien d'important de connu (**Note de l'auteur : à l'exception des plantations du meilleur tabac du monde**) et précisément là, plusieurs emplacements antiaériens étaient détectés. Que faisaient-ils là ?

L'analyse du renseignement étasunien avait pour point de départ des informations reçues essentiellement à travers les interrogatoires de Cubains arrivés aux Etats-Unis au cours des dernières semaines, dans lesquels on assurait que dans la partie centrale de la province de Pinar del Rio, il y avait une grande zone délimitée qui était contrôlée par du personnel militaire soviétique arrivé récemment. Ces sources indiquaient que les Cubains qui vivaient là avaient été évacués. De plus, les informations sur le personnel soviétique à Cuba indiquaient une plus grande concentration de celui-ci dans le bout occidental de l'Ile, montrant un plus grand intérêt à Pinar del Rio que dans les autres provinces. Il faut aussi prendre en compte le fait que des informations non confirmées disaient que des missiles soviétiques SS-4 ou SS-5 pouvaient se trouver à Cuba depuis le 12 septembre ou un peu avant. Ces missiles sont très semblables extérieurement et la source ne pouvait

préciser leur type . La source déclara que le 12 septembre, elle vit personnellement environs 20 de ces missiles à l'extrême occident de La Havane . **(Note de l'auteur : depuis le 9, il y avait des missiles SS-4 à Cuba, mais seulement dans le port de Casilda , au sud de la province de Las Villas, à quelques 300km de La Havane et il y en avait seulement 6. Le 12 commença la manœuvre jusqu'à la zone de Sitiecito-Calabazar de Sagua, dans la même province. Probablement, la source vit plusieurs missiles antiaériens recouverts de bâches et les confondit).**

Bien que cette information n'ait pas été confirmée et qu'il n'y ait pas d'autres rapports sur la présence des missiles signalés par les sources à Cuba, il était significatif que si on traçait un cercle de quelques 200km de rayon (portée supposée des missiles SS-4) ayant pour centre la zone délimitée indiquée, le territoire englobait les villes de Philadelphie, Pittsburg, Saint Louis, Oklahoma, Dallas, San Antonio, Mexico, le Canal de Panama et les champs pétroliers de Maracaïbo, au Venezuela. L'analyse concluait en signalant que la présence de missiles SS-4 opérationnels stationnés là donnait aux Soviétiques un avantage militaire appréciable.

Ce jour-là, le secrétaire à la Défense, Robert McNamara et le président de l'Assemblée des Chefs d'Etat Major, le général Maxwell Taylor, discutèrent des plans de contingence pour Cuba. Comme résultat de cette discussion, l'amiral Dennison, chef de la Flotte de l'Atlantique, reçut l'ordre de réaliser les préparatifs pour mettre en place le blocus de l'île si nécessaire . On ordonna aussi au Commandement Aérien Tactique de se préparer à l'attaque aérienne contre Cuba selon le plan OPLAN 312 avec alerte maximum pour le 20 octobre.

Pendant ce temps, ce 1^o octobre, on complétait le régiment d'infanterie motorisée destiné à la région orientale , en un point situé non loin de la ville de Holguin et le système de défense antiaérien du Groupement des Troupes Soviétiques était prêt pour le combat dans sa totalité , bien que l'interdiction d'émettre par les différents moyens soit maintenue et ne puisse être levée que par un ordre supérieur.

Le 2 octobre arrivèrent , sur le bateau marchand « Krasnograd », les 6 missiles R-12 restants pour le régiment stationné à Candelaria-San Cristobal, deux d'entre eux étant des missiles de démonstration.

Alors que cela se produisait à Cuba, dans une zone proche de Porto Rico commençait l'exercice Blue Waters, d'une durée de 4 jours , dans le but d'essayer les procédures de commandement et de contrôle pour une opération militaire dans laquelle étaient impliquées l'armée, la marine et l'aviation.

En même temps, un autre rapport de renseignement sur la récente assistance militaire soviétique à Cuba signalait que : en plus des chars , des canons autopropulsés et d'autres matériels des forces terrestres, on avait détecté 15 emplacements de missiles antiaériens **(Note de l'auteur : à ce moment-là, les 40 avions MIG-21 étaient assemblés et volaient)** ; 16 bateaux porte-missiles « KOMAR » avec 2 missiles de 30-40 km de portée chacun. On considérait qu'étaient arrivés environ 4 500 spécialistes soviétiques **(Note de l'auteur : à ce moment-là, le nombre de Soviétiques à Cuba était d'un peu plus de 30 000).**

Ce même jour, le 2, le secrétaire à la Défense envoya au président de l'Assemblée des

Chefs d'Etat Major (JJEM) un mémorandum dans lequel il détaillait les circonstances les plus probables qui pourraient rendre nécessaire une action militaire contre Cuba . Dans ces idées, on peut apprécier l'arrogance caractéristique des Yankees :

- a. Une action soviétique contre les droits de l'Occident à Berlin qui requerrait une riposte.*
- b. Des preuves que le régime de Castro ait permis le déploiement de systèmes d'armes offensives du bloc soviétique.*
- c. Une attaque contre la Base de Guantanamo ou contre des avions ou des navires des Etats-Unis.*
- d. Un soulèvement populaire conséquent à Cuba qui demanderait de l'aide pour récupérer l'indépendance.*
- e. Un soutien armé cubain à la subversion dans d'autres parties de l'Hémisphère Occidental.*
- f. Une décision du président au sujet du fait que les problèmes à Cuba étaient incompatibles avec le maintien de la sécurité nationale des Etats-Unis.*

Le document mettait aussi en évidence le fait qu'on pouvait dire que l'objectif politique dans l'une ou l'autre de ces circonstances pouvait être :

- 1. Eliminer la menace contre la sécurité des Etats-Unis du côté des armes soviétiques présentes à Cuba.*
- 2. Eliminer le régime de Castro et en établir un nouveau qui répondrait aux désirs nationaux cubains.*

Et on terminait en notant qu'étant donné que le second objectif était le plus difficile à atteindre et pouvait être nécessaire, si on voulait atteindre le premier définitivement, l'attention devait se fixer sur la capacité à avancer principalement sur ce second objectif .

Le 3 fut publié le communiqué final de la réunion des ministres des Relations Extérieures des pays latino-américains , qui se tint à Washington. Dans celui-ci, on souligna que l'intervention de l'Union Soviétique à Cuba menaçait les institutions démocratiques du continent et on ajouta qu'il était souhaitable d'intensifier la vigilance individuelle et collective sur l'entrée d'armes dans le régime communiste de Cuba , armes qui pourraient être utilisées à des fins offensives contre l'Hémisphère.

LA VEILLE

Le 4 octobre 1962, le Congrès des Etats-Unis approuva la Résolution Conjointe sur Cuba, celle qui fut transformée en Loi Publique 87-33 et qui représentait une véritable déclaration de guerre contre l'île. Dans celle-ci s'exprimait la détermination des Etats-Unis de :

- a. Empêcher par tous les moyens nécessaires , y compris l'usage des armes, que le régime de Cuba propage, par la force ou les menaces d'usage de la force, ses activités agressives et subversives dans n'importe quelle partie de cet Hémisphère.*

b. Empêcher la création à Cuba d'une capacité militaire, soutenue de l'extérieur, qui mette en danger la sécurité des Etats-Unis.

c. Travailler avec l'OEA et avec les Cubains épris de liberté pour soutenir les aspirations du peuple de Cuba à l'autodétermination.

Le Congrès, de plus, approuva une autre résolution qui recommandait à l'OEA l'adoption d'un accord par lequel elle menaçait Cuba d'une action collective si celle-ci continuait à renforcer ses défenses militaires.

Ce même 4 octobre, le président Kennedy signa un ordre exécutif interdisant l'usage de bateaux étasuniens ou étrangers pour le commerce entre l'URSS et Cuba . On fermerait les ports des Etats-Unis aux bateaux de tout pays qui amènerait du matériel militaire à Cuba ainsi qu'aux bateaux qui apporteraient des marchandises de « pays communistes » à l'île , on sanctionnerait les compagnies maritimes qui fourniraient des bateaux pour le commerce avec Cuba de « pays communistes » et on interdirait aux bateaux qui appartenaient à des Nord-américains de faire n'importe quelle sorte de commerce avec Cuba.

Ce jour-là, le secrétaire à la Défense envoya un mémorandum au Président en lui communiquant l'opinion qu'on ne s'attendait pas à la perte d'avions en attaquant les emplacements de missiles antiaériens SA-2. (**Note de l'auteur : dénomination de l'OTAN pour les complexes SA-75**) provoqués par le tir de ces missiles car les avions attaquant voleraient en-dessous de leur altitude minimale efficace, qui se situait autour d'1 km étant donné les limitations inhérentes à leurs radars . Les emplacements seraient attaqués en employant des bombes de 250, 500 et 2 000 livres , le napalm et les canons des avions.

Il se produisit aussi à cette date une réunion du Groupe Spécial Elargi de « Mangouste » dans laquelle on apprit que le Président n'était pas satisfait à cause du manque d'actions de sabotage et on souligna qu'il y avait enlisement. On donna des instructions au général Edward Lansdale , chargé des efforts clandestins pour faire tomber le Gouvernement cubain , y compris pour assassiner Fidel Castro, pour mettre en pratique des initiatives nouvelles et plus dynamiques , pour réaliser des sabotages immédiatement , pour présenter un plan de minage des ports et des recommandations pour les survols comprenant l'utilisation d'avions U-2 en balayages complets (pas de missions à la périphérie ou limitées), combinée avec l'utilisation d'autres types d'avions pour la reconnaissance à basse et moyenne altitude et d'autres opérations de reconnaissance possibles .

LA PREPARATION DES CHARGES NUCLEAIRES

Ce même 4 octobre 1962, le bateau marchand « Indiguirka » arriva au port de Mariel, transportant 36 têtes nucléaires de combat pour les missiles de moyenne portée R-12, 12 pour les missiles tactiques « Luna » et une partie de celles qui étaient destinées aux missiles aériens tactiques terre-terre FKR , en plus de 6 bombes nucléaires aériennes. Le déchargement des munitions nucléaires fut réalisé sur un quai éloigné de la baie où furent adoptées de rigoureuses mesures de sécurité. On déchargea pendant 3 nuits consécutives , avec les moyens nécessaires pour garantir leur aptitude au combat . Le jour, on déchargeait le matériel spécial et les moyens de transport de l'unité des troupes

technico-nucléaires appartenant à la Marine de Guerre , située dans la zone de Mariel. En même temps, sur d'autres quais de la baie se déroulaient d'intenses travaux de déchargement d'autres matériels, tels que des caisses avec des avions, des conteneurs avec des missiles antiaériens, des chars et quelque chose qui contribuait à camoufler la « paisible » activité qui s'effectuait avec les munitions nucléaires.

Le transport de celles-ci s'effectuait en petites colonnes de 20-25 chars au plus , qui se déplaçaient seulement de jour dans le but de réduire le risque d'accidents. Les munitions étaient installées sur des camions militaires couverts de bâches , qui abondaient habituellement sur les routes de Cuba à cette époque. A des fins de camouflage, on chargeait aussi sur ces camions des marchandises que l'on plaçait de façon qu'elles soient bien visibles à travers la partie arrière du camion . De plus, on prenait des mesures pour donner à ces caravanes l'aspect de convois militaires ordinaires , en tenant compte que sur toutes les routes du pays pratiquement, se trouvaient des surcharges avec des mouvements similaires.

Maintenant oui, on pouvait dire qu'il y avait des missiles de moyenne portée à Cuba ! Jusqu'à ce moment-là, ce qu'il y avait, c'étaient quelques grands échafaudages métalliques qui ne servaient pas à les jeter à la tête de quelqu'un, car le corps du missile se grillait pendant l'entrée dans les couches denses de l'atmosphère . Arrivait à la cible seulement la tête de combat avec la charge nucléaire.

De plus, ce jour-là, la première rampe de lancement du régiment aérospatial stratégique stationné dans le centre de l'île était prête.

Le 6 octobre, pendant une conversation entre le directeur de la CIA, John McCone et le conseiller spécial du Président pour la Sécurité Nationale, McGeorge Bundy, le premier souligna qu'il croyait que les Soviétiques finiraient par établir une capacité offensive à Cuba , y compris des missiles de moyenne portée car il pensait qu'installer un mécanisme de défense si cher à Cuba ne pouvait être le but final des Soviétiques, alors, cela pouvait être : a) établir une base offensive ou b) infiltrer une quantité suffisante de spécialistes militaires soviétiques pour emporter l'île de Castro et la transformer en satellite totalement contrôlé par eux. Lui, il pensait qu'il n'y avait que 2 possibilités : une action militaire au moment opportun ou un effort pour séparer Castro des communistes.

Bundy, pour sa part, indiquait qu'il pensait que les Soviétiques n'iraient pas aussi loin étant donné les conséquences mondiales que ces actions pouvaient avoir. En général, son point de vue était qu'il fallait agir militairement (ce qui lui paraissait intolérable) ou apprendre à vivre avec Castro et sa Cuba et adapter leurs politiques comme il convenait. Il n'était pas d'accord pour augmenter les sabotages , les survols et autres actions.

Pendant que se déroulait cette conversation, dans le port de Bahia Honda , le premier voyage du troisième régiment de missiles de moyenne portée , celui qui était arrivé sur le bateau marchand « Metallug Barden » et stationnait à Santa Cruz de los Pinos-San Cristobal, dans la province de Pinar del Rio, déchargeait son attirail. Le lendemain, arriva au port de Mariel le navire « Orenburg » avec 7 missiles de combat R-12 pour le régiment qui commençait à arriver à Cuba. A ce moment-là, il y avait 28 missiles de ce type dans l'île , dont 4 de démonstration.

Au milieu du climat de violence qui régnait à ce moment-là, la délégation cubaine à la

XVII° Période de Session de l'Assemblée Générale de l'ONU avec à sa tête le Président de la République de Cuba, Osvaldo Dorticos Torrado, dénonça le 8 octobre 1962 la politique agressive des Etats-Unis contre la Révolution. A ce sujet, Dorticos déclara :

« Il existe des précédents, et il y a eu des déclarations et des résolutions officielles qui autorisent et légitiment l'agression armée de Cuba (...) Face à cela, que dire ? Nous dirons, messieurs les délégués, que oui, Cuba s'est armée ! A le droit de s'armer et de se défendre ! Et la question qui importe est celle-ci : pourquoi Cuba s'est-elle armée ? (...) Nous, nous nous sommes armés parce que le peuple de Cuba a le droit légitime, que l'histoire lui accorde, de défendre ses décisions souveraines, de conduire son pays par les chemins historiques , qu' en exerçant cette souveraineté, a choisi notre peuple. »

De plus, Dorticos clarifia la position de principes de Cuba en déclarant :

« Nous, rien ne nous oblige à rendre des comptes au Congrès nord-américain au sujet de ce que nous faisons pour défendre notre intégrité territoriale . Nous, nous nous armons de la façon que nous croyons adéquate pour défendre notre nation, non pour attaquer quelqu'un (...) Quand un petit pays comme le mien, de 6 millions d'habitants, à 90 milles des Etats-Unis, se sent réellement menacé , il ne peut refuser l'aide spontanée qui s'offre, qu'elle vienne de la reine Elisabeth d'Angleterre, de l'Empereur du Japon, du président Kubistchek (du Brésil) ou de qui que ce soit qu'elle vienne , parce qu'au-dessus de toute considération, il y a le droit illimité des peuples à la vie (...) Si les Etats-Unis étaient capables de donner des garanties de paroles et des garanties dans les faits , de ne pas réaliser d'agressions contre notre pays, nous déclarons ici solennellement que nos armes et notre armée seraient de trop. »

Comme pour confirmer les paroles de Dorticos, ce même jour , la seconde rampe de lancement du régiment de missiles de moyenne portée stationné dans le centre de Cuba, était prête et on commençait à mettre en place la garde de combat. De plus, arriva dans l'île le dernier bateau transportant du personnel et du matériel technique, ce qui compléta le premier des 3 régiments , un mois après le début de leur arrivée. Pendant que le président cubain intervenait devant l'Assemblée Générale de l'ONU, le Congrès de Washington approuvait une autre loi par laquelle on retirait toute aide économique et militaire à tout pays qui vendrait, fournirait ou permettrait qu'un bateau battant son pavillon commerce avec Cuba tant qu'elle serait gouvernée par « le régime de Castro ». Si les délégués de l'Assemblée souhaitaient des exemples de l'attitude des Etats-Unis envers Cuba, ils n'auraient pas à chercher beaucoup !... Il faut signaler que plusieurs gouvernements occidentaux protestèrent à cause de cela et d'autres lois qui étendent extra-territorialement la juridiction étasunienne à des pays tiers.

Le 9 octobre, le président Kennedy approuva le vol de 12 mn et à 20km d'altitude, au-dessus de Cuba, d'un avion U-2, dans le but de trouver des preuves concluantes à propos du développement supposé d'emplacements de missiles balistiques de moyenne portée dans la zone déterminée dont on parlait, dans la province de Pinar del Rio. On signala qu'il n'y avait pas d'indices du fait que les missiles antiaériens SA-2 soient déjà opérationnels à Cuba , bien qu'ils soient installés depuis plus de 2 mois.

Il faut dire que, en accord avec les normes de l'époque établies pour les missiles antiaériens qui se trouvaient à Cuba, quand un groupe aérospatial arrivait sur un nouvel emplacement, on disposait d'un délai de 2 h et demie pour être prêt à tirer sur les avions ennemis. Quand ces groupes arrivaient à Cuba, on les plaçait provisoirement pour qu'ils

soient prêts pour le combat, pendant qu'on aménageait leurs emplacements avec des fortifications légères, où on déménageait aussitôt qu'elles étaient terminées. A cette date du 9 octobre, ils étaient installés depuis 8 jours dans leurs positions fortifiées et les 24 groupes qui furent transportés dans l'île accomplissaient la garde de combat.

Le fait pré-cité qu'il n'y avait pas d'indices que les missiles antiaériens soient déjà opérationnels constitue un bel exemple de la nullité de l'information que les Nord-américains avaient sur ce qui se passait à Cuba , ce qui les conduisit à des appréciations erronées en plus d'une occasion, et à prendre des décisions mal fondées qui furent adoptées sur la base d'appréciations de même nature.

XIII. La clef qu'on n'utilisa jamais : « Au Directeur : la récolte de la canne à sucre marche bien ».

Les U-2 n'avaient pas recommencé à voler au-dessus de Cuba depuis le 29 août, quand les premiers emplacements de missiles antiaériens avaient été détectés, par crainte qu'ils soient abattus : le souvenir du cas de Powers, un pilote de U-2 abattu au-dessus de l'URSS le 1^{er} mai 1960, était encore frais. De plus, pendant la majeure partie du mois de septembre et le début d'octobre , il fit mauvais temps à Cuba avec beaucoup de nuages sur l'île , ce qui empêchait ou rendait peu efficace la prise de photos aériennes du territoire et ce vol lui-même déjà approuvé, fut suspendu pendant plusieurs jours à cause des conditions climatiques.

Le sénateur Keating accusa le 10 octobre Cuba d'avoir construit 6 bases de missiles balistiques de moyenne portée . Ce même jour, un commando de l'organisation contre-révolutionnaire Alfa 66, résidant en toute liberté à Miami, attaqua le village de Isabel de Sagua, tuant et blessant plusieurs innocents.

Pendant ce temps, pour cette date, toutes les munitions nucléaires avaient été concentrées dans les régions de stationnement des troupes , gardées dans les dépôts prévus et sous haute protection. Avec ces événements se terminait l'étape la plus complexe et très périlleuse dans l'exécution de la sécurité technico-nucléaire de l'Opération « Anadyr » : le transport des munitions dans un territoire distant de 10 000 km de leurs bases permanentes et qui était soumis à des vols de reconnaissance aérienne nord-américains et à l'activité de leurs agents clandestins , pratiquement en état de guerre.

Les 36 têtes de combat nucléaires des missiles R-12, plusieurs dizaines d'entre elles pour les missiles aériens tactiques FKR et les 6 bombes pour les bombardiers légers IL-28, furent gardées dans une poudrière souterraine située non loin du village de Bejucal, quelques 20 km au sud de la ville de La Havane. Ultérieurement, les bombes aériennes furent transportées dans un endroit plus proche de l'aérodrome de San Julian, où elles pourraient être utilisées. Les 12 charges nucléaires des missiles « Luna » furent conservées dans la zone de Managua, alors qu'une partie des charges destinées au régiment de FKR stationné dans la province d'Oriente , également transportées sur le « Indiguirka » furent transportées par chemin de fer jusque là par le personnel de la base technique aérospatiale destinée à ce régiment. On installa cette base dans les quartiers d'une école militaire dans la petite ville de Mayari, alors que les charges nucléaires furent placées dans de vieilles structures en béton situées dans la Sierra Cristal.

Commença alors l'étape la plus importante pour la sécurité technico-nucléaire de

l'Opération « Anadyr ». Son objectif consista en la vérification détaillée des charges de combat nucléaires à l'aide des moyens de mesure spéciaux , en les mettant ensuite en état de conservation et en les préparant à être utilisées au combat si le commandement supérieur l'ordonnait. Comme le but de la présence de l'arme nucléaire à Cuba était d'éviter le combat, les missions données à partir de ce moment-là furent de garantir la sécurité nucléaire , l'établissement d'un rigoureux régime d'accès aux munitions , qui excluait la possibilité de réalisation d'actions non ratifiées , comme le camouflage multilatéral des entrepôts nucléaires pour éviter sa détection par l'ennemi.

Un des problèmes qu'il fallut résoudre, en relation avec la conservation des munitions nucléaires à Cuba , fut le climat car cette conservation requerrait une humidité relative inférieure à 50% et des températures inférieures à 20°C. Cependant, dans les ouvrages souterrains dans lesquels se trouvaient les charges nucléaires, la température , habituellement, n'était pas inférieure à 25° C et l'humidité se maintenait en permanence au-dessus de 80%.

Il fallut employer des substances spéciales pour absorber l'humidité qui, combinées avec l'emballage hermétique garantissaient un bas niveau d'humidité dans les conteneurs de conservation. Pourtant, le danger principal pour les munitions était représenté par l'existence de températures du milieu ambiant supérieures à 20° C alors que, tenant compte du réchauffement naturel du matériel nucléaire consécutif au processus spontané de division des noyaux atomiques, un grand réchauffement extérieur pourrait altérer l'ajustement physique du dispositif nucléaire en réduisant les délais de garantie pour son exploitation. En employant des équipements d'air conditionné et des caisses avec de la glace dans les locaux de stockage, on put y maintenir une température inférieure aux 20° C.

Des ouvriers spécialement affectés à cette tâche contrôlaient 24 h sur 24 les variations de température et d'humidité dans les dépôts, de façon qu'on puisse prendre au bon moment les mesures préventives qui permettraient d'éviter des conséquences désagréables. Ce fut un temps de grandes préoccupations et d'alarmes en général. Heureusement, il ne se produisit rien d'extraordinaire d'aucune sorte avec le matériel nucléaire qui resta à Cuba pendant 2 mois. La meilleure preuve qu'il ne se produisit de catastrophe d'aucune sorte avec les munitions nucléaires stockées est que les habitants des environs des points de conservation et leurs descendants sont sains.

Dans les bases techniques aérospatiales des régiments, les charges nucléaires devaient être conservées dans les ouvrages « 20-S », qui n'arriveront pas à être terminés et équipés à temps. Dans ceux-ci, les munitions aussi devaient être conservées pour une longue période, ainsi que l'équipement technologique et le matériel spécial. Les travaux réglementaires périodiques et leur préparation préliminaire pour l'emploi seraient réalisés si c'était nécessaire. Dans les abris situés directement dans les groupes de combat des régiments aérospatiaux , seule était prévue la conservation des munitions pour un court laps de temps , dès que la situation requerrait leur présence ici, dans le but de garantir que le temps de lancement soit celui qui avait été décidé de 2h et demie, à partir du moment où l'ordre de tirer serait reçu, après celui de 2h 10 mn dont on disposait pour la préparation finale des charges, leur transport jusqu'aux missiles , le levage sur celui-ci et leur mise en position verticale sur les rampes de lancement , après quoi il restait 20mn pour introduire les instructions de vol jusqu'aux cibles désignées et pour les approvisionner avec le combustible et l'oxydant nécessaires.

La Directive N°1 donnée par Raùl .

Comme coïncidence historique, ce 10 octobre 1962, date à laquelle on commémorait les 94 ans du début des guerres des Cubains contre la domination espagnole, le ministre des Forces Armées Révolutionnaires (FAR), le Commandant Raùl Castro Ruz, signa la Directive Opérationnelle N°1 pour assurer le déploiement stratégique des FAR au cas où se produirait une agression nord-américaine dans le but réel de transformer une autre fois le pays en colonie ou néo-colonie , cette fois dominée par la nouvelle métropole : les Etats-Unis.

La Directive établissait les missions de combat des armées, des armes et des types de forces armées lorsqu'on repousserait les débarquements navals et aériens de l'ennemi ainsi que les contre-attaques pour anéantir, dans un bref délai, les forces d'agression qui auraient pu débarquer. Le document précisait que les unités militaires occuperaient leurs positions défensives dans deux cas : Premièrement, si une attaque surprise se produisait. Dans ce cas il était prévu que les troupes permanentes et les élèves des écoles militaires, organisées auparavant en unités de combat, occuperaient rapidement les positions sur les côtes pour la défense des principales directions , avec la mission de combattre les débarquements navals et aériens de l'ennemi en rendant possible la mobilisation du pays. Dans la mesure où se mobiliseront les unités de temps de guerre, celles-ci substitueraient aux troupes permanentes pour défendre le littoral celles qui occuperaient le second échelon de la défense pour réaliser les contre-attaques dans les directions nécessaires. Deuxièmement, au moment de la mobilisation et du déploiement planifié des troupes. Dans ce cas, les unités du temps de guerre occuperaient directement la défense des positions du littoral, pendant que les permanents le feraient au second échelon.

Ce jour-là, de plus, le directeur de la CIA montra au président Kennedy des photos des emballages qui contenaient probablement des bombardiers légers bimoteurs à réaction de type IL-28 qui étaient sur le pont d'un bateau arrivé à La Havane récemment. Le président déclara qu'il fallait prendre des mesures drastiques contre Cuba et demanda qu'on le tienne informé.

Le 12 octobre, le commandement des avions U2 qui volaient au-dessus de l'île fut transféré de la CIA à l'Etat Major Conjoint et au Commandement Aérien Stratégique. Alors, à Cuba, 2 autres rampes de lancement du régiment stationné dans le centre de l'île étaient prêtes pour le combat et s'incorporaient à la garde de combat. Il y avait déjà 4 rampes prêtes pour faire feu quand l'ordre en serait donné.

Le lendemain, en répondant à des questions de Chester Boules, du Département d'Etat, l'Ambassadeur Dobrinin nia à nouveau toute tentative pour introduire des armes offensives soviétiques à Cuba. En même temps, les avions U-2 furent déplacés de la base de la Force Aérienne Edwards, en Californie, à la base McCoy, à Orlando, Floride, qui se trouvait plus près de Cuba. Ce même jour, à Moscou, le maréchal Malinovski , ministre de la Défense de l'URSS, rencontra le général Anatoli Gribkov, qui partirait le lendemain pour Cuba à la tête d'un groupe de hauts gradés pour aider les troupes à superviser la mise en œuvre des décisions du Gouvernement soviétique . Pendant la conversation, le général déclara ce qui suit :

« Aussitôt que les unités de missiles R-12 et R-14 sont prêtes pour le combat, vous devez me le faire savoir personnellement, seulement à moi, à personne d'autre. Votre mission

est de superviser la préparation des troupes pour accomplir leur mission, mais surtout, vous devez vous assurer que les missiles sont prêts à entrer en action.

Souvenez-vous et répétez au camarade Pliev que les ordres que j'ai reçu personnellement de Nikita Khrouchtév sur l'utilisation des R-12 et R-14 et des missiles tactiques doivent être strictement et exactement exécutés. Cela signifie que les missiles peuvent être lancés seulement, je répète, seulement, sur ordre personnel du Chef Suprême : Nikita Sergueïevitch Khrouchtév (...)

S'il n'y a pas moyen de communiquer avec Moscou, Pliev peut utiliser les missiles tactiques à sa discrétion en cas d'attaque étasunienne et si les troupes débarquent réellement sur nos côtes. Cependant, il ne doit pas y avoir de problème pour déclencher ces missiles. (...)

*Quand les unités aérospatiales seront prêtes, dites-le moi en utilisant cette phrase dont le véritable sens ne sera connu que de vous et de moi : « **Au Directeur : la récolte de canne à sucre marche bien** ».*

La décision du Kremlin d'envoyer à La Havane du matériel militaire d'inspection de haut niveau était un signal d'alarme en relation avec la situation dans les Caraïbes. Ce qui préoccupait le plus la direction soviétique n'était pas tant le rythme de nos préparatifs de défense à Cuba, mais l'agressivité des termes employés à Washington par les membres du Congrès , de l'Administration et par le président Kennedy lui-même.

Ce jour-là, à Cuba, un bateau pirate attaqua avec des rafales de mitrailleuses un bateau de plaisance dans lequel voyageaient 4 Cubains, près de Cayo Blanco, à proximité de Cardenas, au nord de la province de Matanzas. Deux des Cubains furent blessés , enlevés par leurs agresseurs et amenés à Miami.

PRIS EN FLAGRANT DELIT

Le 14 octobre 1962, dans le programme « Questions et Réponses » de la chaîne ABC, McGeorge Bundy , conseiller Spécial du Président pour les Questions de Sécurité Nationale , nia toute preuve solide de l'existence d'armes offensives soviétiques à Cuba . Bien qu'alors on ne le sache pas, ce qu'il affirmait était faux depuis plusieurs heures . Il y avait alors une preuve solide de la présence des missiles de moyenne portée soviétiques à Cuba. La preuve était aussi solide que pouvaient l'être les rouleaux de photos pris par un avion de reconnaissance. C'était un dimanche et il faisait beau à Cuba, ce qui donna aux Nord-américains l'opportunité qu'ils attendaient depuis 5 jours. Aux premières heures de la matinée, un U-2 photographia, sur une trajectoire sud-nord, une bande de territoire occidental de l'île , mais pas n'importe quelle bande : précisément la bande suspecte, celle qui survolait la localité de San Cristobal , dans la province de Pinar del Rio. Les 928 photos du territoire cubain, prises pendant 6 minutes, apportèrent la première preuve irréfutable de la présence de missiles de moyenne portée à Cuba.

Quelques années plus tard, le commandant Fidel Castro déclarait à ce sujet :

« Les Soviétiques ont commis plusieurs erreurs tactiques et militaires. Une d'entre elles fut d'installer les missiles antiaériens et de ne pas les utiliser , laissant voler les avions de reconnaissance. On aurait du interdire de façon définitive tout vol de

reconnaissance et on ne l'a pas fait. Ils étaient en train de construire des installations militaires stratégiques et ils ne les protégeaient pas de la reconnaissance aérienne. Ce fut une hésitation , un doute, faire les choses à moitié et faire les choses à moi, en toutes circonstances, coûte très cher. »

Et à la Conférence Tripartite sur la Crise d'Octobre qui eut lieu à La Havane en 1992, on signala entre autres choses :

« Pourquoi une question qui peut se poser est : pourquoi y a-t-il des missiles terre-air ici ? Que font-ils ? Pourquoi mettent-ils des missiles terre-air et permettent-ils aux avions U-2 de voler ? ... Que serait-il arrivé si le U-2 n'était pas passé ? S'ils abattaient l'avion et qu'il ne photographiait pas (...) Ce fut une erreur politique indiscutable et je n'en accuse pas les militaires...parce qu'indiscutablement, ils avaient des ordres très stricts ... sûr qu'ils avaient aussi l'ordre de ne pas tirer sur les U-2 pour des raisons politiques...il y eut des conceptions politiques erronées, des précautions excessives . A côté d'une audace indiscutable, une grande audace de Khroutchév... »

Maintenant bien, était-il certain que les Soviétiques pouvaient abattre avec leurs missiles le U-2 qui prit les premières photos au-dessus de San Cristobal ?

La portée maximale du complexe SA-75 était de 34 km , distance limitée par le temps de vol pendant lequel le missile pouvait être dirigé. La couverture de la zone de San Cristobal , par exemple, où se trouvaient les 2 régiments de missiles R-12 était assez pauvre car on se trouvait presque à la limite des zones de destruction des groupes de Bahia Honda et de Mariel. C'était, si on veut, le défaut originel de la conception tactique.

Si le U-2 avait volé sur la trajectoire sud-nord, et si l'ordre de l'abattre avait été donné, celui-ci pouvait être exécuté par le groupe de Bahia Honda après qu'il ait photographié les emplacements des missiles de moyenne portée, car la trajectoire de vol pénètre dans sa zone de destruction à l'altitude de 21 km. La probabilité qu'il puisse abattre le groupe de Mariel était pratiquement nulle.

Maintenant bien, si les Nord-américains connaissaient déjà la situation de ces groupes de missiles, et si leurs spécialistes devaient avoir des notions suffisantes à propos de la réalité des possibilités de combat de ceux-ci et des dimensions de leur zone de destruction, ils auraient pu planifier le vol selon une trajectoire dans laquelle le U-2 puisse photographier la zone de San Cristobal et s'éloigner sans difficultés , en tirant profit du large corridor existant entre les zones de destruction des groupes de Bahia Honda, Santa Lucia et La Coloma à l'altitude de 21 km, qui même en cherchant à tirer des douzaines de missiles n'auraient pas pu l'abattre .

C'était la réalité. C'est dire qu'on n'avait pas la certitude de pouvoir interrompre le vol bien qu'on ait la volonté de le faire. Il est très probable que dans ce cas, ils seraient restés le bec dans l'eau.

Le lundi 15 octobre, une équipe d'interprétation et d'analyse appartenant au Centre National de Renseignement Photographique, identifia dans les environs de San Cristobal plusieurs objets semblables aux composants des emplacements de missiles de moyenne portée SS-4 (R-12 pour les Soviétiques) qui selon les Nord-américains, avaient déjà été

observés en URSS pendant les vols des U-2. Au total, avec les photos du premier jour, on détecta dans la zone 3 emplacements avec 4 rampes de lancement chacun.

Des années plus tard, on sut que le colonel de l'Armée soviétique Oleg Penkovski, qui espionnait pour les Etasuniens depuis plus d'un an, leur avait remis un manuel balistique soviétique très secret avec l'aide duquel ils pourraient conclure que les éléments observés sur les photos correspondaient à des emplacements de missiles SS-4.

En regardant les photos publiées des prises du 14, on ne pouvait s'empêcher de penser : tant nager pour se noyer dans un verre d'eau. Avec tous les énormes efforts réalisés et les moyens de camouflage adoptés, les missiles avaient été découverts seulement un mois avant la date signalée par Khrouchtév pour révéler leur présence à Cuba. Et il faut dire que si les emplacements ne pouvaient être cachés aux photos aériennes, oui, il était possible de prendre des mesures pour rendre difficile leur identification et elles ne furent pas adoptées. Par exemple, si on ne pouvait pas camoufler les emplacements, ceux-ci pouvaient être déformés au moyen de constructions qui seraient faites par les forces cubaines dans les environs, sans garder aucune symétrie pour qu'elles se diluent dans le milieu ambiant . A Cuba, pour cela, il y avait assez de matériel et de brigades de construction de différentes sortes , avec la capacité de faire ainsi dans les environs de tous les emplacements. Si on avait mis en avant la nécessité et l'importance de cela, certainement on aurait affecté les moyens qu'il fallait pour y réussir car dans le pays , il n'y avait pas, à ce moment-là, de question plus importante.

Une autre possibilité : si les installations photographiées n'étaient pas prêtes au bout d'une dizaine de jours, que faire alors de tout ce matériel qui ne serait plus utile ? Ils servaient juste pour que ceux-ci les photographient et que le groupe puisse être identifié plus facilement . Je parle des élévateurs , des remorques pour les missiles, des équipements de fournitures et d'autres moyens observés et la question se pose : si ici ils n'étaient pas utiles pour le moment, pourquoi n'étaient-ils pas dispersés à d'autres endroits ou gardés sur des bateaux de machines agricoles ou d'autres sites apparents ?

Encore une autre possibilité : si le campement de tentes de campagne était un des principaux indices qui les démasquèrent, que faisait-il ici, à côté de l'emplacement ? On aurait pu l'installer dans un lieu plus éloigné, avoir le personnel indispensable pour le travail et les gardes sur l'emplacement et les transporter jusqu'au campement en camion quand c'était nécessaire. Cela aurait constitué une difficulté de plus , une de plus parmi plusieurs millions mais c'était une chose insignifiante en comparaison de tout ce qui avait mis en pratique pour garder le secret de l'Opération « Anadyr ».

C'est clair, il faut signaler que tout cela semble évident maintenant, 40 ans plus tard, quand on sait comment se sont déroulés les événements.

Ce jour-là se déroulèrent 2 nouveaux vols de U-2 au-dessus de la région occidentale de l'île . Pendant la nuit, Ray Cline, sous-directeur des Renseignements de la CIA , appela avec un téléphone non sécurisé Roger Hilsman, du Département d'Etat et Bundy et les informa, en utilisant un code secret, que des missiles de moyenne portée avaient été découverts à Cuba . Hilsman téléphona à Dean Rusk et Bundy décida d'attendre le matin pour alerter le Président. A minuit la preuve photographique de la présence des missiles à San Cristobal fut montrée au secrétaire à la Défense, Robert McNamara .

A ce moment-là, dans les zones proches de l'île se concentraient d'importantes forces nord-américaines sous prétexte de divers exercices et de diverses manœuvres, comme l'UNITAS III et le SWEEP CLEAR mais ce même lundi 15 commença l'exercice PHIBRILEX 62, l'un des plus importants et dangereux pour Cuba. Cette-ci se déroula jusqu'au 30 octobre avec la participation de plus de 40 bateaux, 20 000 marins et 4 000 fantassins de marine et l'assaut amphibie de l'île de Vieques, à Porto Rico, transformée pour les besoins de l'exercice en la fictive « République de Vieques », pour faire tomber le tyran imaginaire « Ortsac » qui est le nom de Castro écrit à l'envers. Il ne fallait pas faire un gros effort pour déchiffrer le but caché de la manœuvre. Quand cet exercice militaire fut planifié, on n'avait pas de preuves de l'existence des missiles de moyenne portée à Cuba mais il ne faut pas oublier que pour la dernière phase de l'Opération « Mangouste », était prévue la possibilité d'une attaque militaire de l'île, précisément au mois d'octobre, quand on pensait que se produirait la « révolte populaire spontanée » attendue avec tellement d'impatience. De toute façon, l'exercice servit à couvrir le début de la mobilisation des troupes nécessaire dans la nouvelle situation.

Pendant que tout cela arrivait, à Cuba, un bateau pirate attaquait le village de Nueva Gerona, au nord de l'île des Pins. Pour sa part, après avoir terminé les vérifications, le colonel Beloborodov, chef de la sûreté technico-nucléaire de l'Opération « Anadyr », qui était confiant dans des résultats positifs, informa le ministre de la Défense d'URSS, le maréchal Rodion Malinovski et le chef de l'ATS, le général d'armée Pliev, que les munitions nucléaires étaient vérifiées et prêtes pour être employées au combat en cas de nécessité.

On en était là ce lundi 15 octobre que certains appellent le début du « Chronomètre d'Armageddon » en référence aux événements des 13 jours suivants.

XIV. L'hystérie se déchaîne.

Le président Kennedy reçut les photos prises par l'avion espion U-2 dans la matinée du mardi 16 octobre 1962. Immédiatement, il ordonna qu'on apprécie la disposition opérationnelle des missiles et exigea que l'information soit tenue secrète. Indubitablement, il se sentit roulé et trompé par les Soviétiques.

Kennedy forma un groupe de conseillers de haut niveau, connu plus tard sous le nom de Comité Exécutif du Conseil National de Sécurité (ExCom, pour son sigle en anglais), pour examiner la situation et déterminer les mesures à prendre. Le Comité Exécutif était composé par les personnalités suivantes : le vice-président, Lyndon Johnson ; le secrétaire d'Etat, Dean Rusk ; le secrétaire à la Défense, Robert McNamara ; le président de l'Assemblée des Chefs d'Etat Major (JJEM), le général Maxwell Taylor ; le conseiller spécial du Président pour les Questions de Sécurité Nationale, McGeorge Bundy ; le directeur de la CIA, John McCone ; le secrétaire au Trésor Douglas Dillon ; le ministre de la Justice, Robert Kennedy ; le sous-secrétaire d'Etat, George Ball ; le sous-secrétaire à la Défense, Roswell Gilpatrick ; l'ex ambassadeur d'URSS, Llewellyn Thompson.

De plus, il y avait aussi, mais de façon non-officielle : le sous-secrétaire d'Etat pour les Questions Politiques, Alexis Johnson ; le secrétaire conseiller à la Défense pour la Sécurité Internationale, Paul Nitze ; l'ex secrétaire d'Etat, Dean Acheson ; les conseillers John McCloy et Robert Lovett ; l'ambassadeur devant l'ONU, Adlai Stevenson ; le sous-directeur de l'Agence d'Information des Etats-Unis (USIA), Donald Wilson ; et le secrétaire

conseiller d'Etat pour les Questions Interaméricaines, Edwin Martin. D'autres spécialistes prirent part aux discussions selon les besoins.

Ce Comité tint un rôle capital dans les décisions que prit Kennedy pendant la Crise. Pour que les discussions se déroulent sans obstacles, et pour ne pas attirer l'attention, le président n'assista pas à toutes les réunions du Comité, ce qui contribua à diminuer son influence sur les autres, car en présence des plus hauts dirigeants, il y en a toujours qui changent et font des recommandations sur la base de ce que ceux-ci veulent entendre. Kennedy demanda au groupe de rédiger une série de recommandations sur un ou plusieurs plans d'action alternatifs.

Je ne sais pas si Khrouchtchév avait une équipe similaire pour l'aider à prendre les meilleures décisions pendant les jours alarmants qui arrivaient bien que, peut-être, il n'ait pas de soutien semblable. Si nous en croyons le général Gribkov, les désaccords avec lui n'étaient pas conseillés et, dans un de ses livres, il cita l'exemple de ce qui arriva quelques années plus tôt avec le maréchal Solokovski, un prestigieux chef militaire soviétique qui, à ce moment-là, occupait la charge de chef de l'Etat Major Général des Forces Armées d'URSS. Le problème est que Khrouchtchév l'avait dans le nez, à la fin des années 50, il réalisa une réduction unilatérale des effectifs de l'Armée soviétique. Plus, ce n'était pas une raison de jeu, on cherchait à éliminer plus d'un million d'hommes et des centaines ou des milliers d'avions, de chars, de canons et d'autres matériels militaires, en alléguant qu'ils n'étaient plus nécessaires étant donné les caractéristiques des nouveaux missiles de longue portée. Le maréchal Sokolovski avait été l'un des principaux opposants à ce projet. En définitive, les hommes durent chercher d'autres spécialités dans le civil; les avions, les chars et les autres équipements furent transformés en ferraille, pas même conservés pour si soudain, dans l'avenir, on en avait besoin, pratique appliquée largement par les Nord-américains, alors que le maréchal Solokovski fut libéré de sa charge peu après et mis à la retraite.

Ainsi, si nous en croyons le général Gribkov, la possibilité que Khrouchtchév puisse avoir une équipe disposée à parier sur les étoiles et sur les fonctions en maintenant des points de vue qui lui soient contraires n'était pas très grande. Il est possible que cela ait été la cause des nombreuses erreurs militaires et politiques que commirent les Soviétiques pendant le déroulement des événements, depuis l'approbation initiale de l'Opération jusqu'aux dernières décisions qui la réglèrent.

De son côté, le Commandant Fidel Castro, pendant les journées brûlantes de la Crise, passait pratiquement tout son temps dans les unités, dans les tranchées et sur les emplacements avec les combattants et les chefs des différents niveaux, donnant du courage et prenant les décisions requises pour que la résistance soit plus solide, plus acharnée si le moment venait, et pour cela, il n'avait pas beaucoup de temps pour les réunions, selon ce qu'il déclara dans l'interview avec la journaliste Maria Schriver, dont on parle.

Sur la situation créée à ce moment-là, le leader cubain déclara : « **Ces erreurs politiques et militaires (des Soviétiques) nous mirent en grand danger, un danger très sérieux, car après que les Nord-américains aient appris ce qui était en train de se passer, ils pouvaient prendre l'initiative. L'initiative était entre leurs mains. L'initiative diplomatique, politique et militaire. »**

L'activité du Comité Exécutif commence.

En effet, il se créa une situation très périlleuse pour Cuba , qui se vérifia dans le contenu des critères déterminés depuis la première réunion du Comité Exécutif du Conseil de Sécurité Nationale étasunien qui eut lieu à 11h 50 du matin ce même 16 octobre.

Le président Kennedy expliqua la situation , ordonna d'augmenter les vols de reconnaissance et demanda à tous ceux qui étaient présents d'abandonner toute autre tâche et de concentrer leurs efforts sur l'étude exhaustive du problème et des actions futures qu'on devait entreprendre. Dans le but de ne pas provoquer de soupçons, il décida de continuer à participer normalement aux activités politiques programmées dans le cadre de la campagne électorale pour les élections au Congrès qui auraient lieu début novembre , et que le Comité ne se réunirait pas toujours à la Maison Blanche mais aussi au Département d'Etat, dans les bureaux du Ministère de la Justice, et en d'autres lieux à Washington. De même, il exigea le secret le plus absolu jusqu'à ce qu'il y ait une réponse adaptée.

Aussitôt, ils montrèrent les photos. Selon Robert Kennedy, « Vinrent des techniciens avec leurs cartes , leurs poinçons et ils nous dirent que si nous regardions attentivement, nous verrions qu'on était en train de construire une « base de missiles » dans un champ proche de San Cristobal, Cuba. Pour ma part, je me limitai à accepter leurs dires. J'examinai soigneusement les photos et ce que je vis ne me sembla pas autre chose qu'une clairière dans le champ, prête pour construire une grange ou les fondations d'une maison . Plus tard, je me sentis soulagé de savoir que ça avait été la même impression qu'avaient, virtuellement, tous ceux qui étaient réunis , y compris le président Kennedy. Celui-ci dit aussi que plusieurs jours plus tard, après que d'autres ouvrages aient été réalisés sur place, cela ressemblait à un stade de football.

Au début, le sentiment général fut qu'il ne fallait rien entreprendre , cependant, une petite minorité estimait que les missiles à Cuba n'altéraient pas l'équilibre des forces , alors , aucune action n'était nécessaire. Mais la majorité pensait que la seule voie possible était une attaque aérienne contre les bases des missiles. Alors, Robert Kennedy passa une note au président : « Maintenant , je sais ce que ressentit Tojo quand il planifiait Pearl Harbour ».

A la suite nous citons quelques-unes des choses les plus importantes et les plus représentatives qui se dirent au cours de cette première réunion :

Rusk : Je ne pense pas que cela demande une invasion de Cuba (...) Je pense que ce que nous ferons, c'est éliminer les bases, ce qui est ce que nous avons dit que nous ferions. Ou est-ce que nous allons décider qu'il est l'heure d'éliminer complètement le problème cubain ? (...) Cela doit être porté à l'attention de Castro. L'heure est venue pour lui de prendre en compte les intérêts du peuple cubain , il doit rompre clairement avec l'URSS , éviter que les bases de missiles en arrivent à être opérationnelles (...) Nous devons renforcer la partie sud-est des Etats-Unis pour être capables de donner un coup dévastateur dans n'importe laquelle de ces installations et dans les emplacements de missiles antiaériens , ainsi que contre n'importe quel MIG ou bombardier qui puisse arriver chez nous.

Mc Namara : En premier lieu, si nous attaquons ces installations, ce doit être avant que

les missiles soient opérationnels, car dans le cas contraire, si nous ne les détruisons pas tous, ceux qui restent seront lancés, et cela créera le chaos sur la côte est du pays, dans un rayon de 1 200 – 2000 km à partir de Cuba. En second lieu, une attaque aérienne doit se faire aussi contre les aérodromes et tous les endroits possibles de stockage nucléaire.

Général Taylor : Après avoir détruit les armes offensives, il faut empêcher qu'il en entre d'autres, ce qui implique un blocus naval. (...) Après, il faudra décider si nous envahissons ou non. Je pense que c'est la question militaire la plus difficile sur ce sujet et nous devons l'étudier minutieusement avant de mettre les pieds dans ce profond borbier qu'est Cuba.

Mc Namara : S'il y a des têtes nucléaires associées aux missiles, il est logique qu'il y en ait aussi d'associées aux avions.

Rusk : Nous, nous avons des missiles en Turquie et en Italie et Khrouchtév peut penser que nous devons aussi apprendre à vivre sous la menace de missiles de moyenne portée, qu'ainsi, cela établit une sorte d'équilibre. Ils peuvent aussi nous provoquer ici pour répondre à Berlin ou à un autre endroit mais je ne vois pas la raison des Soviétiques pour mettre autant de pression.

Mc Namara : Il n'est pas probable mais concevable que les têtes nucléaires pour ces missiles ne soient pas encore à Cuba. Il faut savoir où sont les têtes nucléaires.

Bundy : Si nous le communiquons à l'OTAN à l'avance, ils peuvent répondre que si eux, ils peuvent vivre avec la menace de missiles soviétiques de moyenne portée, pourquoi pas nous ? Il est probable que cela provoque des divisions dans l'Alliance.

Rusk : Si nous attaquons, nous exposerons nos alliés à de grands dangers, sans les avoir le moins du monde consultés, avisés ou préparés.

John F. Kennedy (JFK dans la suite) : Mais si nous les prévenons eux, ce sera comme si on prévenait tout le monde.

Johnson : Je pense que la question de base, c'est : quand éliminons-nous les missiles ou quand en parlons-nous ? Moi, je choisirais de les éliminer. Et quant à nos alliés, je suis d'accord avec Bundy, je ne suis pas très favorable à l'idée de faire circuler cette information parmi nos alliés bien que je me rende compte que c'est une infidélité. Ce n'est pas un sujet de conférences. Nous n'obtiendrons pas beaucoup d'aide d'eux.

JFK : Il y a 3 possibilités : un, attaquer les missiles, deux, une attaque aérienne plus large et trois, une invasion.

Nous devons commencer à nous préparer dès maintenant. Sans doute, nous allons avoir au moins la possibilité numéro 1.

Bundy : Est-ce que par hasard nous avons définitivement décidé d'aller contre la voie politique ?

Mc Namara : Il faut définir si nous devons faire précéder l'action militaire d'une action politique. S'il en est ainsi, dans quel délai ? Je crois que le mieux est de prendre contact

avec Khrouchtchév en lui indiquant ce que nous ferons dans un certain délai s'il ne retire pas ses missiles.

La réunion fut interrompue à midi pour continuer plus tard.

Pendant l'interruption, Robert Kennedy rencontra le Groupe Spécial Elargi et lui exprima « l'insatisfaction du président » à propos de l'Opération « Mangouste ». Il indiqua que les résultats, en un an, étaient décourageants, qu'il ne s'était produit aucun sabotage important. Il indiqua qu'il y avait une amélioration notable de la collecte de renseignements mais qu'en général, les actions n'avaient pas eu d'influence significative sur le cours des événements à Cuba. Il fit référence au changement d'atmosphère survenu au sein du Gouvernement pendant les dernières 24 heures et posa des questions sur le pourcentage de Cubains qui combattraient en faveur du régime si le pays était envahi.

Ce soir-là, au Département d'Etat, on reçut un télégramme avec les résultats de l'entrevue que l'ambassadeur nord-américain en URSS avait eue avec Khrouchtchév qui, entre autres choses, avait souligné les aspects suivants à propos de Cuba :

- *Les Etats-Unis ne doivent pas croire que d'autres pays vivront selon leurs désirs ou qu'il y aura la guerre.*
- *Les Nord-américains ont des bases militaires dans des pays voisins de l'URSS mais les Soviétiques ne les attaquent pas.*
- *Si les Etats-Unis considèrent qu'ils ont le droit de faire ce qu'ils veulent à Cuba, pourquoi l'URSS n'aurait-elle pas le droit de faire ce qu'elle veut dans les pays en question ? Ce serait la loi du plus fort. La Charte de l'ONU perdrait sa force. Ce serait une politique de banditisme.*
- *Nous respectons les questions internes des autres pays, nous n'interférons pas dedans. Nous laissons le peuple cubain choisir son propre système. Les Etasuniens devraient commercer avec Cuba, comme l'URSS le fait avec la Turquie et ses autres alliés mais les Etatsuniens ne comprennent plus rien à l'histoire.*

A charge de revanche.

La réunion du Comité Exécutif reprit à 18h avec la participation du lieutenant général Marshall S. Carter, sous-directeur du Renseignement Central et voici quelques-unes des remarques qui y furent faites :

Général Carter : On a détecté 3 emplacements de missiles avec 4 rampes de lancement chacun, et pour les missiles qu'on voit, on pense qu'il y en a 2 par rampe. Nous pensons qu'ils seront opérationnels dans les 2 semaines. Ensuite, il semble qu'ils peuvent être lancés dans un délai de 6 heures après en avoir reçu l'ordre (Note de l'auteur : en réalité, c'était en 2 heures et demie) avec un temps de répétition de 4 à 6 heures pour chaque rampe (...). Nous estimons que le complexe en général peut être opérationnel dans les 2 semaines bien que certaines rampes puissent l'être en beaucoup moins de temps. Les U-2 ont fait 2 passages hier sur toute l'île mais nous n'avons pas encore les résultats, de plus, il y avait beaucoup de nuages sur le centre et sur la région orientale.

Rusk : Cela peut être l'opportunité pour que Castro décide de rompre avec Moscou, s'il sait qu'il court un danger mortel. Il faut examiner la possibilité d'envoyer un message direct à Castro ainsi qu'à Khrouchtchév, avant toute attaque.

Edwin Martin : Dans le message, en premier lieu, il faut lui dire ce que nous savons à propos des emplacements. Que cela est très grave pour la sécurité des Etats-Unis , que par cette action, les Soviétiques l'ont mis en danger d'être attaqué , que les Soviétiques sont en train d'envisager la possibilité d' échanger ces missiles contre des concessions à Berlin , que nous allons bientôt entreprendre des actions et que nous saurons quoi faire à moins que nous recevions des informations sûres disant que les Soviétiques quitteront Cuba. Que nous pouvons sympathiser avec lui et l'aider si des problèmes se présentent en essayant de sortir de l'ancienne ligne communiste et de faire sortir les Soviétiques . Nous lui donnerons 24 heures pour répondre.

Rusk : Nous estimons que les Soviétiques prendront certaines mesures de riposte ailleurs , ainsi réaliser une action de ce genre sans le faire savoir à nos alliés les plus proches, et les exposer à un très grand danger, peut nous isoler politiquement et faire s'écrouler l'Alliance.

Nc Namara : L'attaque aérienne plus large peut être lancée avec une alerte de 24 heures à partir de vendredi prochain (19 octobre) , c'est à dire, prendre la décision vendredi pour attaquer samedi. La capacité disponible des Forces Aériennes est de quelques 700 avions de vol de jour , auxquels il faut ajouter les avions de la Marine. Cette attaque serait lancée contre les missiles de moyenne portée, les aérodromes, les missiles antiaériens et les entrepôts de têtes nucléaires si on en détecte.

Général Taylor : L'Association des Chefs d'Etat Major considère qu'on ne doit pas lancer une attaque seulement contre les missiles de moyenne portée , mais l'attaque la plus large, et que nous ne devons pas perdre la capacité de surprise de la première attaque en faisant une quelconque déclaration préliminaire . Nous n'aurons qu'à répéter l'attaque pendant plusieurs jours et photographier pour contrôler , jusqu'à terminer tout le travail.

Nc Namara : Etant donné que le danger est très grand de commencer des actions de combat après qu'ils aient acquis la capacité nucléaire en missiles et en avions, à cause de la probabilité d'une riposte nucléaire avec ce qui n'aurait pas été détruit, nous considérons que nous devons seulement décider d'attaquer et la lancer seulement avant qu'ils acquièrent cette capacité nucléaire. Une ligne que nous n'avons pas encore analysée est de faire une déclaration de vigilance ouverte pour un temps indéterminé , établir un blocus contre l'entrée de futures armes offensives et proclamer que nous sommes prêts à attaquer immédiatement l'URSS si Cuba fait quelque mouvement offensif que ce soit contre notre pays.

JFK : Il me semble que si nous faisons d'abord une action politique (...) nous nous assurons un grand soutien international, mais nous perdons tous les avantages d'une attaque par surprise.

Général Taylor : La question est que nous sommes très vulnérables aux attaques aériennes à basse altitude dans la zone de la Floride . Toute notre défense antiaérienne a toujours été orientée vers d'autres directions. Nous n'avons jamais fait de préparatifs de basse altitude dans ce pays, alors là, nous sommes très vulnérables aux avions qui volent à basse altitude venant du sud avec des bombes conventionnelles ou nucléaires.

Bundy : Je voudrais savoir : Quel est l'impact stratégique des missiles de moyenne portée

à Cuba pour les Etats-Unis ? Comment cela change-t-il l'équilibre stratégique ?

Nc Namara : Dans l'Association des Chefs d'Etat Major, on dit que l'influence est substantielle , à mon avis, elle n'est pas très grande. Cela fortifie en quelque chose le potentiel nucléaire soviétique dans son rapport avec le Nord-américain mais ne signifie aucun changement appréciable dans la corrélation des forces . De plus, il n'y a pas de différence particulière en ce que l'Union Soviétique, en essayant d'atteindre la parité stratégique avec les Etats-Unis, déploie une quantité complémentaire de missiles intercontinentaux sur son territoire ou qu'elle installe des missiles de moyenne portée à Cuba.

Général Taylor : Ces missiles peuvent être un soutien ou un renfort très important de la capacité d'attaque de l'URSS mais pour notre nation, cela signifie beaucoup plus. Tous, vous êtes conscients de cela... Ils sont à Cuba ! Et non là-bas, en URSS, très loin.

JFK : C'est qu'il n'y a une grande différence entre disparaître pour un missile qui vole depuis l'URSS ou pour un qui est à 90 milles.

Général Taylor : Si nous ne leur tirons pas dessus d'ici, plus tard, nous aurons toujours la sensation d'avoir un pistolet pointé sur la tempe, de la même façon que nous le faisons à l'URSS actuellement.

Bundy : Sans doute, si cela continue ainsi, nous devons faire qu'une attaque de Cuba se transforme en guerre générale.

JFK : Cela démontre que l'attaque de la Baie des Cochons était vraiment correcte , que nous avons raison.

Général Taylor : Seulement maintenant, nous avons un plan de guerre qui demande un quart de millions de Nord-américains pour prendre une île contre laquelle nous lançons 1 800 Cubains il y a un an et demi. Il semble que nous avons assez changé nos évaluations.

Robert Kennedy : L'autre problème sera en Amérique du Sud dans un an. Ces choses seront dans les mains des Cubains et alors, nous dirions qu'un problème surgit au Venezuela et vous aurez Castro déclarant : Si vous déplacez des troupes jusqu'à n'importe quel endroit du Venezuela, nous, nous tirerons ces missiles.

JFK : Cela les fait paraître comme s'ils étaient comparables à nous et que...

Douglas Dillon : ...nous ayons peur des Cubains.

JFK : Le mois dernier, j'ai dit dans une déclaration publique que nous n'accepterions pas de missiles de moyenne portée à Cuba, et ils continuent à en mettre. Nous ne pouvons pas rester sans rien faire. Disons que nous allons attaquer le samedi, et le vendredi, nous déclarons que les missiles sont à Cuba, qu'ils représentent la plus grave menace pour notre sécurité et qu'il faut prendre les mesures pertinentes.

Nc Namara : Mais ils peuvent préparer les missiles entre le moment où nous dirions que nous allons agir et le moment où nous agirions. C'est un très grand danger.

George Ball : De sorte que Vous diriez que l'attaque doit précéder toute discussion publique ?

Nc Namara : Je le crois. Je pense qu'avant de faire quelque annonce que ce soit, vous devez décider si on va attaquer ou non. Si on décide d'attaquer, alors nous ne devons faire aucune annonce.

Bundy : Les avantages politiques d'une attaque limitée sont très forts. Dans ce cas, la punition s'ajuste au crime en termes politiques, nous ne ferions que ce que nous avons annoncé, répété et publiquement, que nous ferions dans ce cas.

JFK : Maintenant bien, si ces missiles n'augmentent pas beaucoup le pouvoir stratégique de la Russie, alors, pourquoi font-ils cela ?

George Ball : Khrouchtév a dit qu'il viendrait à l'ONU en novembre. Peut-être qu'en faisant ainsi, en faisant cette supposition sans aucun sens, que cela ne va pas être découvert pour le moment. Alors, il voudra dire à l'ONU que là, Cuba est armée contre les Etats-Unis , ou peut-être il essaiera de négocier autre chose à Berlin, en disant qu'en échange, il désarmerait Castro.

Bundy : Je pense qu'il n'est pas probable qu'il donne des têtes de combat nucléaires à Fidel Castro. Je ne crois pas que ce soit arrivé ou que ça puisse arriver.

Robert Kennedy : Une autre question est de savoir si nous devons penser d'une quelconque autre façon à nous impliquer dans cette affaire à travers la Base de Guantanamo, ou s'il y a un quelconque bateau qui.. . Couler le Maine de nouveau ou d'une autre manière.

JFK : Si nous allons frapper le samedi ou le dimanche, nous devons être capables de réaliser l'invasion en relation avec ce qui arrivera.

George Ball : Il est probable qu'eux nous évalueront mal et penseront que cela n'est pas une opération à haut risque, ce qui se reflète dans la façon dont ils sont en train de la mener à bien (...) Ce qui suggère qu'ils vont penser qu'il ne se passera rien.

Nc Namara : Le plus probable est que les missiles ne soient pas opérationnels avant X jours , probablement 2 semaines, mais ne sont pas protégés.

George Ball : Je crois que c'est une possibilité. Il y a une série d'actes isolés , sans surprise, parce que celle d'attaquer par surprise comme à Pearl Harbour , simplement me fait peur par rapport à la postérité.

Nc Namara : En tout cas, si nous nous décidons pour une action militaire , il y a encore beaucoup d'inconnues : que pensons-nous que fera Castro après l'attaque des missiles ? Survivra-t-il en tant que dirigeant politique ? Sera-t-il renversé ? Sera-t-il plus fort ou plus faible ? Comment réagiront les Soviétiques ? Comment Khrouchtév pourrait-il se permettre d'accepter une action comme celle-là sans riposter d'aucune façon ? Où le ferait-il ? Comment réagirions-nous, nous, à cette riposte ? (...) Je crois que nous devons réfléchir à ces problèmes cette nuit et nous rencontrer demain pour les analyser et discuter.

Ainsi s'acheva la première journée de travail du nouveau Comité Exécutif. Bien que pendant cette journée, on ne prit aucun accord, on souligna certaines des idées essentielles qui seraient discutées pendant cette semaine. En général, il faut dire que bien qu'il existe presque dans le Comité un consensus favorable à l'action militaire, ses membres ignoraient à ce moment-là, quand la dite action pouvait être imminente, qu'à Cuba, il y avait déjà des dizaines de charges nucléaires pour les missiles tactiques, destinées à repousser un débarquement ennemi direct sur les côtes de l'île, c'est pourquoi, en réalité, quelque action drastique des forces nord-américaines contre les défenseurs de la Perle des Antilles aurait considérablement augmenté le risque de déclenchement d'une guerre nucléaire générale, indépendamment du fait que la première riposte ait été faite avec des armes conventionnelles ou nucléaires tactiques.

XV. Attaquer ou ne pas attaquer, là est la question.

Pendant ce premier jour de discussion et d'analyse du Comité Exécutif du Conseil National de Sécurité des Etats-Unis, le Président était déjà préoccupé par les missiles Jupiter stationnés en Turquie, ceux qui plus tard, deviendront un obstacle à la résolution de la Crise. Kennedy était aussi préoccupé parce que les Soviétiques pouvaient attaquer si les avions nord-américains attaquaient les armes soviétiques à Cuba, et également parce que les missiles que les Turcs étaient en train de finir de rendre opérationnels pourraient être tirés contre des cibles soviétiques sans son autorisation. Les têtes de combat nucléaires des Jupiter étaient séparées des missiles et contrôlées par du personnel étasunien mais n'importe quel missile qui serait tiré depuis la Turquie, avec une tête nucléaire ou conventionnelle, augmenterait énormément la tension alors que les choses s'éclaircissaient.

En ce temps-là, il n'y avait encore aucune sauvegarde électronique qui empêche physiquement le lancement de missiles sans autorisation. Les premiers exemplaires de ces mesures commençaient juste à être installés sur les nouveaux missiles intercontinentaux Minuteman des Nord-américains. Au lieu de cela, à chaque niveau de commandement, deux militaires devaient recevoir des instructions séparément et les confirmer entre eux, avant d'exécuter l'ordre de feu reçu. Inquiet parce que la guerre ne devrait pas commencer par un tir non autorisé depuis la Turquie, le président Kennedy indiqua à l'Assemblée des Chefs d'Etat Major que les sauvegardes existantes seraient renforcées et ordonna au chef étasunien en Turquie de rendre les Jupiter « non opérationnels », c'est à dire de les détruire immédiatement si on essayait de les tirer sans une autorisation présidentielle expresse.

LES ENFANTS : L'HEURE EST VENUE !

Ce soir-là, pendant que le Comité Exécutif se réunissait, l'Assemblée des Chefs d'Etat Major se réunissait aussi. A cette occasion, on fit des propositions et on prit des décisions importantes, parmi lesquelles, celles-ci :

- *Considérer comme maladroite une attaque aérienne seulement contre les missiles nucléaires. On devait lancer l'attaque aérienne de grande envergure en attaquant les missiles de moyenne portée, les dépôts nucléaires si on en découvrait, les entrepôts militaires, les chars, les moyens de combat navals, et les autres objectifs significatifs qui pouvaient affecter les Etats-Unis et leurs forces.*
- *A partir de l'attaque aérienne, on devait mettre en place un blocus naval total et*

commencer à exécuter les plans d'invasion établis : le plan OPLAN-314 ou le plan OPLAN- 316 selon ce qui serait décidé.

- Avant de lancer l'attaque ou simultanément avec elle, il fallait disperser les bombardiers stratégiques.*
- Après le discours du Président sur la situation, s'il était fait au préalable, il faudrait faire passer les forces étasuniennes dans le monde au stade DEFCON 2. (**Note de l'auteur : Il faut signaler que , selon les conceptions nord-américaines, DEFCON (conditions de défense) avait 5 niveaux d'alerte. En temps de paix, les troupes se trouvaient généralement en DEFCON 5 et pouvaient passer à d'autres niveaux de préparation au combat jusqu'à DEFCON 2 . A ce niveau, elles étaient prêtes à combattre car DEFCON 1, c'était la guerre).***
- Prendre des mesures pour la défense de la Base Navale de Guantanamo.*
- Augmenter la défense antiaérienne dans le sud-est des Etats-Unis et augmenter les patrouilles aériennes avec intercepteurs durant les 24 heures, en les renforçant pendant la journée.*
- La mobilisation des 150 000 réservistes serait nécessaire.*
- On devrait envisager de déclarer l'état d'urgence national.*
- Le danger des missiles de moyenne portée stationnés à Cuba était suffisamment important pour justifier l'attaque, y compris depuis que les missiles étaient opérationnels .*

Les membres de l'Assemblée des Chefs d'Etat Major étaient désireux de faire bonne impression devant le président après le fiasco de la Baie des Cochons et leur malheureuse intervention. Ils restaient fermes et unis pour recommander l'usage d'une force militaire écrasante contre les positions soviétiques et cubaines dans l'île. Ils défendirent constamment et avec une obstination digne d'une meilleure cause, l'usage de la force et se préparèrent diligemment pour l'attaque aérienne et l'invasion potentielle , ce qui était aussi la préférence initiale du Président. De plus, ils montrèrent clairement leur conviction : le moment et l'occasion étaient arrivés de se défaire de Castro , il fallait seulement profiter de l'occasion et ils étaient prêts à la faire. Plus, à ce qu'il semblait , ils étaient trop rigides sur leurs conceptions antédiluviennes, car ils ne furent pas capables d'apprécier les changements qui s'effectuaient autour d'eux. C'était comme si seul le violon qu'ils touchaient était capable d'émettre une note alors que ceux qui touchaient les autres émettaient une gamme de sons plus ou moins harmonieux. Pourtant, le Président et ses principaux conseillers étaient prêts à accepter même le malheur de coexister avec Castro dans certaines conditions mais pas avec les missiles soviétiques . Selon le principe de faire chaque chose en son temps , les militaires soutinrent obstinément leur opinion que Castro aussi représentait un grand danger pour la sécurité des Etats-Unis et qu'il fallait profiter de l'occasion pour l'éliminer à n'importe quel prix. Il était évident qu'ils manquaient de flexibilité. Cela fut la source des divergences qui existèrent entre les critères des dirigeants militaires et civils étasuniens en octobre 1962.

Cependant, dans la soirée de ce mardi , le Secrétaire à la Défense demanda l'opinion de l'assemblée des Chefs d'Etat Major sur les probables réactions soviétiques à une attaque des Etats-Unis contre Cuba, qui devaient être présentées le lendemain (17 octobre).

De toute façon, le secrétaire au Trésor, Douglas Dillon, le secrétaire conseiller à la Défense pour la Sécurité Internationale, Paul Nitze, et les membres de l'Assemblée des Chefs d'Etat Major doutaient du fait que la Crise débouche sur une guerre nucléaire et étaient confiants dans le fait que finalement, les Soviétiques céderaient. Ils considéraient

aussi que l'équilibre nucléaire stratégique était un facteur significatif et en certaines occasions, déterminant dans l'adoption de décisions pendant la guerre froide. Ils pensaient que l'effort de Khrouchtchév pour installer ses missiles à Cuba en constituait un exemple évident. A leur avis, avec les missiles ici, l'Union Soviétique doublerait pratiquement le nombre de têtes nucléaires qu'elle pourrait lancer contre des cibles étasuniennes, bien qu'elles soient de moindre puissance que celles des missiles intercontinentaux, qui seraient beaucoup plus vulnérables au noyau du pouvoir stratégique des États-Unis, à savoir, les bases de bombardiers du Commando Aérien Stratégique.

Un thème d'actualité et d'importance à ce moment-là, était celui de la relation qu'il pouvait y avoir entre les actions soviétiques dans les Caraïbes et leurs objectifs en Europe. Les États-Uniens considéraient les crises de Berlin et de Cuba comme deux visages de la même monnaie. Ils attendaient une forte réaction soviétique à Berlin devant toute action militaire à Cuba. Pour leur part, les fonctionnaires soviétiques de l'époque ont déclaré que, pour eux, Berlin et Cuba étaient deux thèmes indépendants, sans aucun lien étroit entre eux.

Maintenant bien, il faut reconnaître que le caractère secret de l'Opération « Anadyr » contribua à intensifier la Crise. Il était compréhensible que les États-Uniens soient terrifiés par l'apparition subite et secrète de missiles stationnés si près des États-Unis. L'alarme put être aggravée par le fait que les diplomates soviétiques nièrent la vérité jusqu'à la dernière minute. Il en résulta que les ambassadeurs soviétiques à Washington et à l'ONU ne savaient rien à ce sujet, car Khrouchtchév le cachait délibérément. Sa campagne active de désinformation pouvait faire que Kennedy et ses conseillers suspectent l'Union Soviétique d'être en train de préparer une attaque de missiles surprise contre les États-Unis.

A ce sujet, Nikita Khrouchtchév souligna dans ses Mémoires : « *Les dirigeants politiques des États-Unis pouvaient supposer que nous avions des plans très agressifs contre leur pays (...) Ils ne prenaient pas en compte ce qu'ils avaient fait jusque là avec l'Union Soviétique, en nous entourant avec leurs bases militaires (...) Les impérialistes étasuniens voyaient ça comme quelque chose de naturel, comme quelque chose qui était leur droit à se défendre contre l'Union Soviétique (...) Cependant, maintenant il s'agissait de Cuba, qui était sous leur nez, et ils lui niaient son droit à se défendre. Voilà leur morale. Les impérialistes prennent en compte et appliquent la morale seulement si elle est soutenue par la force. Si une telle force n'existe pas, la morale n'est pas prise en compte. (...) Ils pratiquaient et continuent de pratiquer cette politique mais ils n'avaient rien expérimenté de semblable dans leur propre chair dans toute leur histoire. C'est pourquoi, à ce moment-là, ils étaient très perturbés et effrayés.*

S'il la guerre éclatait, cette fois, ce serait différent pour les États-Uniens car lors de la première et de la seconde guerre mondiale, l'immense majorité d'entre eux n'a pas entendu le tir d'un fusil, n'a pas connu les explosions des bombes et des projectiles d'artillerie, ignorait les peines et les souffrances des évacuations, de la faim terrible et de l'occupation. Ils avaient combattu sur des terres lointaines. Cependant, maintenant ils se transformeraient en cibles de projectiles. Et quelle sorte de projectiles ! Rien moins que nucléaires ! »

Dès ce mardi 16 octobre, le Commandement Unifié de l'Atlantique, organe principal de commandement pour la direction des actions militaires auquel étaient subordonnées

toutes les forces terrestres, navales et aériennes engagées , commença à s'organiser . Celui-ci était commandé par l'amiral Robert L. Dennison. L'Assemblée des Chefs d'Etat Major donna la responsabilité du blocus, si en définitive, il était mis en place, à un de ses membres , l'amiral George W. Anderson, chef des Opérations Navales de la Marine de Guerre des Etats-Unis. Les décisions seraient prises par le Président, en sa qualité de Commandant en Chef des Forces Armées et transmises par l'intermédiaire de son Secrétaire à la Défense.

Ce jour-là, la Maison Blanche, le Pentagone et d'autres institutions reçurent des instructions pour leur déplacement potentiel dans les prochains jours dans les installations souterraines. Les familles des chefs seraient informées sur leur possible déplacement à l'intérieur du pays . De plus, on avait préparé la mise en place de la censure militaire.

Pendant ce temps-là, à Cuba continuaient à se dérouler les activités planifiées liées, à cette date, à l'arrivée au port de Mariel du bateau « Omsk » qui accomplissait son second voyage, transportant entre autres choses, 5 missiles R-12 de combat et 2 de démonstration pour le régiment stationné à Santa Cruz de los Pinos-San Cristobal, avec lesquels les 42 missiles de type R-12 destinés à la division aérospatiale stratégique se trouvaient au complet.

LE CHANGEMENT DE POSITIONS COMMENCE.

Mercredi 17 octobre.

La journée commença avec ce qui pouvait paraître une plaisanterie à ceux qui savaient déjà ce qui se préparait en secret : Georgui Bolshakov, fonctionnaire de l'ambassade soviétique à Washington, transmet à Robert Kennedy un message personnel de Khrouchtév au président assurant qu'en aucun cas ne seraient envoyés de missiles sol-sol offensifs à Cuba .

Les dirigeants nord-américains connaissaient les résultats de l'analyse des photos aériennes qui avaient été prises le 15 au-dessus de la région occidentale de Cuba. On découvrit d'autres emplacements qui comprenaient 4 rampes de lancement dans la zone de San Cristobal, ce qui faisait 4 emplacements de missiles de moyenne portée avec 16 rampes au total. On découvrit aussi 2 nouveaux emplacements dans la zone à l'est de Guanajay. Par leurs caractéristiques les rampes de lancement situées en ligne, déjà connues pour avoir été photographiées antérieurement en URSS, pouvaient être pour les missiles de portée intermédiaire SS-5 (R-14 pour les Soviétiques), ceux qui étaient capables d'envoyer leurs têtes nucléaires jusqu'à des distances de l'ordre de 4 000 km. Avec eux pouvait être frappé tout le territoire continental des Etats-Unis et ils arriveraient même jusqu'à la Baie d'Hudson, au Canada, et à la capitale du Pérou, en Amérique Latine.

L'Assemblée des Chefs d'Etat Major présenta les opinions demandées la veille par le Secrétaire à la Défense concernant les probables réactions soviétiques face à une attaque contre Cuba. Les avis rejetés furent les suivants :

1. Les Soviétiques ne déclencheraient pas une guerre générale pour Cuba.
2. Leur riposte était plus probable à Berlin, en Turquie, en Iran ou en Corée.

De plus, l'Assemblée envoya à McNamara un document dans lequel elle s'opposait à une attaque aérienne seule contre les missiles . Ses membres défendaient l'idée d'une attaque aérienne large, suivie d'un blocus total et ensuite d'une invasion pour éliminer Castro. C'était le moment de se débarrasser de lui , soutenaient-ils, et les militaires pouvaient le faire. Il fallait seulement l'approbation du Président...

Ce jour-là, les avions U-2 réalisèrent 6 vols de reconnaissance à grande altitude au-dessus de Cuba et la CIA présenta une information de Renseignement indiquant qu'un blocus total ferait tomber Castro en 4 mois. Adlai Stenvenson, représentant des Etats-Unis devant l'ONU , effrayé par les résultats funestes qui pourraient être la conséquence d'une décision mal fondée, envoya aussi une lettre au président Kennedy dans laquelle, entre autres choses, il soulignait :

- *Le fait de prendre le risque ou non de commencer une guerre nucléaire est étroitement lié à l'adoption de la meilleure des décisions, et les jugements de l'histoire coïncident rarement avec la colère d'un moment.*
- *L'existence de bases de missiles nucléaires en quelque endroit est négociable avant de commencer à faire quoi que ce soit contre elles.*
- *Il doit être totalement clair que les Etats-Unis ont été, sont et seront prêts à négocier l'élimination des bases et toute autre question ; que ce sont eux qui ont altéré la balance précaire existant dans le monde avec un mépris arrogant envers vos avertissements et que nous n'avons d'autre alternative que de rétablir cette balance , c'est à dire, chantage et intimidation jamais, négociation et sagesse toujours.*

A cette date, trois sessions de travail du Comité Exécutif eurent lieu, auxquelles ne participa pas le Président car il était allé dans le Connecticut pour les magouilles électorales du Parti Démocrate. Cependant, au début du travail, les membres du Comité savaient que Kennedy , à ce moment-là, penchait , s'ils se décidaient à faire quelque chose contre les missiles de moyenne portée et peut-être contre les aérodromes, pour le faire rapidement , sans avertissement.

La réunion commença par la discussion d'un document dans lequel étaient exposées les alternatives qui étaient considérées comme possibles à ce moment-là :

Option A : Prendre des mesures politiques, exercer des pressions et lancer un avertissement. Si la réponse n'était pas satisfaisante, attaquer militairement.

Option B : Attaquer militairement sans avoir auparavant lancé d'avertissement , exercé aucune pression et pris aucune mesure. Conjointement à cette action, seraient émis des messages soulignant son caractère limité.

Option C : Prendre des mesures politiques, exercer des pressions et lancer un avertissement en même temps qu'établir un blocus naval et invoquer l'autorité du Pacte de Rio et, ou procéder à une Déclaration de Guerre de la part du Congrès des Etats-Unis ou invoquer la Résolution Conjointe sur Cuba approuvée lors de la 87° Session du Congrès.

Option D : Invasion à grande échelle pour détruire la Cuba de Castro.

Le débat commença et les opinions se polarisèrent tout au long de la journée : alors que l'ex secrétaire d'Etat, Dean Acheson, le directeur de la CIA, John McCone, le général Taylor et le secrétaire Dean Rusk étaient pour l'action militaire directe, Boleen et Thomson se prononçaient pour un rapprochement diplomatique avec Khrouchtchév et Castro avant d'entreprendre une action militaire . Pour sa part, Martin, Robert Kennedy et McNamara préféraient le blocus comme premier pas dans la campagne de pressions . Les autres membres du Comité se montraient hésitants entre ces tendances prédominantes.

Peu à peu, la variante du blocus pour empêcher l'introduction de plus d'armes offensives gagna des adeptes . Les partisans de celle-ci argumentaient que la présence des missiles soviétiques à Cuba n'avait pas une grande importance militaire car chaque superpuissance était capable de dévaster l'autre avec des armes nucléaires , même sans les armes qui avaient été introduites dans l'île . De plus, McNamara soulignait que le bombardement des installations de missiles causerait la mort de nombreux spécialistes soviétiques , ce qui provoquerait une riposte de Moscou. Dans ce cas, les Etats-Unis pourraient perdre le contrôle de la situation et l'escalade du conflit conduirait probablement à la guerre . On considéra aussi l'argument de la veille que tous les missiles ne seraient pas détruits dans le bombardement et que ceux qui resteraient indemnes seraient immédiatement lancés contre des villes des Etats-Unis , causant des millions de victimes.

Ceux qui étaient contre le blocus affirmaient que celui-ci seul ne détruirait pas les missiles et n'obligerait pas à arrêter les travaux d'installation sur les positions de lancement . De plus, en retenant les bateaux soviétiques , de toute façon, on entrerait dans un conflit avec l'URSS aux conséquences imprévisibles au moment où il fallait concentrer tous les efforts contre Cuba , non contre l'Union Soviétique. Ils disaient aussi qu'établir le blocus était donner un prétexte aux Russes pour faire la même chose à Berlin, ce qui n'entraînait en aucune façon dans les plans de l'OTAN.

Les partisans de cette mesure, pour leur part, faisaient valoir que son avantage résidait dans l'utilisation flexible de la force et de la diplomatie , laissant des possibilités pour adopter des décisions ultérieures dans la mesure où les rapprochements s'accomplissaient , c'est à dire que le blocus était un moyen de pression limité mais susceptible d'être augmenté selon les circonstances . De plus, et c'était le plus important, il leur permettrait de continuer à contrôler le déroulement des rapprochements . Ceux-ci soulignaient qu'après avoir asséné l'attaque aérienne , il n'y aurait plus de voie pour le repli car si les Soviétiques ne faisaient pas de concessions, le pas suivant devait être l'invasion de l'île. Alors, l'escalade serait inévitable.

ET QU'ARRIVERAIT-IL SI... ?

Les partisans de la ligne dure, fréquemment appelés « les faucons », considéraient que les Etats-Unis avaient un avantage militaire irréfutable dans les forces conventionnelles dans les Caraïbes et , ce qui était plus important, également en ce qui concernait la capacité nucléaire stratégique. A cause de cela, Khrouchtchév devrait céder à un moment ou à un autre. Ceux-là inclinaient pour forcer la situation en assenant l'attaque aérienne large.

Ses opposants comprenaient que tout usage de la force pouvait provoquer une escalade incontrôlable d'actions et de réactions jusqu'à ce qu'une des parties se sente obligée d'employer les armes nucléaires. Une fois franchi le seuil de la violence, personne ne pourrait prédire le résultat final mais le plus probable, c'est que cela occasionnerait la

dévastation des deux pays. Pour ce groupe, l'équilibre nucléaire stratégique n'était pas en relation avec le nombre d'armes qu'on avait ni avec la capacité d'une partie à attaquer et désarmer l'autre, ni avec la quantité et les sortes d'armes nécessaires pour pouvoir riposter s'ils assénaient le premier coup. A son avis, chacune des superpuissances avait déjà plus d'armes qu'il n'en fallait pour s'entre-détruire , c'est pourquoi ces armes servaient seulement de frein à l'usage des mêmes.

La supériorité nucléaire des Etats-Unis n'était pas si grande qu'elle puisse se traduire en quelque chose d'utilisable pour atteindre des buts politiques parce que, même avant l'installation des missiles à Cuba, les Soviétiques avaient déjà assez de puissance nucléaire stratégique pour que les Nord-américains aient à affronter la perspective qu'ils leur occasionneraient des dommages irréparables s'ils utilisaient leurs armes de quelque façon contre eux. Ce jour-là, il y avait un accord général sur le fait que les missiles à Cuba ne changeaient pas de façon significative l'équilibre du pouvoir , cependant, la présence des armes soviétiques à 90 miles des côtes des Etats-Unis restait complètement inacceptable.

Maintenant bien, si les Nord-américains s'étaient décidés à envahir l'Ile , les risques d'une escalade nucléaire n'étaient pas simplement théoriques, comme conséquence de l'existence d'une quantité substantielle d'armes nucléaires tactiques ici, circonstance que les Etasuniens ignoraient. Bien que nous supposons que ces armes pouvaient être détruites lors des attaques aériennes répétées qui se produiraient au début des hostilités, il existerait toujours une grande probabilité que certaines d'entre elles survivent et soient lancées contre les troupes nord-américaines qui auraient débarqué ou qui seraient près de le faire. Alors auraient surgi deux variantes fondamentales possibles :

a) Les Etats-Unis auraient décidé que les dommages occasionnés par les armes nucléaires tactiques étaient acceptables, que la probabilité d'autres attaques similaires était faible ou nulle et que les opérations devaient continuer en étant conventionnelles, au lieu de risquer une escalade nucléaire inutile.

b) Les Etats-Unis pourraient prendre cette attaque comme excuse pour effectuer une escalade nucléaire afin de terminer rapidement les opérations à Cuba . Cela aurait fini avec un très grand risque d'escalade jusqu'à la guerre nucléaire mondiale . De toute façon, dans un conflit nucléaire limité seulement à Cuba, il est probable que les Nord-américains pourraient atteindre une victoire à la Pyrrhus , à un prix très élevé en vies, en technique et en armements. Cependant, dans ce cas, l'histoire ultérieure aurait été beaucoup plus périlleuse , car après avoir été employé pour la première fois dans un combat entre les deux grandes puissances, un nouvel usage de l'arme nucléaire pourrait devenir plus facile.

XVI. Un blocus mais après l'attaque aérienne.

Jeudi 18 octobre.

L'analyse préliminaire des photos obtenues la veille par les U-2 montrait une avancée rapide des travaux de préparation des positions de lancement des missiles à Cuba , ce qui renforçait la position des partisans de l'attaque aérienne.

Lors des discussions de ce jour-là, au Comité Exécutif, une partie de ses membres

plaidait, en première instance, pour une attaque aérienne limitée qu'ils appelaient « chirurgicale », dirigée seulement vers la destruction des emplacements de missiles . Cependant, quand le président posa des questions sur l'efficacité de cette action militaire, le général Taylor assura que seuls 90% des emplacements connus seraient détruits , c'est pourquoi l'option du blocus commença à se renforcer dans les débats.

Serait-il vrai que les membres du Comité croyaient aux attaques aériennes « chirurgicales » , dans lesquelles on détruirait proprement les missiles ? De quelle chirurgie pouvait-on parler à ce moment-là , quand les bombes obéissaient seulement aux lois aveugles de l'aérodynamique et de la balistique, qui dépendaient elles-mêmes d'une masse d'impondérables qui influençaient de façon notoire la précision du bombardement ? Quand il n'y avait aucune possibilité d'exercer une quelconque influence sur les bombes après le lancement car les fameuses armes intelligentes n'étaient pas encore sorties des cartons à dessin les plus avant-gardistes? Comme le démontrera l'expérience de la guerre du Vietnam plus tard, pour détruire des cibles terrestres avec des bombes aériennes, il fallait encore bombarder de multiples fois, et ainsi on n'obtenait pas souvent leur anéantissement bien qu'il n'existe pas de forte défense antiaérienne. Il est certain que ces évaluations pour détruire les missiles en attaquant avec des groupes de 6 à 8 avions , comme on le soulignait, et obtenir 90% d'efficacité, restaient peu crédibles. De même que celle de détruire les groupes de missiles antiaériens facilement et pratiquement sans pertes en pénétrant sous la limite inférieure de la zone de destruction de ceux-ci car les groupes étaient des cibles peu denses et formées par une série d'éléments répartis sur une zone relativement vaste.

Pendant la discussion, Robert Kennedy, en répondant aux arguments de l'ex secrétaire d'Etat Dean Acheson, qui plaidait pour l'attaque aérienne large, déclara que pour très puissants que puissent être les arguments politiques et militaires en faveur de l'attaque, avec une préférence pour le blocus, quelles que fussent les raisons invoquées, ce pour quoi ils prêchaient, dans le fond, était une attaque par surprise d'une grande puissance contre une très petite nation. Et cela, les Etats-Unis ne pouvaient pas le faire s'ils voulaient garder leur éthique dans le pays et dans le monde entier.

Le blocus naval était considéré comme une action moins provocatrice que l'attaque aérienne qui obligerait les Soviétiques à une riposte immédiate. C'est pourquoi à travers le blocus, on évitait un choc militaire direct d'entrée. De plus, le Président aimait l'idée de laisser une porte de sortie à Khrouchtchév, de commencer à un bas niveau pour aller en augmentant la pression en fonction des circonstances . Il fallait aussi tenir compte que commencer par un blocus resterait plus acceptable pour les autres pays que l'attaque aérienne et permettrait d'obtenir plus facilement le soutien des alliés au moment où il serait nécessaire d'exécuter une action plus drastique.

Le blocus commencerait seulement par les armes « offensives » et plus tard, pourrait être étendu aux combustibles, ce qui contribuerait à la paralysie de l'économie cubaine.

A partir de là, les experts des Départements d'Etat, de la Justice et de la Défense travaillèrent à l'élaboration de la proclamation officielle du blocus. Profitant de l'occasion, Abram Chayes, directeur du Département Juridique du Département d'Etat, fut consulté sur la légalité de l'installation des missiles nucléaires à Cuba et maintint toujours que c'était quelque chose de légal. « En réalité, déclara-t-il ultérieurement, notre problème juridique était que l'action des Soviétiques n'était pas illégale. » De plus, dans les réunions

du Comité Exécutif , la base juridique qu'on invoqua , si on les qualifiait d'offensifs, fut que leur présence dans l'île pouvait être interprétée comme une attaque armée, tirant profit de ce qui était stipulé dans l'article 51 de la Charte de l'ONU, argument que les juristes ne partageaient pas, car il était évident qu'on n'avait pas effectué de semblable action de guerre. Ceci est un exemple de la façon dont s'entortillaient et se frelataient les concepts juridiques et les dispositions des organismes internationaux pour servir des fins agressives.

Theodore Sorensen , conseiller du Président, déclara aussi que « Les Soviétiques avaient parfaitement le droit de faire ce qu'ils faisaient à condition que le Gouvernement cubain soit d'accord . Kennedy était clairement préoccupé par le fait que les Soviétique en appelleraient à l'opinion publique mondiale, invoquant la loi internationale. Pour cela, je trouvais urgent qu'il (...) mette l'accent sur la soudaineté et le mensonge du déploiement (dans le discours qu'il était en train de préparer) ».

Ce jour-là, les membres de l'Assemblée des Chefs d'Etat Major furent invités à participer en partie à une réunion du Comité Exécutif . Là, ils soutinrent l'action militaire immédiate et s'opposèrent à un blocus, car ils doutaient de son efficacité. Lors de la réunion, se produisit un vif échange entre le Président et le général Curtis LeMay, chef de l'Etat Major des Forces Aériennes, qui défendit ardemment la nécessité d'une attaque militaire. Lorsque le Président lui demanda quelle serait la riposte des Russes à l'attaque aérienne et à l'invasion de Cuba par les Etats-Unis, le général lui assura qu'il n'y aurait aucune réaction. Le président Kennedy se montra sceptique et déclara qu'ils réagiraient quelque part , d'une façon ou d'une autre, car après toutes leurs déclarations, ils ne pouvaient pas laisser détruire leurs missiles et tuer un grand nombre de Russes sans rien faire. S'ils n'agissaient pas à Cuba, ils le feraient sans doute à Berlin. Kennedy parla du danger qu'ils installent encore et encore des missiles à Cuba, et que si on continuait à laisser passer le temps, tous ceux qui étaient là seraient opérationnels.

Après la réunion, le Président était en colère à propos des commentaires de LeMay et dit à son assistant que « ces hauts gradés ont un grand avantage en leur faveur, car si nous faisons ce qu'ils veulent que nous fassions, aucun d'entre nous ne sera vivant après pour leur dire qu'ils s'étaient trompés. »

A la fin de la journée, les partisans du blocus commençaient à être majoritaires et le Président demanda que les membres du Comité se divisent en deux groupes, un pour étudier les avantages d'actions à déroulement lent, avec le blocus et ce qu'il serait nécessaire de faire ensuite, suivant le déroulement des événements, et l'autre continuerait à étudier l'action rapide, au moyen d'une attaque de substantielles proportions avec ou sans avis antérieur.

Malgré les divergences avec le Président, les chefs continuèrent à travailler pour déterminer quand les actions militaires contre Cuba pourraient être exécutées et à la fin de la soirée de ce jeudi, ils avaient décidé que le dimanche 21 était la date possible la plus proche pour l'attaque aérienne à grande échelle mais que la meilleure date était le mardi 23. La date potentielle la plus proche pour l'invasion était le dimanche 28 mais le 30 octobre serait une meilleure date.

A 5 heures du soir, le président Kennedy reçut à a Maison Blanche Andreï Gromiko, ministre des Relations Extérieures d'URSS qui participait à l'Assemblée Générale de

l'ONU. Aucun des deux n'évoqua pendant la réunion les missiles stationnés à Cuba. Gromiko mit en avant que l'assistance soviétique à l'île se faisait dans l'unique but d'augmenter les capacités défensives du pays et de contribuer à son développement car les Cubains avaient eu auparavant le dilemme de continuer sans se préparer à résister à une attaque extérieure ou de faire quelque chose pour se défendre, que les spécialistes soviétiques entraînaient les Cubains au maniement d'armes défensives et souligna le mot « défensives » , c'est pourquoi l'entrée de ces armes et l'entraînement ne pouvaient constituer une menace pour les Etats-Unis.

Kennedy, de son côté, déclara qu'au printemps, l'URSS avait commis une grosse erreur et sans en avoir parlé, avait commencé une politique de livraison d'armes à Cuba à une échelle sans précédent , ce qui avait créé un grave danger. Cependant, pour éviter toute confusion, il lut à haute voix sa déclaration du 4 septembre, dans laquelle il signalait les graves conséquences qu'aurait un stationnement de missiles ou d'armes offensives à Cuba pour les Soviétiques.

Pendant que ces événements se déroulaient à Washington, à Cuba , 4 autres rampes de lancement du régiment de missiles stratégiques de la région centrale étaient prêtes, ce qui avait pour conséquence que ce régiment était tout à fait prêt pour le combat. A cette date, le Groupement des Forces Soviétiques comptait déjà environ 40 000 hommes.

ENFIN : ILS LE SAVAIENT OU PAS ?

Ce jour-là arriva à la Havane le groupe d'aide et d'inspection du Ministère de la Défense avec à sa tête le général Gribkov. Le général Pliev l'informa sur les aspects positifs que les Cubains offraient l'aide nécessaire à l'installation des troupes et qu'au niveau supérieur, l'Etat Major Général de Cuba et les officiers supérieurs soviétiques coopéraient de façon satisfaisante dans la planification de la défense coordonnée de l'île. Parmi les points négatifs, il signala que le déploiement des missiles de moyenne portée était en retard à cause de la pénurie de matériels de construction , c'est pourquoi les officiers et les soldats des régiments devaient faire une grande partie du travail à la main. De plus, il indiqua qu'il était possible que les Nord-américains aient découvert les emplacements des missiles de moyenne portée qui se construisaient dans la zone de San Cristobal car ils avaient fait voler un U-2 le 14, deux le 15 et 6 le 17. Les appareils photos des U-2 devaient aussi avoir capté l'aérodrome de San Julian , où se trouvait la majorité des Il-28 et leurs emballages, ainsi que l'aérodrome de la région centrale de l'île où se trouvaient les MIG-21.

Si comme le dit le général Gribkov, ces vols de U-2 avaient été détectés, et le commandement de l'ATS soupçonnait que les Nord-américains avaient découvert les missiles de moyenne portée, ne pas commencer immédiatement à prendre des mesures pour se préparer en vue de leur pire réaction serait quelque chose d'impardonnable. Et de plus, il semble qu'ils n'avaient pas parlé au commandement cubain pour que les FAR et le pays se préparent aussi.

Le Commandant en Chef Fidel Castro a dit à ce sujet : « Ces erreurs politiques et militaires nous apportèrent un grand danger, un danger très sérieux, car après que les Nord-américains aient appris ce qui se passait, ils pouvaient prendre l'initiative ; l'initiative était entre leurs mains, l'initiative diplomatique, politique et militaire. »

Il était presque évident que les Nord-américains avaient découvert les emplacements. Les avions U-2 ne volaient pas depuis le 29 août, quand ils photographièrent les emplacements des missiles antiaériens et tout à coup, ils font un vol sud-nord précisément au-dessus de San Cristobal , dans les environs de la région où étaient concentrés deux régiments de missiles de moyenne portée, 16 rampes de lancement, et si ce n'était pas suffisant, le lendemain, ils firent 2 autres vols , eux qui étaient restés 45 jours sans voler entre le 29 août et le 14 octobre. Mais 2 jours plus tard, le 17, ils font 6 vols , ce qui est sûr, c'est que jamais cela n'était arrivé à Cuba ou ailleurs. Qu'il y ait 6 vols de U-2 au-dessus d'un si petit territoire en un seul jour !

Etant donné ses caractéristiques d'être un avion très secret , destiné à l'espionnage sur l'URSS et d'autres endroits d'importance particulière et prenant en compte le peu d'exemplaires existant de cet avion (il semblerait qu'à ce moment-là, il y en avait un peu plus d'une dizaine) , je suis pratiquement certain que jamais six n'ont volé le même jour dans le monde entier et encore moins sur une petite partie de celui-ci.

Maintenant, bien, si les groupes de missiles antiaériens et leurs radars interdisaient d'émettre, comment les Soviétiques avaient-ils détecté ces vols des avions U-2 ? La question doit être la suivante : avec les troupes en provenance d'URSS étaient arrivés deux bataillons radiotechniques équipés de radars de différentes sortes, 40 avions de chasse MIG-21 F13 , ceux qui volaient depuis le 18 septembre , si bien que ces bataillons devaient offrir la sécurité de leurs radars aux vols, c'est pourquoi leurs positions de toutes sortes devaient être connues par la reconnaissance radiotechnique nord-américaine. Le commandement soviétique devait avoir organisé un schéma de garde avec les radars de ces bataillons qui garantirait la surveillance minimale de l'espace aérien de Cuba et de ses environs 24 heures sur 24. C'était le minimum indispensable et s'ils ne l'avaient pas fait, ce serait une chose incompréhensible de plus parmi toutes celles qui se sont déroulées pendant ces mois. De sorte qu'avec les radars de ces bataillons, ils localisèrent les vols des U-2.

Pendant ce temps, les services de renseignements des FAR restaient en alerte devant les mouvements inhabituels de troupes nord-américaines qui avaient commencé à se produire depuis le 16 octobre.

Vendredi 19 octobre.

Le résultat de l'analyse des photos prises par les U-2 le 17 démontra l'existence de deux autres emplacements de missiles de moyenne portée avec 4 rampes chacun, dans la zone de Sagua la Grande, dans le centre de l'île, celles qui semblaient prêtes et avoir la capacité d'être tirées 18 heures après que la décision ait été prise. On détecta aussi dans cette zone un emplacement avec 4 rampes pour des missiles de portée intermédiaire qui serait opérationnel en décembre. De plus, on détecta 3 emplacements de missiles aériens de défense côtière, 22 emplacements de missiles antiaériens et 35 à 40 avions MIG-21. On considérait qu'il n'y avait pas moins de 8 000 à 9 000 spécialistes militaires soviétiques à Cuba.

Un Rapport Spécial de Renseignement sur les probables réactions soviétiques aux actions qui seraient engagées à Cuba fut émis. Dans ce rapport, on signalait que : si les Etats-Unis entreprenaient une action militaire directe, les Soviétiques répondraient de sorte que, bien qu'ils ne puissent sauver Cuba, ils occasionnent des dommages

considérables aux intérêts des Etats-Unis. Ils ne croyaient pas que l'URSS attaquerait les Etats-Unis, ni depuis les bases soviétiques ni avec leurs missiles à Cuba. Comme on ne peut déchaîner une guerre générale et qu'on ne doit pas aspirer à la suprématie locale, il est presque certain qu'ils examineraient des actions de riposte hors de Cuba. Quelles que soient les représailles qu'ils choisiraient, les dirigeants soviétiques ne commenceraient pas délibérément une guerre générale et ne prendraient pas de mesures militaires qui, selon leurs calculs, conduiraient à un risque de guerre.

L'administration nord-américaine commença le déplacement des moyens qui se trouvaient sur les bases de Floride pour y permettre la concentration de l'aviation tactique .

Ce jour-là, le Président ne participa pas aux réunions du Comité Exécutif parce qu'il était pris par des activités liées aux prochaines élections au Congrès dans la ville de Cleveland. Lors de la discussion, la majorité des membres du Comité fut partisane de l'établissement du blocus , bien qu'on n'arrive pas encore à un accord définitif. A cette session du Comité fut invité un spécialiste des questions juridiques (Meeker) qui fit remarquer que l'établissement d'une quarantaine défensive contre Cuba impliquerait l'utilisation d'une force et que la Charte de l'ONU contenait une interdiction générale de l'usage de la force, sauf en certaines circonstances . Une d'elles était la riposte à une attaque armée mais elle n'était pas applicable à Cuba dans ce cas. Une autre était constituée par l'action collective approuvée par l'organe compétent de l'ONU ; et il était évident qu'il n'y aurait pas de résolution d'approbation du Conseil de Sécurité pour légitimer et entreprendre une semblable action.

Il n'y aurait qu'un cas dans lequel on pourrait utiliser la force : si cela était sanctionné par les républiques américaines dans le cadre du Traité Interaméricain d'Assistance Réciproque (TIAR) ou Traité de Rio, pour affronter une situation qui menace la paix en Amérique.

Pendant les débats de ce jour-là, on peut noter les remarques intéressantes suivantes :

L'Ambassadeur d'URSS, Llewellyn Thompson : Il signala qu'ils devraient se donner 24 heures entre l'annonce du blocus et son application, pour donner le temps au Gouvernement soviétique de transmettre ses instructions aux capitaines des bateaux qui étaient en train de voguer vers Cuba à ce moment-là.

Robert Mc Namara : déclara plus d'une fois que les Etats-Unis devrait payer un prix pour réussir à enlever les missiles soviétiques de Cuba . Il pensait qu'il faudrait au moins retirer les missiles nord-américains de Turquie et d'Italie, et probablement il faudrait payer encore plus.

Dean Acheson : Il était d'accord pour éliminer les bases au moyen d'une attaque aérienne . Il dit que ce n'étaient pas seulement d'autres emplacements de missiles soviétiques pointés contre les Etats-Unis. Là, ils étaient dans les mains d'un fou d'actions absolument irresponsables. Les restrictions usuelles qui avaient cours avec les Soviétiques ne s'appliquaient pas dans ce cas. Le mieux que nous puissions faire, c'est d'agir rapidement.

Note de l'auteur : *Ce monsieur ignorait que ces armes n'étaient pas entre les mains des Cubains mais des Soviétiques. Les Cubains n'avaient ni n'auraient aucune autorité sur*

elles. De toute façon, il est possible que selon les critères d'Acheson, le commandant Fidel Castro ait été non seulement fou et irresponsable de ne pas se plier aux exigences d'une superpuissance mais qu'il l'ait déjà démontré depuis quelques années, par exemple : quand il prit la tête d'une poignée de jeunes qui avait attaqué la Caserne Moncada , sans envoyer quelqu'un d'autre à sa place ; quand il prit la mer personnellement sur une coquille de noix surchargée appelée Granma, défiant la furie aveugle des éléments ; quand après le débarquement sur l'île et un grave revers initial, il réunit ce qui restait de ses forces , mit la main à la pâte et commença une difficile guerre de guérilla dont il ne savait pas si elle durerait deux ans ou cent, puis se développerait contre un gouvernement qui était soutenu, approvisionné, et conseillé par les puissants voisins du Nord ; quand il décida d'affronter les intérêts de ces voisins avant de triompher ; quand seulement 18 mois plus tard, il avait dirigé sur le théâtre même des opérations , le combat contre la brigade débarquée à la Baie des Cochons, etc...

Robert Kennedy : Il pensait qu'il serait très difficile pour le Président de réaliser l'attaque aérienne par surprise, avec tout le souvenir de Pearl Harbour et toutes les implications que cela avait. Pendant 175 ans, nous n'avons pas été ce genre de pays. Une attaque par trahison n'existait pas dans notre tradition. Des milliers de Cubains et bon nombre de Russes mourraient sans avertissement. Il était d'accord pour agir mais de façon que les Soviétiques aient une porte de sortie pour se retirer.

Dean Rusk : Les Etats-Unis devaient agir de façon qu'une action soit suivie par une pause, pour que les grandes puissances puissent faire un pas en arrière au bord de l'abîme et prendre le temps d'examiner et d'élaborer une solution avant de se lancer d'une action à l'autre et de faire une escalade jusqu'à une guerre nucléaire. Pour cela, il préférerait le blocus à l'attaque aérienne.

L'Ambassadeur devant l'ONU, Adlai Stevenson : Il dit être en faveur du blocus mais que nous devons voir plus loin. Une possibilité pouvait être la démilitarisation de Cuba sous supervision internationale , peut-être accompagnée par la neutralisation de l'île sous garanties internationales et avec des observateurs de l'ONU pour superviser son accomplissement.

Il faut signaler que les représentants militaires présents à cette réunion exprimèrent le point de vue qu'une attaque aérienne pouvait se faire à n'importe quel moment après le blocus, suivi de l'invasion dans le cas où le blocus n'aurait aucun résultat sur les bases de missiles à Cuba.

XVII. La crise à son apogée.

Samedi 20 octobre.

Le Président se trouvait à Chicago , dans les magouilles électorales du Parti Démocrate. A 10 h du matin, Robert Kennedy lui téléphona au Blackstone Hôtel où il logeait, et l'informa que, selon les dernières données de la reconnaissance photographique, les Soviétiques avançaient rapidement dans la préparation des emplacements, que le Comité tenait prêtes toutes les variantes, était prêt à se réunir avec lui et que son retour dans la capitale était nécessaire.

Plus tard, Robert Kennedy transmit une note à Pierre Salinger , secrétaire de Presse :

« Le Président souffre d'une inflammation des voies respiratoires supérieures et a de la fièvre. Le médecin lui recommande de rentrer à Washington. » Salinger l'annonça à ses correspondants.

Le Président arriva à la Maison Blanche à midi et décida de nager un peu dans la piscine. A 14h 30, commença la réunion dans le Salon Ovale , qui se prolongea pendant presque 3 heures. Les variantes suivantes furent soumises à son attention :

- présentation du problème pour son analyse à l'ONU,
- conversations secrètes avec Khrouchtév par les canaux diplomatiques ,
- mise en place du blocus sur les armes offensives entrantes,
- attaque aérienne, surprise ou non, pour éliminer les installations de missiles,
- invasion de Cuba.

Le Comité Exécutif recommandait au Président la troisième variante : le blocus. Sur les 17 membres présents, 11 étaient en faveur de cette mesure et 6 contre.

Le secrétaire à la Défense exprima les arguments en faveur du blocus et d'autres plaidèrent pour l'attaque aérienne , alors le Président demanda que cela soit de nouveau discuté en sa présence. La question fut largement débattue, jusqu'à ce que , en conclusion, le Président prit sa décision en faveur du blocus. Pendant la réunion, les arguments suivants furent présentés :

Mc Namara : Ils devaient être préparés à l'éventualité de retirer les missiles de Turquie et d'Italie et aussi d'établir une date limite pour utiliser la Base de Guantanamo. Il faisait remarquer que le rapport de renseignements indiquait que les Russes n'essaieraient pas de briser le blocus par la force. Il dit qu'avec une attaque aérienne, dans le meilleur des cas, nous pouvons détruire jusqu'à deux tiers des missiles se trouvant à Cuba. Il estime qu'actuellement, il y a 6 à 8 000 Soviétiques à Cuba.

Général Taylor : Maintenant, on avait la possibilité d'éliminer non seulement les missiles mais tous les IL-28 car ils étaient proprement alignés sur la base aérienne, aux intempéries et sans protection, chose incompréhensible. La seule façon de l'expliquer est que ni les Cubains ni les Soviétiques ne s'attendent à une attaque aérienne des Etats-Unis.

John McCone : déclara que si la période de démantèlement était longue, les Cubains pourraient lancer les missiles contre les Etats-Unis à leur guise.

Dillon : Un usage limité de la force déployée pour le blocus impliquait un grave danger de lancement des missiles par les Cubains.

Adlai Stevenson : plaidait pour que nous offrions aux Russes un arrangement avec le retrait de nos missiles de Turquie et d'Italie et l'évacuation de la Base Navale de Guantanamo en échange du retrait de leurs missiles de Cuba.

Cette suggestion provoqua une forte réaction de la part de certains assistants, suivie de vives discussions.

JFK : repoussa catégoriquement l'idée de rendre la base de Guantanamo sous la menace

des Russes, on penserait que nous le faisons par peur. Il fit observer que depuis longtemps, il avait des doutes sur la valeur des missiles Jupiter stationnés en Turquie et en Italie et ajouta qu'il avait demandé au Département d'Etat d'engager des négociations pour leur retrait mais aujourd'hui, dit-il, ce n'était pas le bon moment pour suggérer cette action.

Rusk : souligna que l'élimination de la capacité des missiles stratégiques soviétiques à Cuba serait supervisée sur les emplacements par des équipes d'observateurs de l'ONU . Il proposa que l'action ne soit pas dénommée « blocus » mais « quarantaine ».

JFK : Il fut clair qu'à L'ONU, nous devons mettre l'accent sur le caractère souterrain du déploiement des missiles à Cuba. Il déclara clairement que les plans soviétiques à Cuba ne le préoccupaient pas particulièrement . Il dit que nous devons être prêts à vivre avec la menace de bombardiers soviétiques à Cuba, pourtant, l'existence de missiles stratégiques là avait un impact totalement différent.

Il faut souligner que le Président était disposé à conduire le monde au bord de l'holocauste à cause du problème de l'impact psychologique de l'action soviétique, car il était clair que celle-ci n'altérerait pas l'équilibre stratégique et que l'action était légale, Cuba et l'URSS étant deux pays souverains. Les considérations de politique interne avaient aussi beaucoup de poids dans ses décisions , c'est à dire comment cette situation, la manière et la rapidité avec laquelle elle serait résolue, pourraient influencer sur les résultats des prochaines élections au Congrès. Ce n'étaient pas des présidentielles!

Il faut souligner aussi que ni dans ces discussions serrées ni dans aucun document parmi les milliers élaborés par les gouvernants nord-américains on ne fait référence aux droits du peuple cubain, ni à la plus petite volonté d'examiner les arguments mis en avant par cette partie . Bien plus, ils ne traitaient les aspects éthiques de leur politique que depuis l'angle que depuis longtemps, on essayait de faire tomber le gouvernement cubain par tous les moyens cachés disponibles comme l'Opération « Mangouste » qui représentait en soi une véritable croisade qui n'excluait aucun des moyens de subversion contre Cuba. Cette opération avait un but clairement formulé, consistant, comme les documents déclassifiés ultérieurement le démontrèrent, en la création de conditions qui permettraient l'intervention militaire directe des Etats-Unis sur l'île.

Dans cette réunion du Comité Exécutif, on analysa aussi le brouillon du discours du Président pour faire connaître la situation au monde et annoncer les mesures décidées. Et on fixa la date et l'heure de l'intervention à la radio et à la télévision : le lundi 22 octobre à 19h. De plus, sous la direction de Ball, Martin et Alexis Johnson , un programme détaillé, heure par heure, fut mis au point pour communiquer aux alliés la décision prise, préparer la réunion de l'Organisation des Etats Américains (la méprisable OEA) qui sanctifierait l'action bien que ce soit à posteriori et de façon tirée par les cheveux , et préparer la justification juridique écrite sur laquelle s'appuierait la mesure de piraterie, chose difficile, mais pas impossible à réaliser.

Quand le plan de la « quarantaine » se confirma, McNamara, sur proposition des militaires, approuva le déplacement d'avions de toutes les bases des Etats-Unis vers le sud-est , ainsi que le renforcement de la région avec des unités de défense antiaérienne qui étaient prêtes pour l'action. Pendant les deux jours qui restaient avant l'intervention présidentielle, furent prises certaines mesures extrêmes de préparation: les Forces

Armées sur le Continent et en Europe reçurent l'ordre de se préparer subrepticement pour les actions, y compris la Sixième Flotte , basée en Méditerranée, et la Septième qui se trouvait dans la région de Taïwan. Les sous-marins avec des missiles « Polaris » occupèrent des positions pré-combatives (**Note de l'auteur : A ce moment-là, il y avait 9 de ces sous-marins . Un se trouvait sur la base de Charleston, sur le territoire continental des Etats-Unis et ne participerait pas aux actions. Les 8 autres naviguaient dans l'Atlantique nord, non loin des positions de combat prévues dans la Mer de Norvège, d'où ils avaient dans le viseur une grande région de la partie européenne d'Union Soviétique , ou se trouvaient sur une base navale anglaise, en Ecosse, en train d'accomplir certaines activités : réparations, maintenance ou congé du personnel.**) sous prétexte d'entraînement ou de manœuvres, une partie des troupes nord-américaines en Europe occidentale occupa les régions de concentration prévues , l'artillerie rejoignit ses positions de feu et l'aviation tactique passa au régime de garde.

Pendant ce temps, à Cuba, ce jour-là , on vérifiait les communications par liaison radio avec les régiments de San Cristobal . Avec le régiment stationné dans le centre, on ne pouvait pas , à cause de la distance d'environ 300 km, établir des relations par ce moyen. A ce moment-là , les équipes de communication par radio avaient déjà été déployés et étaient prêtes à travailler , c'est pourquoi on établit que les réseaux sans-fil fonctionnaient 24 heures sur 24 en régime de réception de garde , de sorte qu'on pouvait déjà diriger toutes les unités depuis le poste de commandement de la division. La situation était que le régiment de la région du centre était complètement prêt pour le combat et certaines des rampes de lancement de la région de San Cristobal étaient presque prêtes. On continuait à travailler intensément dans toutes les positions.

Ce jour-là, le général Gribkov se rendit à l'état major de la division aérospatiale et là, le major général Statsenko l'informa que le personnel travaillait intensément pour achever les positions. Ensuite, ils parcoururent les unités. Ce soir-là, Gribkov informa le général d'Armée Pliiev que les ressources de la division aérospatiale étaient épuisées ou sur le point de s'épuiser et qu'il fallait réaliser le plan qui prévoyait que toutes les unités seraient prêtes pour le combat entre le 25 et le 27 octobre et pour cela, on avait besoin de l'aide des autres unités. Cela fut rapidement mis en place par les chefs de l'ATS.

A ce moment-là, environ 15 bateaux marchands naviguaient dans l'Atlantique vers Cuba, parmi lesquels l' «Alexandrovsk», avec les charges nucléaires pour les missiles de portée intermédiaire R-14 et celles qui restaient pour les missiles aériens tactiques FKR, ainsi que «Poltava» avec les 24 missiles R-14.

LES DERNIERS AVERTISSEMENTS

Dimanche 21 octobre.

Dans la matinée, le président Kennedy eut une réunion avec un groupe de généraux parmi lesquels se trouvait Walter Sweeney, chef du Commandement Aérien Tactique. A cette réunion, participaient aussi le secrétaire à la Défense, Robert McNamara, le président de l'Assemblée des Chefs d'Etat Major, le général Maxwell Taylor, le directeur de la CIA, John Mccone et le Ministre de la Justice, Robert Kennedy.

McNamara informa qu'à présent, il semblait qu'il y aurait du matériel à Cuba,

approximativement quelques 40 rampes de lancement de missiles de moyenne portée et de portée intermédiaire . A ce moment-là, on connaissait la situation de quelques 30 missiles et on croyait qu'il y en avait environ 48 sur l'île et qu'il en arriverait au total 80.

A la requête du Président, le général Sweeney expliqua le plan d'attaque aérienne pour éliminer la capacité en missiles stratégiques installée à Cuba :

- chacune des installations de missiles antiaériens proches des emplacements de missiles de moyenne portée serait attaquée par 8 avions,
- 12 avions couvriraient chacun les aérodromes avec des MIG IL-28 , qui pourraient défendre les emplacements et attaquer les MIG qui décolleraient,
- chacune des 36 rampes de lancement de missiles connues serait attaquée par 6 avions.

Dans cette attaque, on emploierait quelques 350 avions-vols et, dans des conditions optimales, on ne pourrait pas détruire plus de 90 % des missiles connus. Le général insista sur le fait que la première attaque devrait être suivie par d'autres. Et cela conduirait inévitablement à l'invasion de l'île. Le général recommandait instamment aussi que toute attaque aérienne vise aussi les avions MIG et IL-28, ce qu'ils garantiraient en augmentant le nombre total d'avions-vols à 50. Le président Kennedy fut d'accord et leur donna des instructions pour qu'ils soient prêts à asséner l'attaque aérienne à tout moment à partir de la matinée du lundi, si c'était nécessaire. Ensuite, il ordonna de renforcer la surveillance aérienne de Cuba et demanda à l'amiral Anderson d'expliquer les procédures qui seraient employées pendant la mise en place du blocus . Celui-ci dit que « D'abord, chaque bateau qui s'approchera de l'île recevra l'ordre de s'arrêter afin de recevoir à bord un peloton de contrôle. Ensuite, si on ne reçoit pas une réponse satisfaisante, un coup de canon serait tiré devant la proue. Finalement, si la réponse souhaitée n'arrivait toujours pas, on tirerait au timon pour le neutraliser sans le couler. »

A 14h 30, eut lieu la réunion du Conseil National de Sécurité au complet. Tout d'abord, fut discuté le brouillon du discours que le Président prononcerait le lendemain pour annoncer la situation existante au monde et indiquer la mise en place du blocus. Après l'analyse du discours et en réponse à une question du Président, le général Taylor déclara qu'une invasion de Cuba pourrait débuter 7 jours après qu'on l'ait décidée ou 7 jours après le début de l'attaque aérienne. Mc Namara souligna que ce délai pourrait être réduit si certaines décisions étaient prises avant pour commencer la préparation. Le Président dit que dans 3 ou 4 jours , il pourrait avoir à se décider à agir et il ne souhaitait pas avoir à tant attendre jusqu'au début du débarquement .

Mc Namara souligna que le mouvement des troupes en préparation de l'invasion pourrait commencer pendant le discours du Président et même avant, et que la mobilisation de forces de réserve commencerait au début de l'attaque aérienne.

Le général Taylor expliqua que si on décidait une invasion, l'attaque aérienne serait toujours nécessaire pour mettre la situation sous contrôle avant de commencer les débarquements et ajouta que le premier jour, débarqueraient 25 000 hommes et on continuerait jusqu'à arriver aux 90 000 sur une période de 11 jours. Un total de 25 000 hommes serait impliqué. La prévision des pertes nord-américaines était supérieure aux 25 000 hommes.

En réponse à une question du Président, l'amiral Anderson dit que 40 bateaux de la Marine étaient sur leurs positions pour commencer le blocus et qu'on connaissait la position de 27 à 30 bateaux soviétiques qui se dirigeaient vers Cuba, qu'il y en avait 18 dans les ports cubains et que 15 allaient repartir. Il expliqua qu'ils avaient la capacité de protéger les bateaux des Etats-Unis dans les Caraïbes, que si les bateaux Komar engageaient des actions hostiles, ils pouvaient être coulés et que si les MIG intervenaient, ils pouvaient être abattus. Il estimait qu'ils ne pourraient pas arriver à la zone des unités terrestres soviétiques en moins de 10 jours et qu'ils ne pourraient pas rejoindre leurs sous-marins en moins de 10 à 14 jours. Il proposa que si on détectait des sous-marins soviétiques qui se dirigeaient vers cette zone, ils soient attaqués.

Le Président fit remarquer qu'ils ne pourraient pas accepter une Cuba neutre et le retrait de Guantanamo sans donner à entendre qu'ils étaient paniqués. Il déclara qu'ils n'accepteraient rien de moins que la fin de la capacité de missiles existante à Cuba et l'assurance que de tels emplacements ne seraient plus construits à l'avenir.

Dans les trois réunions qui eurent lieu ce jour-là, l'Assemblée des Chefs d'Etat Major proposa ou décida, entre autres choses, ce qui suit :

- Obtenir l'autorisation du secrétaire à la Défense pour disperser les avions de chasse du Commando de Défense Aérienne Continental avant l'heure P (heure de début du discours du Président) et disperser les bombardiers moyens B-47 du Commando Aérien Stratégique dans des aéroports civils du pays.
- Déplacer le Groupe Aérien 14 d'Infanterie de Marine de Cherry Point, en Caroline du Nord, à la Gare Aéronavale de Cayo Hueso.
- Etablir un Groupe Spécial de Planification en matière de sujets civils pour mettre au point une directive détaillée de sujets civils pour l'occupation militaire de Cuba.
- Disperser les intercepteurs avec armes nucléaires à P-12 heures.
- Mettre 1/8 des bombardiers stratégiques lourds B-52 de garde sur la zone.

Ce jour-là commença le renforcement de la Base Navale de Guantanamo, les différents commandements de la Marine de Guerre des Etats-Unis furent mis en état d'alerte et les 5 districts navals de la côte atlantique passèrent en DEFCON 3. Les unités s'apprêtèrent à réaliser des actions de combat sur une longue période et les bateaux furent délocalisés de leurs bases permanentes, jusqu'en haute mer. Les dotations des missiles du Commandement Aérien Stratégique furent aussi mises en alerte et le transport de troupes jusqu'en Floride et à la zone sud-est des Etats-Unis en général, continua. Aux dernières heures de ce dimanche, la 1^o Division Blindée commença à quitter le Texas en direction de la Géorgie, pendant que 5 autres divisions étaient mises en état d'alerte. Au crépuscule, 70 avions intercepteurs avaient déjà été déplacés jusqu'au sud, avec lesquels leur nombre total en Floride dépassait les 120. On ordonna aussi que se déplacent vers le sud 8 bataillons de missiles antiaériens Hawks. De plus, on avait augmenté la quantité de fonctionnaires du Gouvernement qui participaient à différentes activités et ce jour-là, commença à filtrer dans la presse qu'une grave crise était imminente. Dans la nuit, le Président téléphona personnellement à Orville Dryfoos, du journal The New York Times, qui coopéra en supprimant un article sur la crise latente qui devait être publié dans l'édition du lendemain. Il réalisa également des démarches personnelles avec d'autres journaux, ce qui évita la publication de plusieurs informations. Seulement dans l'édition matinale du Washington Post, fut publié un article spéculant sur les récentes activités à la Maison Blanche et supputant que le centre d'attention pourrait être Cuba, bien qu'on

mentionnât aussi la possibilité que ce fut Berlin.

Lundi 22 octobre.

Dans la matinée, le président Kennedy informa par téléphone ses prédécesseurs Hoover, Truman et Eisenhower, de la situation. A la fin de la matinée, Pierre Salinger, secrétaire de Presse, annonça que le Président ferait une importante déclaration à 19 h et demanda du temps d'antenne aux chaînes de radio et de télévision.

A Washington, sur un des murs du restaurant «Occidental» , est accrochée une pancarte sur laquelle on lit: «Dans la période tendue de la Crise cubaine, en octobre 1962, à cette table conversèrent le mystérieux «Monsieur X» , de nationalité russe, et John Scally, correspondant de la compagnie de télévision ABC. Cette rencontre servit de base pour conjurer la menace de guerre nucléaire.»

Le mystérieux Russe était Alexander Feklisov, et il donna une interview à la Revue Historique Militaire alors qu'il était à la retraite et âgé de 76 ans. A ce moment-là, il était agent du service de renseignements du KGB à Washington . Il raconte que ce jour-là, de façon inattendue, John Scally l'avait invité à déjeuner avec lequel il avait des rencontres depuis presque un an et demi. Bien sûr, celui-ci était un fameux spécialiste de politique extérieure de la télévision ABC et il dirigeait une fois par semaine le programme « Questions et réponses » dans lequel intervenaient des ministres, des membres du Congrès et des célébrités politiques. Le programme jouissait de popularité car Scally le conduisait d'une manière intéressante. Par ses récits, on sut qu'il était né à Boston et connaissait personnellement le clan Kennedy, y compris le Président. Il avait aussi de très bonnes relations avec le Secrétaire d'Etat, Dean Rusk, qu'il accompagnait souvent dans ses voyages.

En discutant avec Scally, il avait appris beaucoup sur les coutumes, les goûts et la vie des Etasuniens . Parfois, il arrivait à obtenir de lui des informations qui n'étaient pas secrètes qui lui étaient utiles. Pour sa part, Feklisov lui expliquait des aspects de la politique de Moscou que Scally ne comprenait pas. Ils entretenaient de bonnes relations et s'appelaient par leurs prénoms. Cependant, le Russe était prudent dans sa fréquentation du Nord-américain car il soupçonnait celui-ci d'informer de leurs rencontres le Département d'Etat et la CIA. Feklisov raconte :

«Ce jour-là, nous nous rencontrâmes au restaurant «Occidental». Scally était agité. Sans préambule, il commença à accuser Khrouchtév d'avoir une politique agressive car durant la rencontre de Vienne, au lieu de négocier, il tenta d'imposer par diktat à Kennedy sa position à propos de Berlin Ouest et maintenant, il menaçait les Etats-Unis avec une attaque de missiles depuis Cuba. Il amena la conversation dans le domaine de la politique extérieure de Washington. Il rappela que son pays essayait d'encercler l'URSS avec un réseau de bases militaires. Il mentionna les vols des avions U-2 au-dessus du territoire d'Union Soviétique et les tentatives d'Eisenhower et de Kennedy pour renverser le gouvernement de Castro. Il termina en affirmant que ceux qui encourageaient la carrière des armes et les actions agressives étaient les Etats-Unis . L'URSS ne faisait que prendre des mesures défensives.

Notre conversation fut forte et, de plus, il était évident que Scally avait hâte d'aller ailleurs. Avant de quitter le restaurant, il dit qu'à 19h, le président Kennedy ferait une allocution

importante au peuple étasunien , dans laquelle il annoncerait les mesures adoptées par le Gouvernement contre l'Union Soviétique et Cuba. »

Ce jour-là, les responsables des armes atomiques étasuniennes stationnées en Turquie et en Italie reçurent des instructions pour prendre les plus grandes précautions pour s'assurer que ces armes seraient tirées seulement avec l'autorisation du président. La Base Navale de Guantanamo aussi fut renforcée avec 2 bataillons d'infanterie de marine, qui s'unirent à un troisième groupe qui avait débarqué dans la Base , la veille.

Dans la Base Aérienne de Homestead, en Floride, fut créé un poste de commandement avancé avec la mission de contrôler et de diriger les opérations aériennes. Pour le plan de l'attaque aérienne surprise contre Cuba, on avait préparé 579 avions de combat, ceux qui feraient fait 1 190 incursions au-dessus de l'île le premier jour . Ce jour-là furent envoyés jusque dans la région, des unités de radiolocalisation et de défense aérienne et on installa un réseau de radars qui pouvaient détecter des cibles aériennes jusqu'à des distances de quelques 370 km.

On approuva aussi l'alerte de vol du Commando Aérien Stratégique, parce qu'à partir de midi, on commença lentement et discrètement de mettre en l'air 66 bombardiers stratégiques lourds B-52 avec des bombes nucléaires à bord et des plans de vol qui pouvaient les guider à tout moment, si on leur en donnait l'ordre, contre des cibles situées en Union Soviétique . Quand l'un de ces avions atterrissait à la fin de son tour de garde, ou le faisait avant le moment prévu pour quelque raison que ce soit, un autre décollait immédiatement pour prendre sa place. A partir de midi commença, de plus, la dispersion des bombardiers B-47 pour 40 aéroports civils, portant tous leur charge de bombes nucléaires. Avec l'approbation du Président, on ordonna aux forces militaires étasuniennes , à plusieurs endroits, de passer de la disposition DEFCON 5 à DEFCON 3, un état de préparation plus élevé qui permettrait une riposte efficace à toute utilisation de la force par les Soviétiques. De plus, pendant le jour, les avions de chasse du Commando de Défense Aérienne Continentale se dispersèrent, arriva à Cayo Hueso le 14^e Groupe Aérien d'Infanterie de Marine, le Commando de l'Atlantique donna des instructions pour protéger la navigation étasunienne dans le Détroit de Floride, le Pas des Vents et le Détroit du Yucatan.

L'Assemblée des Chefs d'Etat Major eut, de plus, 3 réunions pendant la journée, dans lesquelles il décida ou proposa des questions de préparation à la guerre. La Crise à son apogée commençait...

XVIII. L'heure était-elle venue d'envahir Cuba ?

Dans la soirée du 22 octobre, le Président constitua officiellement le Comité Exécutif du Conseil National de Sécurité par le Mémoire d'Action N°196 « pour la direction efficace des opérations de la branche exécutive dans la présente Crise. » Le Président assumait la direction du Comité qui devait, jusqu'à nouvel ordre, se réunir tous les matins.

A 15 h eut lieu une réunion du Conseil National de Sécurité pour informer et préciser les mesures prises. Pour résumer les arguments pour lesquels on devait agir à ce moment-là, le Président souligna les aspects suivants :

- 1) En septembre, nous dîmes que nous réagirions s'ils commençaient des actions

déterminantes à Cuba, c'est pourquoi nous devons prendre cet engagement qui fut contracté publiquement.

- 2) Le déploiement secret de missiles stratégiques soviétiques à Cuba fut un changement tellement radical de leur politique antérieure de ne pas les déployer hors des frontières de l'URSS que si nous n'agissons pas aujourd'hui, nous donnerons aux Russes l'impression que nous n'agissons jamais, quoi qu'ils fassent n'importe où.
- 3) Les conséquences en Amérique Latine seraient très dommageables pour nos intérêts si en n'agissant pas, nous donnons l'impression aux latinos que les Soviétiques augmentent leur position dans le monde, alors que nous nous affaiblissons.

Il mit en avant deux questions qui devaient être analysées et auxquelles on devait répondre pour le lendemain :

- a) Quelle sera notre riposte si un U-2 est abattu avec des missiles antiaériens ?
- b) Si le déploiement de missiles à Cuba continue sans s'arrêter, que devons-nous faire ?

Le président Kennedy déclara qu'on n'avait rien fait avant contre Cuba parce qu'on n'avait pas les preuves photographiques qu'on avait aujourd'hui sur l'existence là-bas d'emplacements de missiles stratégiques. Le Ministre de la Justice dit que si nous avions réalisé avant des vols avec les U-2, il est possible que les emplacements n'aient pas été assez avancés pour être identifiés sur des photos. Le président ajouta que les missiles soviétiques à Cuba avaient un impact différent de celui des missiles qui se trouvaient sur le territoire de l'URSS et analysa aussi les raisons pour lesquelles on décida de ne pas réaliser l'attaque aérienne surprise :

- on n'avait pas la certitude de détruire tous les missiles qu'il y a à Cuba ;
- ce serait une action comparable à l'attaque japonaise à Pearl Harbour ;
- le risque d'une guerre nucléaire mondiale augmenterait.

A 16h, il eut une conférence avec le cabinet ministériel, qu'il mit au courant des derniers événements et des décisions prises et une heure plus tard, il rencontra les leaders du Congrès. Ce fut une réunion très tendue pour le président nord-américain, car certains élus le critiquèrent durement. Ils étaient en général d'accord sur le fait que le Président devait engager une action plus énergique, soit l'attaque aérienne soit l'invasion, que le blocus était une réaction très faible. Les arguments furent très extrémistes en général, mais l'exemple le plus important fut celui du sénateur Fulbright, qui dit que le blocus était la pire des solutions car il représentait un affrontement direct avec la Russie et que quand nous occasionnerions des dégâts ou nous coulerions un bateau soviétique qui ne respectait pas le blocus, nous serions en guerre avec la Russie et que ce serait de notre faute. A son avis, il vaudrait beaucoup mieux une attaque et éliminer les bases de missiles à Cuba. Ce n'étaient pas des bases soviétiques mais cubaines. Il n'existait aucun pacte de défense mutuelle entre l'URSS et Cuba et celle-ci n'était pas membre du Pacte de Varsovie, c'est pourquoi les Soviétiques ne réagiraient pas si quelques Russes mouraient à Cuba. Les Russes, en fin de compte, n'accordaient pas beaucoup de valeur à la vie humaine, selon le sénateur. L'heure était venue pour une invasion de Cuba. Une attaque contre des bateaux russes est un acte de guerre contre la Russie mais une attaque aérienne ou une invasion de Cuba est un acte de guerre contre Cuba, pas contre la Russie.

Après avoir écouté les critiques, le Président expliqua qu'il prendrait toutes les mesures nécessaires pour la sécurité des Etats-Unis mais il croyait que, pour le moment, une action plus vigoureuse n'était pas justifiée. S'il avait décidé de suivre le chemin indiqué, c'était parce qu'on avait encore la possibilité de résoudre la question sans en arriver à une guerre dévastatrice.

Quand, dans la matinée de ce jour-là, on annonça que le président Kennedy parlerait à 19h pour faire connaître des événements extraordinaires à la population des Etats-Unis et en considérant une série de mouvements militaires qui avaient été détectés en Floride et dans le sud des Etats-Unis en général, le Commandant Fidel Castro comprit que ce fait était directement en relation avec Cuba et avec la présence des missiles soviétiques. Etant donné ces circonstances, il ordonna de mettre en Situation d'Alerte les FAR à 15h 50, décréta l'Alarme de Combat pour toute la nation presque une heure et demie avant que ne parle Kennedy. On appliqua la variante qui disait que la défense du littoral serait assurée par les divisions du temps de guerre et le second échelon par les divisions permanentes et réduites et autres unités, avec les missions de détruire les débarquements aériens, d'apporter un renfort aux troupes du premier échelon et de réaliser les ripostes en direction de possibles débarquements navals.

ARRIVE LE MOMENT : ETRE OU NE PAS ETRE ?!!

A 18h, l'Ambassadeur d'Union Soviétique aux Etats-Unis, Dobrinin, fut appelé au bureau de Dean Rusk, au Département d'Etat, où il reçut une copie du discours du Président et un mémorandum confidentiel. Selon les reporters, Dobrinin était « pâle » quand il quitta le bureau. En même temps, l'ambassadeur nord-américain en URSS, Foy Kohler, remit au Kremlin une lettre du Président et le texte de son discours, mais ne rencontra aucun fonctionnaire de haut niveau, c'est pourquoi il n'eut pas de réponse immédiate. Pendant ce temps, l'ambassadeur étasunien devant l'ONU, Adlai Stevenson, informa le Secrétaire Général par Intérim de l'Organisation, U Thant, sur le discours que prononcerait le Président et annonça que les Etats-Unis demandaient une réunion d'urgence du Conseil de Sécurité.

Pendant ce temps, à Moscou, on arrêtait le colonel soviétique du Renseignement Militaire, Oleg Penkovski, accusé d'agir comme espion de l'Occident depuis avril 1961. Il fut jugé, condamné et fusillé au milieu de 1963.

Au crépuscule de ce lundi 22 octobre 1962, et peu avant que le Président ne commence son intervention, 22 avions équipés de missiles air-air du type « Génie », armes nucléaires de basse puissance qui avec leur pouvoir de destruction remplaçaient ce qu'il manquait en précision aux missiles de cette sorte à l'époque, volaient le long des côtes de la Floride. Quiconque essaierait d'attaquer les Etats-Unis depuis le sud, rencontrerait une défense antiaérienne armée jusqu'aux dents.

LE DISCOURS DU PRESIDENT.

A 19h, presque tous les Nord-américains étaient suspendus à l'intervention du président Kennedy qui commença ainsi :

« Concitoyens, bonsoir. Le Gouvernement, conformément à ce qu'il avait promis, a

maintenu une étroite surveillance sur les activités militaires soviétiques sur l'île de Cuba. Pendant la dernière semaine, on a obtenu des preuves irréfutables de l'installation d'une série de bases de missiles offensifs dans cette île réduite en esclavage. L'objet de ces bases ne peut être que de mettre sur pied une force d'attaque nucléaire contre l'Hémisphère Occidental. »

Dès début , il qualifie les missiles soviétiques d' « offensifs » et les définit comme « une force d'attaque nucléaire contre l'Hémisphère Occidental » comme si les perfides Soviétiques et Cubains voulaient attaquer le Costa Rica, Haïti, le Paraguay ou l'Equateur, entre autres, pour les réduire en poussière et en cendres. Alors qu'eux, pauvres petits agneaux , n'avaient jamais rien fait qui rende nécessaire d'assurer la défense d'une petite nation.

« Cette transformation précipitée de Cuba en une base stratégique importante – par la présence de ces grandes armes de longue portée et de destruction massive, clairement offensives – constitue une menace évidente pour la paix et la sécurité de tous les Américains , en violation flagrante et délibérée du Pacte de Rio de Janeiro de 1947, des traditions de cette nation et de cet Hémisphère, de la Résolution Conjointe du 87^e Congrès , de la Charte des Nations Unies et de mes propres et publics avertissements aux Soviétiques du 4 et du 13 septembre. »

Dans une autre partie de son intervention, le Président signalait: «... et notre histoire, à la différence de l'histoire soviétique depuis la Seconde Guerre Mondiale, démontre que nous n'avons pas le moindre désir de dominer ou de conquérir quelque autre nation que ce soit, ou d'imposer notre système à son peuple . Cependant, les citoyens américains ont dû s'accoutumer à vivre quotidiennement dans le viseur des missiles soviétiques installées en URSS ou dans des sous-marins. »

Avec de telles supercheries, et sur la base de semblables déclarations, le Président nord-américain décidait, entre autres, les choses suivantes :

«... une stricte quarantaine de tout équipement militaire offensif destiné à Cuba commence . Tous les bateaux , de quelque sorte que ce soit, à destination de Cuba , originaire de n'importe quelle nation ou de n'importe quel port, seront obligés de faire demi-tour si on découvre qu'ils transportent des armes offensives. Cette quarantaine sera étendue, le cas échéant, à d'autres types de chargements et de transports.»

C'était une mesure de force, que seul pourrait avoir approuvé le Conseil de Sécurité de l'ONU sous certaines conditions. En plus quand ils l'estimeraient nécessaire, ils pourraient étendre la «quarantaine» selon leur bon vouloir. Mais c'est qu'aucun état ne peut faire cela! Aucun état ne peut arrêter les bateaux d'un autre état en haute mer. C'est contre les lois internationales, contre l'éthique et contre le droit le plus élémentaire des peuples . Dans ce cas, il y a deux violations: une contre la souveraineté cubaine et l'autre contre le droit de tous les peuples, parce qu'ils disaient qu'ils arrêteraient, fouilleraient et feraient faire demi-tour à tout bateau, de n'importe quel pays. Où leur feraient-ils faire demi-tour? Dans les eaux nord-américaines? Non! En haute mer, c'est à dire dans les eaux internationales! Le Gouvernement des Etats-Unis violait le droit de toutes les nations, avec ce qui représentait un précédent qui devait être alarmant pour tous les peuples du monde.

Et le président Kennedy continuait: «J'ai ordonné que se poursuive et augmente la stricte

surveillance de Cuba et de ses installations militaires.»

Il indiquait, de plus : «Nous convoquons une réunion immédiate de l'Organe de Consultation de l'OEA (**note de l'auteur : De nouveau, le ministère des colonies**) pour qu'il prenne en considération cette menace contre l'Hémisphère et qu'il invoque les articles 6 et 8 du Traité de Rio de Janeiro en soutien de toute action nécessaire. La Charte de l'ONU autorise les accords de sécurité régionale et les nations de cet Hémisphère réagiront contre la présence militaire de puissances extra-continentales. Nos autres alliés du monde entier ont aussi été avertis.»

Et jusqu'à la fin de son discours, le président déclarait: «Enfin, je désire dire quelques mots au peuple prisonnier de Cuba(...) Je vous parle en ami (...), en homme qui partage vos aspirations à la liberté et à la justice pour tous. Moi, j'observe, et le peuple américain observe, avec une profonde douleur, la manière dont votre révolution nationaliste fut trahie et votre patrie tomba sous une domination étrangère. Maintenant, vos leaders ne sont plus des leaders cubains qui s'inspirent des idéaux de Cuba. Ce sont des marionnettes et des agents d'une conspiration internationale qui a fait que Cuba se retourne contre ses amis et ses voisins d'Amérique et devient le premier pays latino-américain qui peut être la cible d'une guerre nucléaire, le premier pays latino-américain qui détient sur son territoire des armes de cette sorte.

«(...) Mais notre pays ne veut pas vous causer de souffrances ni vous imposer aucun système politique.

(...) Et je n'ai pas le moindre doute sur le fait que les Cubains attendent aujourd'hui le moment d'être vraiment libres , libres de la domination étrangère, libre d'élire ses propres leaders, libres de choisir leur propre système, libres de posséder leur propre terre, libres de parler, d'écrire et d'adorer sans crainte et sans humiliation.»

Les prétextes que brandit Kennedy pour justifier son agression de Cuba étaient le comble du comble...»Libres d'écrire»... et aussi , il devait dire de lire, car dans le but, la Révolution avait éradiqué l'analphabétisme.

Parmi les derniers arguments du président Kennedy , il y avait le suivant: «Nous demandons (...) une réunion d'urgence du Conseil de Sécurité (...) pour demander le prompt démantèlement et le prompt retrait de toutes les armes d'attaque (...) sous la supervision d'observateurs , pour que la quarantaine soit levée.»

Comme ils devaient le constater quelques jours plus tard, si la levée de la quarantaine dépendait d'une inspection de l'ONU sur l'île, cette mesure de force aurait une longue vie car Cuba ne se laisserait jamais inspecter.

Il faut signaler que dans l'intervention du président , on soulignait aussi que le blocus était seulement le premier pas, car il avait donné l'ordre au Pentagone de faire tous les préparatifs nécessaires pour une action militaire ultérieure.

En conclusion, deux grandes puissances étaient à un demi pas de la catastrophe nucléaire .

Le discours du Président fut brusque, il voulait créer l'impression sur les Etatsuniens et l'opinion publique mondiale que les missiles soviétiques à Cuba représentaient une

menace de mort pour les Etats-Unis et les autres Etats latino-américains , puisque déjà les Soviétiques et les Cubains avaient des fourmis dans les doigts pour commencer à appuyer sur les boutons de lancement.

Maintenant bien, on peut affirmer sans aucun doute que la mise en place de la «quarantaine» constituait un acte illégal du point de vue du droit, car les règlements internationaux considéraient le blocus comme un système d'actions violentes de la marine de guerre d'un Etat en guerre (ou soit d'une coalition d'Etats), destinées à empêcher l'accès depuis la mer à une côte qui se trouvait au pouvoir de l'ennemi. Le blocus est alors une méthode de guerre. A cause de cela, il ne peut être légal qu'en temps de guerre. Le droit international moderne ne reconnaît pas ce qu'on nomme «blocus pacifique».

Pendant la prestation du président à la radio et à la télévision, on évacua 2 890 civils qui se trouvaient sur la Base Navale de Guantanamo, 390 d'entre elles furent évacuées par avion et 2 500 par bateaux.

A la suite de l'intervention présidentielle, cette même nuit, le représentant des Etats-Unis devant l'ONU, Adlai Stevenson, remit au Président temporaire du Conseil de Sécurité (qui, par ironie du sort, n'était autre que Valerian Zorin, le représentant de l'URSS), la requête de réunion extraordinaire du Conseil de Sécurité pour examiner la demande: «Sur le série de menaces contre la paix et la sécurité dans le monde entier, de la part de l'URSS et de Cuba». En même temps, ces deux pays se tournèrent aussi vers le Conseil avec des plaintes concernant les actions agressives et illégales des Etats-Unis, demandant une réunion d'urgence.

Ce jour-là Kennedy envoya, en plus, une lettre à Khrouchtév, par un canal de communication spécial. Avec cette lettre commença leur correspondance secrète, qui dura tout le temps de la Crise et compta 25 lettres.

Le «canal secret» de communication avait été organisé au printemps 1961 à l'initiative du frère du Président, Robert Kennedy, et la communication directe s'effectuait à travers le diplomate soviétique à Washington, Bolshakov. Ce canal non diplomatique ni officiel joua un rôle très important dans l'établissement de relations personnelles très proches entre les plus importants leaders des Etats en conflit. Ni la CIA , ni le Département d'Etat, ni le Pentagone ne pouvaient influencer ce canal. Les deux leaders accordaient une grande importance à la possibilité de cette communication et l'utilisèrent activement.

Le contenu de la première lettre fut dur et sans compromis. Dans celle-ci, le président Kennedy exprima l'espoir que le Gouvernement d'Union Soviétique n'accomplirait pas d'actions qui compliqueraient la Crise et collaborerait à sa résolution rapide.

A son tour, Cuba développait la mobilisation du pays par alarme de Combat , pendant que le général d'Armée Pliiev convoquait en urgence une réunion élargie du Conseil Militaire du Groupement des Troupes Soviétiques (ATS), dans laquelle il donna l'ordre que toutes les unités soient prêtes , en complète disposition de combat. Il déclara aussi: «Si l'ennemi n'emploie pas l'arme nucléaire, nous combattons avec des armes conventionnelles. Nous n'avons pas de point de repli, nous sommes loin de la Patrie et la réserve de combat va jusqu'à 5 à 6 semaines. S'ils détruisent le Groupement, nous combattons avec une division, s'ils détruisent la division, avec un régiment, s'ils détruisent le régiment, nous irons dans les montagnes développer la guérilla...»

Cette même nuit, on reçut un télégramme de Moscou avec le contenu suivant: «Au camarade Pavlov. En rapport avec le possible débarquement sur l'île de Cuba des troupes nord-américaines qui réalisent des manoeuvres dans la Mer des Caraïbes, adopter des mesures immédiates pour augmenter la disposition de combat et pour refouler l'ennemi avec les forces conjointes de l'Armée cubaine et de tous les moyens des troupes soviétiques, sauf les moyens de Statsenko et tous les chargements de Beloborodov. Signé, DIRECTEUR N° 4/389. »

A partir de ce moment-là, tous les travaux sur les emplacements des missiles de moyenne portée furent réalisés uniquement de nuit, et en même temps, on vérifiait le fonctionnement des équipements de lancement et de préparation, comme si on effectuait une vérification multilatérale des missiles et de leurs têtes de combat nucléaires.

XIX. Les tensions augmentent ; la guerre médiatique se déchaîne.

Mardi 23 octobre.

A l'aube, les unités dépendant de la division aérospatiale stratégique étaient déjà prêtes au combat. Le régiment de missiles de moyenne portée du centre pouvait effectuer techniquement le lancement des missiles 2 heures et demie après en avoir reçu l'ordre, mais les têtes de combat pour leurs missiles se trouvaient dans l'entrepôt central, près du village de Bejucal, dans la province de La Havane, à plus de 300 km. A cause de cela, il fallait en réalité 20h entre l'ordre et le lancement. Le régiment stationné à Candelaria-San Cristobal et un des groupes de combat stationnés à Santa Cruz de los Pinos-San Cristobal, bien que tous les travaux d'ingénierie ne soient pas terminés, étaient pratiquement prêts à remplir leur mission de combat, leurs différentes rampes de lancement ayant des délais différents pour effectuer le lancement des missiles de moyenne portée selon leurs conditions concrètes. Ces 2 régiments étaient à 80 – 100 km de l'entrepôt central de charges nucléaires.

Ce jour-là, arriva au port de Mariel le bateau marchand Divnogorsk avec une partie du personnel et de la technique spéciale de sécurité de l'un des régiments de missiles de portée intermédiaire R-14. Pendant ce temps, dans le port de La Isabela arrivait le navire Alexandrovsk qui transportait les têtes de combat nucléaires des missiles R-14 et ce qui manquait pour les missiles aériens tactiques FKR. Le déchargement commença à la nuit. A ce moment-là, le Groupement des Troupes Soviétiques à Cuba comptait déjà environ 43 000 hommes.

Pour sa part, le Gouvernement d'URSS, dans la matinée de ce 23 octobre, donna des instructions au ministre de la Défense, le maréchal Malinovski, pour mettre en totale disposition de combat les Troupes Aérospatiales Stratégiques, les Troupes de la Défense Antiaérienne, les Forces Aériennes, les Forces Sous-marines et les Troupes de Garde-frontières et pour mettre en alerte les autres forces. Dans les pays membres du Traité de Varsovie, on prenait des mesures similaires.

Le Comité Exécutif du Conseil de Sécurité National des Etats-Unis se réunit avec le président Kennedy à 10 h du matin, à la Maison Blanche. D'après ce que raconte Robert Kennedy : « Les esprits étaient très tendus. Le sentiment qui régnait n'était pas de joie mais peut-être de relaxation. Le premier pas était fait, et nous étions encore en vie. »

Le directeur de la CIA, John McCone, informa que jusque là, les troupes soviétiques dans le monde n'avaient pas été mises en état d'alerte et qu'il n'y avait aucune information faisant état de quelque mouvement militaire extraordinaire de leur part. A Cuba, on ne permettait d'entrer sur les bases de missiles qu'à leur propre personnel.

Le président Kennedy donna l'ordre de faire les préparatifs nécessaires pour le cas où un blocus de Berlin se produirait. On discuta aussi en détails de ce qu'on ferait si l'un des U-2 était abattu et on décida que, dans ce cas et avec l'autorisation du Président, on détruirait la base de missiles antiaériens qui l'aurait abattu ou une base voisine, si on ne pouvait pas établir avec exactitude laquelle avait agi. Le secrétaire à la Défense déclara que l'attaque se déroulerait dans les heures suivant le moment où on aurait connaissance de la destruction de l'avion. Le Président se montra très préoccupé par la possibilité d'une erreur et dit que, avant de répliquer, on devrait bien faire la preuve de l'attaque contre les avions. Il convint avec le secrétaire à la Défense de préparer la Division 101 Aéroportée à entrer immédiatement en action si nécessaire. Il voulait s'assurer que toutes les mesures indispensables avaient été prises pour le cas où les Soviétiques réagiraient militairement et déclara qu'une attaque contre leurs installations pourrait provoquer, en retour, une attaque contre nos aérodromes. Il signala que si la riposte des Russes rendait inévitable une action militaire limitée ou l'invasion, il ne faudrait pas perdre un seul jour pour s'y préparer. A la fin de la réunion, le Président approuva 6 vols de reconnaissance à basse altitude pour obtenir plus de photos des emplacements des missiles soviétiques.

Les premiers vols de reconnaissance à basse altitude au-dessus des positions soviétiques et cubaines commencèrent à partir de 11 h et demie du matin.

Les médias d'information de masse étasuniens entreprirent une assourdissante campagne publicitaire contre l'Union Soviétique et Cuba. On montrait des reportages qui expliquaient que 25 bateaux marchands soviétiques se dirigeaient vers l'île et que 90 bateaux de guerre nord-américains allaient à leur rencontre et les recevraient en haute mer. On divulguait des rumeurs sensationnelles disant qu'on avait détecté des sous-marins soviétiques près du littoral cubain et que le Président avait donné l'ordre de les surveiller attentivement et de protéger les porte-avions et autres bateaux. On disait que ces sous-marins étaient poursuivis par des destructeurs, avions et hélicoptères qui, sur un ordre, pourraient lancer les charges de profondeur. Dans les périodiques et les revues, commencèrent à apparaître des données du rayon d'action des missiles soviétiques installés à Cuba, on énumérait en détails les villes qui pourraient être atteintes et détruites par ces missiles et on calculait les pertes potentielles attendues dans la population des Etats-Unis. Dans le pays, comme une boule de neige, la panique grandit. Beaucoup d'habitants du sud des Etats-Unis abandonnèrent leur maison et partirent vers le nord ou en direction de l'ouest, avec l'espoir de sortir du rayon d'action des missiles. Beaucoup remplissaient les églises dans le but de prier pour que la guerre n'éclate pas et les ventes d'aliments en conserve, de biscuits et d'autres produits qui ne se détériorent pas rapidement montèrent en flèche tandis que les constructeurs ou vendeurs d'abris antiatomiques, de tous moyens de protection, de médicaments pour donner les premiers soins et d'autres plus sophistiqués faisaient leur beurre.

LA REACTION DES « CAPTIFS ».

En même temps, à Cuba, la phase principale de la mobilisation du pays pour se préparer à la guerre s'achevait. En peu de temps, on avait mobilisé 54 divisions d'infanterie (5

d'entre elles permanentes , 9 réduites et 40 de temps de guerre) ; 4 brigades (1 de chars et 3 d'artillerie) ; 17 bataillons indépendants (10 pour la lutte antidébarquement, 6 de création d'obstacles et 1 de chars) ; 6 groupes d'artillerie réactive (lance-missiles multiples) et 3 groupes indépendants de mortiers de 120 mm ; 20 unités navales de la Marine de Guerre Révolutionnaire ; 118 batteries d'artillerie antiaérienne (100 de canons et 18 de mitrailleuses) et 47 avions de combat.

Le peuple répondit à l'appel de la Révolution avec vaillance, fermeté et dignité. Jamais auparavant, on n'avait senti si proche le danger de l'agression militaire directe . Pourtant, la pays se préparait tranquillement à affronter et à résister de pied ferme au blocus total, aux attaques aériennes limitées ou massives et à l'invasion. Toutes les ressources de la nation furent mises à la disposition de la défense de la Patrie menacée. Partout, il y avait des gens armés de fusils, de mitrailleuses, de pistolets et de revolvers de toutes sortes et de tout âge, depuis les sous-mitrailleuses soviétiques PPSH , les fusils tchèques, belges et étasuniens, automatiques, semi-automatiques et mécaniques , jusqu'à n'importe quoi. Sur toute la côte, on ouvrait des tranchées, occupées par des soldats et des miliciens, on plaçait des canons, des chars et d'autres armes, tandis que par les routes et les chemins, se déplaçaient d'interminables colonnes de troupes cubaines qui se dirigeaient dans toutes les directions. Dans les villes avaient lieu des meetings de masse et on organisait de nouvelles unités de miliciens avec les volontaires de la dernière heure. Sur les édifices, on avait placé des étoffes et des cartons avec des consignes et des slogans : « La Patrie ou la Mort ! », « Nous vaincrons ! », « Cuba oui, les Yankees, non ! », « Tous aux armes ! » et autres. Sur les chemins et les ponts, y compris sur les canalisations de l'aqueduc, sur l'Autoroute Centrale, étaient placées des sentinelles pour éviter les actes de sabotage.

Dans l'île, il n'y avait aucune panique, la télévision et la radio fonctionnaient normalement, les journaux et les revues étaient publiés régulièrement, on appelait le peuple au travail dévoué, à la vigilance, à l'accomplissement et au dépassement des plans de production dans l'industrie et l'agriculture. Malgré la situation alarmante et le danger imminent, l'ordre et la tranquillité régnaient dans le pays. Chacun s'occupait de ses affaires. Partout, il y avait des gens en uniformes, souvent armés. En plusieurs endroits de La Havane et d'autres villes, étaient disposées des batteries antiaériennes. Sur les fameuses plages, s'ouvraient des tranchées de centaines de kilomètres de long. Le peuple et son armée restaient très unis. Pendant ces journées, la vie culturelle et sociale du pays ne fut pas interrompue. Au contraire, les gens se livraient à une intense activité. Les cinémas, les clubs, les théâtres et les installations sportives fonctionnaient activement. Le Ballet National de Cuba , avec à sa tête Alicia Alonso, qui donna des représentations dans les tranchées, remporta un grand succès.

Dans des moments aussi critiques, le peuple cubain montra sa traditionnelle ferveur patriotique. Des milliers de personnes de tout âge s'enrôlèrent dans les Milices, dans les organisations de masse ou se présentèrent dans les hôpitaux pour donner leur sang. Des centaines de milliers d'hommes, de femmes et de jeunes accoururent dans les usines et les champs pour remplacer les travailleurs mobilisés et contribuer à maintenir la production. Dans les villes, avaient lieu d'énormes manifestations, le peuple commentait l'agression nord-américaine et le pays se transformait en un grand camp militaire.

Ce jour-là, Khrouchtév envoya une lettre à Kennedy, elle avait le même caractère dur et décidé que celle qu'il avait reçu du Nord-américain et dans celle-ci, il fit remarquer, entre

autres, les choses suivantes :

- Il qualifiait les mesures prises par les Etats-Unis de sérieuse menace pour la paix et pour la sécurité des peuples.
- Il considérait la déclaration de la veille comme une franche ingérence dans les affaires intérieures de la République de Cuba, de l'Union Soviétique et d'autres états.
- Il signalait que la Charte de l'ONU et les normes internationales ne donnaient le droit à aucun Etat de contrôler des bateaux dans les eaux internationales.
- Il ne reconnaissait pas aux Etats-Unis le droit de contrôler les armes que Cuba considérait comme essentielles pour le renforcement de sa capacité défensive.
- Il confirmait que les armes qui étaient à Cuba, indépendamment de la classe à laquelle elles appartenaient, étaient exclusivement destinées à des actions défensives, dans le but de protéger Cuba contre l'attaque d'un agresseur extérieur.
- Il exprimait le désir que le Gouvernement des Etats-Unis serait prudent et renoncerait aux actions envisagées la veille, qui conduiraient à des conséquences catastrophiques pour la paix dans le monde.

Il déclarait aussi que l'Union Soviétique ne donnerait pas l'ordre aux capitaines des navires qui se dirigeaient vers Cuba d'obéir aux ordres des forces navales nord-américaines. Il ajoutait que s'il y avait des tentatives pour intercepter les bateaux soviétiques « nous nous verrions obligés, pour notre part, de prendre les mesures que nous jugerions nécessaires et adéquates pour protéger nos droits. Pour cela, nous ferions tout le nécessaire. »

Ce jour-là, le commandant Fidel Castro reçut un message de Khrouchtchëv dans lequel il considérait que les déclarations faites la veille par Kennedy constituaient une ingérence insolite et un acte de provocation insolent et qualifiait les actions entreprises par le Gouvernement nord-américain d'actes de piraterie, perfides et agressifs. La direction cubaine interpréta ce message comme une volonté évidente de l'Union Soviétique de ne pas céder devant les exigences étasuniennes. A ce sujet, Fidel déclara plus tard : **« Jamais l'idée d'un retrait ne nous traversa l'esprit (...) cela ne nous semblait pas possible. Khrouchtchëv, qui est celui qui sait de combien de missiles et d'armes nucléaire il dispose (...) nous envoie cette lettre (...) Nous , de loin, nous nous disons (...) les choses sont claires, et nous nous consacrons à notre travail. »**

La Force de Frappe Charlie, appartenant à la 1^o Division Blindée, commença son déplacement de Ford Hood. Dans la soirée de ce mardi, le Commando Aérien Stratégique avait déjà établi la garde dans l'espace de la 8^o partie des B-52, avec 66 avions qui portaient des armes nucléaires et avaient le plan pour attaquer des cibles déterminées en Union Soviétique si on le lui ordonnait.

Le 23 octobre, le Conseil de Sécurité de l'ONU se réunit également pour écouter les remarques des représentants des trois nations impliquées. Le premier à s'exprimer fut le représentant nord-américain. Adlai Stevenson prononça un long discours tentant de présenter le blocus comme une mesure d'autodéfense. Il accusa Cuba de recevoir des armes stratégiques sur son territoire et l'URSS de ne pas avoir rendue publique sa décision de les envoyer. Il présenta un projet qui demandait le démantèlement et le retrait immédiat des armes « offensives », l'envoi d'un corps d'observateurs de l'ONU dans l'Ile et la réalisation de négociations entre les Etats-Unis et l'URSS pour éliminer la menace

existante. Ils cherchaient à ignorer Cuba : c'était une façon de l'humilier.

Parla ensuite le représentant cubain qui affirma que l'île s'était vue contrainte de s'armer devant les agressions répétées des Nord-américains et nia que les armes de Cuba soient une menace pour ses voisins, s'ils n'avaient pas l'intention de l'agresser. Il critiqua l'attitude des Etats-Unis d'adopter d'abord des actions militaires et ensuite, de recourir à l'ONU. Il déclara que le fait que les Etats-Unis étaient la seule nation qui possédait une base militaire à Cuba, contre sa volonté, et, à la fois, l'accusait parce qu'elle permettait à l'Union Soviétique de déployer des troupes amies sur son territoire, était une contradiction choquante. Il mit en avant la position de principe de ne permettre aucune sorte d'inspection du territoire cubain et demanda le retrait immédiat des forces nord-américaines, l'arrêt des activités de provocation à Guantanamo, des attaques pirates et de toutes les mesures interventionnistes sur les sujets intérieurs à Cuba, ainsi que des violations des espaces aériens et maritimes de l'île.

Pour sa part, Valerian Zorin, le représentant soviétique, signala que les Etats-Unis avaient commis un acte sans précédent dans les relations entre Etats qui n'étaient pas en guerre et avait mis en danger la navigation de nombreux pays, en violant ouvertement les prérogatives du Conseil de Sécurité, seule entité qui puisse autoriser la réalisation de tout acte coercitif. A la fin de son intervention, il demanda la condamnation des actions entreprises par les Nord-américains, que les Etats-Unis reviennent sur leur décision d'inspecter les bateaux des autres Etats dans les eaux internationales, que cesse toute interférence sur les sujets intérieurs à Cuba et que les trois pays établissent des contacts pour normaliser la situation et éliminer la menace de guerre.

Simultanément aux débats du Conseil de Sécurité, se réunirent les représentants de 45 nations, principalement les membres du Mouvement des Pays Non-Alignés, pour encourager des activités dirigées vers le règlement de la Crise. Au cours de cette rencontre, fut désigné un Comité pour qu'un contact soit établi avec le Secrétaire Général par Intérim de l'ONU, U Thant, et le persuader d'assumer le rôle de médiateur entre les parties.

L'OEA LEGITIME LE BLOCUS.

Pendant ce temps, dans la matinée de ce jour-là, l'Organe de Consultation de l'OEA s'était réuni, à la demande de Washington, pour discuter une résolution qui soutiendrait le blocus. Dans la soirée, celle-ci fut approuvée par 19 voix pour, personne contre et 1 abstention, celle de l'Uruguay. La résolution exigeait le démantèlement immédiat et le retrait des armes de capacité offensive de Cuba et recommandait que les Etats membres, en se basant sur les articles 6 et 8 du Traité de Rio, prennent les mesures individuelles et collectives, y compris l'usage de la force armée, pour éviter que Cuba puisse continuer à menacer la paix et la sécurité du continent.

Robert Kennedy raconte que « ce fut le vote de l'OEA qui donna une base légale au blocus. Sa volonté de suivre les directives des Etats-Unis (...) changea notre position de celle de hors-la-loi qui agit en violant la loi internationale à celle d'un pays qui agit en accord avec 20 alliés et protège légalement sa position. »

Cependant, le conseiller juridique du Département d'Etat, Abraham Chayes, déclara que Kennedy avait refusé de signer la proclamation et n'avait pas ordonné le blocus naval

jusqu'à ce qu'un accord de l'OEA ait été obtenu, pour avoir, de cette façon, une base pour sa décision mais des spécialistes des questions juridiques contestèrent la mesure. Par exemple, Quincy Wright, professeur à l'Université de Columbia et vice-président honoraire de la Société Américaine de Droit International, déclara dans un séminaire qui s'est tenu en 1963 qu'il avait été malheureux que les Etats-Unis établissent la « quarantaine », parce qu'ils recouraient à une action unilatérale et de force qui ne correspondait pas avec leurs obligations envers la Charte de l'ONU, conformément à laquelle il fallait résoudre les différends par des moyens pacifiques et ne pas utiliser la force ou menacer de l'employer dans les relations internationales. Cette action, ajoutait Wright, était incompatible avec l'article 2, paragraphe 4, de la Charte de l'ONU et ne pouvait pas s'appliquer à l'URSS, par aucune des exceptions qui figuraient dans la même Charte ou par des traités ou par des résolutions de l'OEA. Cette dernière n'était valable que pour les Etats américains et non pour l'Union Soviétique. De plus, la « quarantaine » était contraire aux obligations des Etats-Unis, contractées en signant la Charte de l'ONU, de résoudre les différends internationaux par des moyens pacifiques (article 2, paragraphe 3) et de soumettre tous les différends non résolus au Conseil de Sécurité à d'autres organes de l'ONU (articles 35 et 37). Il est vrai que ce problème fut présenté devant les Nations Unies mais seulement après que l'action unilatérale ait été proclamée.

Au crépuscule, le président Kennedy envoya une nouvelle lettre à Khrouchtchév, lui demandant de respecter le blocus établi légalement par vote de l'OEA et déclarant que les Etats-Unis ne désiraient faire feu sur aucun bateau soviétique et ajoutant, pour finir : « Il importe que nous soyons tous les deux prudents et que nous ne fassions rien qui soit susceptible de rendre le contrôle de la situation plus difficile qu'il ne l'est actuellement. »

A 18H, eut lieu une nouvelle réunion du Comité Exécutif du Conseil de Sécurité Nationale étasunien, pendant lequel on apprit qu'un nombre extraordinaire de messages chiffrés avaient été envoyés aux bateaux soviétiques qui se dirigeaient vers Cuba. Ensuite, furent discutées en détails les règles à suivre par la Marine pour intercepter un bateau marchand dans la zone du blocus, règles qui incluaient de leur tirer dessus, au timon et aux hélices, s'ils refusaient d'être inspectés. Le président était préoccupé par la question de l'abordage des navires, si les Russes opposaient une résistance, car il pouvait se produire un dur combat et de nombreuses pertes. Le secrétaire à la Défense déclara que dans ce cas, les bateaux ne devaient pas être abordés mais remorqués à Jacksonville ou à Charleston. Bien sûr, le président Kennedy demanda ce que nous ferions si après tout ce travail, on découvrait que les bateaux transportaient des aliments pour les enfants. Tous furent d'accord sur le fait qu'on devait seulement intercepter les bateaux qui transportaient de façon évidente, du matériel militaire.

Avec ces actions, le Gouvernement des Etats-Unis ignorait la Convention de Genève sur la Haute Mer, de 1958, souscrite aussi par ce pays, dans laquelle il est dit que : « ...un bateau de guerre qui rencontre un bateau de marchandises étranger en haute mer n'a pas le droit de le soumettre à une inspection. »

Plus tard, le directeur de la CIA informa que des sous-marins russes se dirigeaient vers les Caraïbes, c'est pourquoi le Président donna l'ordre à la Marine de donner la priorité à la localisation des sous-marins et d'adopter les plus grandes mesures de sécurité pour la protection des porte-avions et des autres navires.

A 19H06, le 23 octobre, le président Kennedy signa la dite « Proclamation 3504 », dans

laquelle on déclarait que la « quarantaine » de Cuba serait effective à partir de 14 h le 24 octobre (heure de Greenwich). La « zone d'interception » des bateaux était fixée à la distance de 500 miles des côtes cubaines, ce qui était fait dans le but que les avions cubains ne puissent agir efficacement contre les bateaux de guerre nord-américains. A ce moment-là, se trouvaient dans l'Atlantique 21 bateaux avec des chargements du Ministère de la Défense de l'URSS. A posteriori, nous dirions que 5 d'entre eux arrivèrent sans encombre aux ports cubains pendant que les 16 autres rentraient aux ports de la Mer Baltique ou de la Mer Noire. Selon la « Proclamation 3504 », les matériels suivants étaient déclarés interdits : « Missiles sol-sol, avions bombardiers, bombes, missiles sol-air et missiles téléguidés, têtes nucléaires pour toutes les armes précitées, équipement mécanique ou électronique pour le soutien ou le fonctionnement des articles précitées, et toute autre sorte de matériel qui serait dorénavant signalé par le secrétaire à la Défense dans le but de l'efficacité de ce Décret. »

XX. La réponse de la Révolution.

Dans la nuit du 23 octobre 1962, le Commandant en Chef Fidel Castro apparut à la radio et à la télévision pour réfuter les déclarations faites par le président nord-américain, la veille.

Le leader cubain réfuta un à un les arguments utilisés par Kennedy pour instaurer le blocus et dénonça les transgressions des normes de cohabitation entre les nations commises de façon réitérée par les Etats-Unis, comme c'était le cas de la violation fréquente des espaces aériens et navals cubains. De plus, entre autres choses, il mit en avant les suivantes :

« Pourquoi la situation s'est-elle aggravée, pourquoi est-elle devenue critique? Simplement parce que les Etats-Unis ont échoué dans toutes leurs tentatives contre nous, jusqu'à présent. »

« Qu'avons-nous fait ? Nous défendre (...) Ou les impérialistes prétendent-ils que depuis la première hostilité qu'ils ont engagée contre nous, la première action, ils allaient avoir un peuple soumis, un Gouvernement soumis, une légion de Révolutionnaires levant le drapeau blanc ? (...) Ce que nous fîmes, ce fut de nous défendre. Et s'ils prennent mesures après mesures contre nous, nous, nous en prenons d'autres. »

« Ce fut eux qui décrétèrent cette politique d'agression, d'inimitié envers nous, la rupture des relations avec notre pays. Ce furent eux. S'ils ont échoué, c'est leur faute. Ce n'est pas la nôtre. »

« Notre position sur les armes est clairement définie. Nous, nous achetons les armes dont nous avons envie pour notre défense et nous prenons les mesures que nous considérons nécessaires pour notre défense. C'est cela, que nous avons fait (...) Qui a dit que nous, nous avons des comptes à rendre aux impérialistes , aux agresseurs, des mesures et des armes que nous avons ?

Aucune de nos armes n'est offensive, comme cela ne l'a pas été jusqu'à maintenant. Pourquoi ? Parce que nous n'avons jamais eu d'intentions agressives contre personne (...) Jamais nous ne serons des agresseurs. Jamais, nous ne serons des

offenseurs. A cause de cela, nos armes ne seront jamais offensives. »

« Bien sûr, nous, nous rejetons formellement toute tentative de contrôle, toute tentative d'inspection de notre pays. Personne n'inspecte notre pays (...) Jamais, nous ne renoncerons à la prérogative souveraine que, à l'intérieur de nos frontières, c'est nous qui décidons et c'est nous qui nous inspectons, et personne d'autre (...)

Quiconque tente d'inspecter Cuba doit savoir qu'il doit venir pour se battre! Ceci est notre réponse finale aux illusions, aux propositions de réaliser des inspections sur notre territoire. »

Ce monsieur prétend que nous, nous nous désarmions. Nous regrettons beaucoup de lui dire que ses espoirs seront déçus, car ni maintenant ni jamais nous ne nous désarmerons, alors que persiste la politique d'agressivité et d'hostilité des Etats-Unis envers nous. »

« Ils pourront fouiller les archives et ce qu'ils voudront, et sauf dans l'histoire de la piraterie, ils ne trouveront pas de précédents de cela, nulle part. Un acte de guerre en période de paix ! Messieurs, cela est du yankee pur jus (...) Dans l'histoire du fascisme, ils peuvent trouver des précédents de tous ces actes. »

Mercredi 24 octobre.

Tôt dans la matinée, il y eut une réunion au poste principal de commandement des FAR, dans laquelle on conclut que, pour réaliser une invasion, l'ennemi utiliserait 5 ou 6 divisions dont le déplacement demanderait 120 à 130 bateaux de transport et au moins 6 jours de préparation. A ce moment-là, il n'y avait pas d'indice que cela devait arriver immédiatement, et l'augmentation du trafic des communications qui serait nécessaire, ainsi que les bateaux et les avions qui y prendraient part seraient détectés rapidement. On pensait que l'attaque aérienne était l'action la plus probable.

On apprit aussi que, selon les calculs, les avions de combat cubains disposaient de combustible et de munitions pour 20 jours d'action, à raison de 4 missions par jour. Le Commandant en Chef Fidel Castro indiqua que les batteries antiaériennes de réserve devaient être capables de manoeuvrer n'importe où quand ce serait nécessaire.

Pendant ce temps, à l'aérodrome de Santa Clara, on reçut l'ordre de déconcentrer le régiment aérien de chasse soviétique, équipé avec les avions MIG-21 F13. La troisième escadrille manoeuvra jusqu'à l'aérodrome de Camagüey et la seconde jusqu'à celui de San Antonio los Baños, dans la province de La Havane. A Santa Clara, restaient l'état major du régiment et la première escadrille.

Ce jour-là, également tôt dans la matinée, avant que soit en place la « quarantaine », Mc Namara se rendit dans la salle d'où on contrôlait la position des bateaux qui se dirigeaient vers Cuba. Là, il eut une conversation tendue avec l'amiral Anderson, à la suite de laquelle il lui indiqua qu'aucun coup de feu ne serait tiré sans son autorisation expresse, car ceci n'était pas un simple blocus, mais une forme de communication entre Kennedy et Khrouchtév ; qu'on ne pouvait appliquer aucune sorte de mesure de force sans sa permission et que celle-ci ne serait pas donnée sans en avoir discuté avec le Président.

Avant l'heure de début de la « quarantaine », le Commando Aérien Stratégique passa en situation de DEFCON 2. Cette augmentation de la disposition de combat signifiait que le personnel devait être disponible 24 heures sur 24 ; on rappelait les permissionnaires et on ne donnait pas de nouvelles permissions. Les maintenances et les entraînements non essentiels furent suspendus. Les éléments de combat et les unités de soutien commencèrent les préparatifs réels de combat. Les commandements restants se maintinrent en DEFCON 3 mais prêts à passer en DEFCON 2 si on leur en donnait l'ordre. Cette journée termina, de plus, la dispersion des bombardiers B-7 sur 40 aéroports civils.

Le Département d'Etat demanda une réponse urgente à l'Ambassadeur en Turquie sur les conséquences politiques du retrait des missiles Jupiter, en leur substituant la présence d'un sous-marin avec missiles Polaris dans la zone ou d'autres mesures significatives de l'OTAN, comme forces nucléaires multilatérales envisagées.

On reçut, de plus, un télégramme de l'Ambassade de Moscou avec la nouvelle de la rencontre entre Khrouchtchév et l'homme chargé de négocier pour les Etats-Unis, William Knox : le Premier Ministre Soviétique critiqua la « quarantaine » et menaça de couler les bateaux nord-américains si les transports soviétiques étaient arrêtés. Il dit que les Etats-Unis devaient apprendre à vivre avec les missiles soviétiques à Cuba, comme l'URSS a appris à vivre avec les missiles nord-américains en Turquie. Khrouchtchév assura également que les missiles de moyenne portée et les missiles antiaériens à Cuba étaient sous strict contrôle soviétique et proposa vaguement de convoquer un sommet.

A 10 heures du matin, heure de Washington, la « quarantaine » proclamée la veille, entra en vigueur. A cette même heure commença une nouvelle réunion du Comité Exécutif du Conseil National de Sécurité.

LE JOUR PENDANT LEQUEL LA TERRE CESSA DE TOURNER.

Conformément aux informations qui existaient au début de la réunion du Comité Exécutif, les bateaux russes continuaient de naviguer en direction de Cuba, sans changer de route. Certains étaient déjà près de la limite de 50 miles établie pour l'interception, si bien qu'ils devaient décider s'ils les arrêtaient ou non.

La réunion commença avec le rapport du Directeur de la CIA informant qu'il y avait de rapides progrès dans la construction des emplacements de missiles de moyenne portée, cependant, on n'avait pas détecté la mise en pratique de mesures intensives pour atteindre les niveaux supérieurs de dispositions de combat de la part des forces soviétiques et du Bloc.

Peu après 10 heures du matin, on fut informé que deux bateaux soviétiques, le « Gagarine » et le « Komiles » se trouvaient à quelques kilomètres de la limite. L'interception des deux se produirait, probablement, avant midi. Une information inquiétante de la Marine arriva ensuite : un sous-marin soviétique avait pris position entre les deux bateaux.

Nous laissons maintenant Robert Kennedy, un des participants à cette réunion, nous relater les minutes tendues qui suivirent : « Le moment pour lequel nous nous étions préparés était arrivé, le moment dont nous espérions qu'il n'arriverait jamais. Le danger et la préoccupation que nous ressentions tous planaient comme un nuage au-dessus de

nous et, surtout, du Président (...)

« On avait envoyé un porte-avions appuyé par des hélicoptères avec des équipements anti-sous-marins. « L'Essex », porte-avions à propulsion nucléaire, devait donner l'ordre au sous-marin, au moyen du sonar, de faire surface et de s'identifier. S'il refusait, déclara Mc Namara, on lancerait des charges de profondeur de faible puissance jusqu'à ce qu'il en sorte.

« Je crois que ces quelques minutes furent celles qui causèrent la plus grande préoccupation au Président. Le monde était-il au bord d'un holocauste ? Était-ce notre faute ? Nous étions-nous trompés ? Aurions-nous dû faire autre chose, ou ne rien faire ? Il mit sa main sur son visage et s'en couvrit la bouche. Il ouvrit et ferma le poing. Il semblait avoir le visage maigre, affligé et les yeux presque gris. Nous nous regardions fixement autour de la table (...) Les voix continuaient à bourdonner mais il me semble que je n'ai rien entendu de ce qui s'est dit jusqu'à ce que j'entende la voix du Président : « N'y a-t-il aucune manière d'éviter notre premier choc avec un sous-marin russe... d'éviter ce genre de chose ? » Non, répondit Mc Namara, le danger est trop grand pour nos bateaux. Les commandants ont des instructions pour éviter les hostilités par tous les moyens possibles mais il faut être préparés à cela, et nous devons nous attendre à ce que cela arrive. »

« Le moment de la décision finale est arrivé (...) Je sentis que nous étions au bord d'un précipice, sans issue possible. Le moment, c'était maintenant, pas la semaine prochaine, pas demain, « pour tenir une autre réunion et décider » ; pas dans 8 heures, « pour pouvoir envoyer un autre message à Khrouchtchev ». Non, rien de cela n'était encore possible. A mille miles de nous, sur la vaste surface de l'océan Atlantique, se prendraient les décisions finales dans les prochaines minutes. Le président Kennedy avait mis en marche le cours des événements, mais il ne pouvait plus les contrôler. Il devait attendre...nous devons attendre (...)

« Alors, une ordonnance amena une note à McCone : « Monsieur le Président, nous avons une première information qui semble indiquer que certains bateaux russes se sont arrêtés. »

« Ils se sont arrêtés ? Quels bateaux ? A-t-on vérifié l'exactitude de l'information ? (...) L'information est exacte, Monsieur le Président. Six bateaux qui se dirigeaient vers Cuba se sont arrêtés au bord de la limite du blocus, ou ont fait demi-tour en direction de l'Union Soviétique. » (...) Peu de temps après, arriva l'information selon laquelle les 20 bateaux russes les plus proches de la limite s'étaient arrêtés et restaient immobiles ou avaient fait demi-tour.

« Bon, nous n'aurons à arrêter ni à intercepter aucun bateau. », dit le Président. (...)

« Ensuite, nous retournâmes aux détails. La réunion se prolongea. Mais tous, nous semblions avoir changé. Pour un instant, le monde s'était arrêté, maintenant, il recommençait à tourner. »

Plus tard, on sut que 16 bateaux soviétiques étaient arrêtés ou rentraient chez eux. La majeure partie de ceux qui continuaient leur route vers Cuba étaient des bateaux-citernes. Un d'entre eux, le « Bucarest », arriva à la limite pendant la journée, s'identifia à un des bateaux nord-américains et on le laissa passer comme pétrolier, dans lequel il était peu

probable qu'on transporte des missiles ou aucune autre arme de celles qui étaient interdites par le blocus. Cependant, certains membres du Comité Exécutif soutinrent énergiquement qu'il convenait de l'inspecter pour que Khrouchtév n'aie pas de doutes sur la décision du Gouvernement des Etats-Unis. En définitive, le Président ajourna sa décision et donna l'ordre qu'il soit suivi par des bateaux de guerre étasuniens. A ce moment-là, il se dirigeait vers Cuba à une vitesse de 17 nœuds, c'est pourquoi il faudrait décider autre chose avant de se coucher.

Le président Kennedy reçut une lettre de Khrouchtév avec les remarques suivantes :

- Vous ne décrêtez pas une quarantaine mais vous lancez bien un ultimatum et une menace avec utilisation de la force. C'est une provocation.
- L'OEA n'a pas autorité pour adopter de telles décisions, c'est pourquoi nous ne reconnaissons pas celle-ci.
- Nous adhérons aux principes des lois internationales et nous observerons strictement les normes qui régulent la navigation en haute mer et dans les eaux internationales.
- Les actions des Etats-Unis en ce qui concerne Cuba constituent un acte de banditisme clair.

Dans la réunion du Conseil de Sécurité de l'ONU, U Thant fit remarquer qu'il intervenait dans le conflit à la demande d'un groupe de gouvernements , c'est pourquoi il envoya un message avec le même texte à Kennedy et à Khrouchtév, en leur demandant de s'abstenir d'entreprendre des actions qui pourraient aggraver la situation et proposa la suspension volontaire, pour une période de 2 à 3 semaines, des envois d'armes et de la « quarantaine », pour que les parties se réunissent pour résoudre la Crise.

Dans cette même réunion du Conseil, le représentant nord-américain exigea du Soviétique qu'il donne une réponse directe à la question sur la présence à Cuba de missiles et de bombardiers soviétiques. Zorin, sans avoir l'autorisation nécessaire et probablement sans avoir de connaissance officielle et digne de foi de la question, se vit obligé d'esquiver la réponse directe, en disant qu'elle serait donnée au moment opportun. Alors, Stevenson fit un signe et on introduisit dans la salle les agrandissements des photos prises par les U-2, sur lesquels on voyait clairement les bombardiers et les positions de lancement qu'on construisait pour les missiles. L'effet fut dévastateur et l'incident constitua un échec total pour la diplomatie soviétique.

Malgré cela, le lendemain, les journaux d'URSS publièrent l'information suivante : « Valerian Zorin démasque les affirmations des fonctionnaires du Département d'Etat, sorties de quelque tas d'ordures, au sujet de ce qu'on appelle « l'installation de bases de missiles soviétiques à Cuba ». Et l'un des communiqués de l'Agence TASS annonçait : « Sur l'ordre de Stevenson furent exposés, dans la salle du Conseil de Sécurité, les faux fabriqués par la CIA. Après, le délégué nord-américain lut, comme un perroquet, les explications préparées par le renseignement étasunien. »

Dans la soirée, le commandant Fidel Castro rendit visite à un groupe aérospatial antiaérien soviétique stationné à l'est de la capitale cubaine. Là, il observa la vulnérabilité de ces unités devant une attaque d'avions à basse altitude car il possédait seulement pour se défendre une mitrailleuse antiaérienne de 2 canons (ZPU-2) de 14,5 mm. Immédiatement, il donna l'ordre que 50 batteries antiaériennes de réserve viennent apporter leur protection à ces groupes et aux installations de missiles de moyenne portée.

De plus, on envoya une batterie de canons de 100 mm protéger le port de La Isabella, où se trouvait le navire « Alexandrovsk » avec les têtes de combat nucléaires pour les missiles de portée intermédiaire. Le poste de commandement de la division aérospatiale fut protégé par 2 pelotons de canons de 23 mm qui furent pris sur les bateaux marchands soviétiques.

Il faisait déjà nuit lorsque le Président décida de permettre au Bucarest de continuer son voyage vers Cuba sans être inspecté. Contre l'avis des militaires et de beaucoup de leurs conseillers, il voulut donner plus de temps à Khrouchtév.

Cette nuit-là, accomplissant les directives du Département d'Etat, Stevenson alla voir U Thant pour tenter d'obtenir que celui-ci en appelle à Khrouchtév pour qu'il garde les bateaux soviétiques hors de la zone de « quarantaine ». Le Birman devrait faire la proposition comme si c'était une initiative à lui dans le but d'éviter une confrontation qui pourrait se produire rapidement. Vers minuit, Stevenson contacta U Thant et celui-ci fut d'accord pour envoyer un message avec la proposition le lendemain à la première heure, en le faisant en son nom. Il soulignerait la nécessité qu'il maintienne ses bateaux loin, pour éviter une confrontation, parce qu'il pensait qu'il était possible que les Nord-américains soient prêts à discuter des modalités d'une négociation.

Jeudi 25 octobre.

Dans la matinée, le Secrétaire Général de l'ONU par Intérim, U Thant, reçut les réponses de Khrouchtév et de Kennedy à son message de la veille. Le dirigeant soviétique donna une réponse positive, acceptant la proposition de U Thant pour essayer de résoudre la Crise. Pour sa part, la réponse nord-américaine était ambiguë et ne contenait aucun engagement concret :

« Dans votre message et votre déclaration au Conseil de Sécurité, vous avez fait certaines démarches et vous avez invité à garantir des arrangements satisfaisants.

L'ambassadeur Stevenson est prêt à discuter rapidement ces arrangements avec Vous. Je peux vous assurer de notre désir d'arriver à une solution satisfaisante et pacifique de ce problème. »

Peu après, U Thant se tourna à nouveau vers Khrouchtév et Kennedy. Dans le but d'éviter un affrontement sur mer, il demanda à Khrouchtév de garder les navires soviétiques hors de la zone d'interception pour un temps limité qui permettrait la réalisation de conversations sur un possible accord pour résoudre la Crise. A Kennedy, il demandait que les forces étasuniennes dans les Caraïbes évitent un affrontement avec les bateaux soviétiques, dans le but de diminuer le risque de tout fâcheux incident.

Ce jour-là, le ministre des Relations Extérieures autrichien, Bruno Kreisky, suggéra que les bases cubaines soient retirées en échange du retrait des bases de Jupiter en Turquie.

A 10 h du matin, eut lieu la réunion du Comité Exécutif, dans laquelle fut approuvée définitivement l'autorisation nécessaire pour que le pétrolier « Bucarest » ne soit pas intercepté. Mc Namara recommanda de réaliser plusieurs vols à basse altitude qui ressembleraient à une attaque aérienne, avec lesquels on pourrait observer la marche de la construction des emplacements et qui contribueraient à masquer la possibilité d'une attaque ultérieure à basse altitude. Pour sa part, Rusk demanda à la CIA des informations

au sujet de l'effet qu'avait produit à Cuba, le fait qu'une partie des bateaux soit retournée en URSS, et de la réaction des Cubains en général aux actions entreprises par les Etasuniens jusqu'à cette date : si les Cubains savaient quelque chose sur l'existence de missiles soviétiques dans leur pays, s'ils avaient écouté le discours du Président et comment était le moral sur l'île. Le Directeur de la CIA promit des réponses.

Ce jour-là, comme conséquence de la tension qui régnait toujours, la direction et l'état major du Groupement des Troupes Soviétiques (ATS) à Cuba passèrent au poste de commandement souterrain qui avait été mis en place dans les environs de La Havane et comptait avec tous les moyens nécessaires pour garantir la sécurité de la direction, ainsi que pour coopérer avec les formations militaires cubaines.

Au commandement de l'ATS aussi on reçut le télégramme suivant :

« Au camarade Pavlov : Etant donné que la Marine de Guerre des Etats-Unis bloque les accès à Cuba, nous prenons la décision de ne pas envoyer les Régiments Aérospatiaux 665 et 668. Vous ne devez pas décharger du bateau « Alexandrovsk » les têtes de combat pour les missiles R-14. Si elles sont déjà déchargées, organisez secrètement leur chargement sur « l'Alexandrovsk ». Préparez le bateau pour l'envoyer en Union Soviétique accompagné du « Almetievsk ». Signé : DIRECTEUR. »

ANGOISSE DANS LES PROFONDEURS.

Ces jours-là, la Brigade 69 de Sous-marins, qui comprenait les bateaux B-4, B-36, B-59 et B-130, se trouvait dans une situation extrêmement difficile. Depuis qu'ils s'approchaient des Bermudes pour occuper leurs positions de combat, la brigade s'était heurtée à une forte résistance de la part des moyens anti-sous-marins appartenant à la Marine de Guerre des Etats-Unis, qui avaient une supériorité numérique accablante. A la suite d'une poursuite tenace et prolongée, qui ne lui permit pas pendant des jours et des jours de faire surface pour recharger ses batteries et ventiler comme il se doit les compartiments, les bateaux B-36 et B-59 durent émerger et rester à la surface plusieurs heures, pendant que les batteries se rechargeaient, entourés de bateaux de guerre, d'hélicoptères et d'avions nord-américains. Le B-130 aussi fut poursuivi, au début mais ensuite, ses trois moteurs diesels furent mis hors service, c'est pourquoi il dut abandonner la campagne et être aidé par la Flotte du Nord.

Les sous-marins étaient du modèle 641 et il semblait qu'ils n'avaient pas été essayés totalement dans des conditions difficiles, car durant la traversée, se manifestèrent de sérieux défauts techniques, car ils n'étaient pas suffisamment aménagés pour effectuer une traversée aussi longue dans des conditions de températures de l'eau et de l'air aussi élevées, ainsi qu'en présence d'une salinité de la mer accrue.

En plus de la pression extérieure croissante exercée par les forces anti-sous-marines nord-américaines, la situation à l'intérieur des bateaux devenait extrêmement difficile. La température atteignait les 60-65°C dans les compartiments des moteurs diesels et électriques, ainsi que dans les compartiments des accumulateurs, tandis que dans les compartiments situés jusqu'au bout du navire, la température était d'environ 40-45 degrés, de sorte que le personnel s'évanouissait fréquemment lorsqu'il travaillait dans les compartiments où la température était la plus élevée. De plus, les réserves limitées d'eau

ne permettaient pas de distribuer plus de 250 grammes par jour et par personne, et cela, dans des conditions de forte sudation et déshydratation, conduisit à ce que le personnel souffrit de fièvre milliaire (fièvre caractérisée par des éruptions de petites ampoules, semblables à de gros grains de millet) dans une forme suppurante particulièrement désagréable. Les hommes ne mangeaient presque pas, c'est pourquoi les pertes de poids atteignirent presque un tiers.

Un certain temps après le retour en URSS, les commandants des sous-marins participant à la campagne furent appelés à Moscou pour informer personnellement le ministre de la Défense. Mais Malinovski était malade et le maréchal Grechko, premier vice-ministre de la Défense de l'URSS, les écouta. Celui-ci exprima son désaccord (ou sa surprise) parce que les sous-marins n'étaient pas atomiques et se voyaient obligés de faire surface pour charger leurs batteries. Il ne comprenait pas pourquoi ils devaient le faire chaque nuit et n'écouta rien concernant les déficiences et des difficultés de la campagne. Il ne comprit qu'une chose, que les sous-marins avaient violé le caractère secret de l'opération. Dans les conclusions de la rencontre, le maréchal Grechko manifesta le sentiment que s'il avait été à la place des chefs des sous-marins, il aurait préféré périr et couler plutôt que faire surface... Ni plus ni moins !

XXI. La hache de pierre était au coin de la rue.

A 5 h du soir de ce jeudi 25 octobre, eut lieu une réunion du Comité Exécutif du Conseil de Sécurité Nationale, dans laquelle furent faites les remarques intéressantes suivantes :

Dean Rusk, secrétaire d'Etat informa que Khrouchtév avait accepté les conversations à New York sous l'égide de l'ONU. Notre position serait que pendant les deux jours suivants de discussions préliminaires, nous devons arrêter de n'importe quelle manière le développement de la capacité aérospatiale à Cuba. Nous avons besoin de savoir ce qui se passait sur les emplacements de missiles et s'il y avait réellement des têtes nucléaires à Cuba. Il mentionna la possibilité que les états latino-américains proposent une zone dénucléarisée en Amérique Latine. Il dit que les Cubains ne seront pas capables de survivre isolés politiquement, c'est pourquoi ils doivent s'appuyer totalement sur les Soviétiques.

Robert McNamara, secrétaire à la Défense, déclara : « Nous devons décider quelles mesures nous prendrons pour aborder les bateaux du Blocus qui arriveront demain sur la ligne d'interception : le bateau tanker soviétique Grozni et un bateau de passagers d'Allemagne de l'Est. Il recommanda que ce dernier ne soit pas arrêté, car s'il refuse de s'arrêter, il faudra lui tirer dessus au timon ou lui foncer dessus, et cela pourrait être très dangereux pour les 1 500 passagers. Si les passagers sont affectés et qu'on ne trouve dessus rien d'interdit, nous nous verrions dans une situation très difficile.

Rusk : Il suggéra que nous pourrions acheter les bateaux qui se dirigent vers Cuba en payant le capitaine ou le propriétaire ce qu'ils demandent pour désertir avec les bateaux. De cette façon, la pression sur les Cubains augmenterait en étranglant leurs importations, sans utiliser de force militaire additionnelle.

JFK décida de ne pas arrêter le bateau d'Allemagne de l'Est.

Robert Kennedy dit que nous devons faire attention pour que les Russes ne pensent pas

que nous faisons machine arrière.

JFK déclara que nous devons agir rapidement, parce que le travail sur les emplacements de missiles continuait et bientôt nous devrions confirmer avec les faits la fermeté que nous avons montrée jusqu'à maintenant.

Plus tard, les Nord-américains répondirent à U Thant que si Khrouchtchév gardait ses bateaux hors de la zone de quarantaine, ils éviteraient la confrontation.

A la fin de la journée, le régiment de Candelaria-San Cristobal et le second groupe de combat du régiment de Santa Cruz de los Pinos-San Cristobal étaient prêts pour le combat. De plus, cette nuit-là commença le déplacement du port de La Isabella à la région orientale, des têtes de combat nucléaires qui manquaient pour les missiles aériens tactiques FKR.

Pendant ce temps, au Département d'Etat, on reçut un télégramme de l'ambassadeur en France, dans lequel on soulignait en particulier ce qui suit :

Le Représentant Permanent de Turquie ici a signalé que les Turcs accordent beaucoup d'importance aux Jupiter, car ils les considèrent comme le symbole de la détermination de l'Alliance d'employer les armes nucléaires contre la Russie si elle attaque la Turquie, indépendamment du fait que les Jupiter soient anciens ou pas.

Une variante peut être de remplacer les Jupiter par un sous-marin Polaris dans la zone, en consultant les Turcs sur les cibles à frapper par celui-ci en cas de guerre, mais il est douteux que cela soit intéressant pour eux, car avec les Jupiter, ils se sentent plus en sécurité en les ayant sur leur territoire.

Une autre variante pour les remplacer est de le faire à travers la création des Forces Nucléaires Multinationales de l'OTAN en employant la modalité évoquée de bateaux marchands équipés de missiles Polaris, conduits par des équipages mixtes de Turcs, d'Italiens et de Nord-américains, avec des cibles intéressantes pour les alliés.

Une de ces variantes nous permettrait d'offrir aux Soviétiques le retrait des anciens Jupiter pour qu'ils puissent sauver la face pour le retrait des missiles de Cuba. Cette gestion, qu'elle soit acceptable ou non pour les Soviétiques, serait bien vue par l'opinion politique mondiale.

ET LA SITUATION CONTINUAIT D'EMPIRER !

A ce moment-là, la situation empirait tous les jours. Parmi le cercle qui entourait le Président, l'idée que le conflit militaire était inévitable se renforçait, car la combinaison des actions militaires limitées et des actions diplomatiques n'avaient pas de résultats positifs. Beaucoup considéraient que si la partie soviétique continuait à être inflexible, malgré la « quarantaine », dans ses intentions de continuer à augmenter la préparation des forces aérospatiales, alors il ne restait comme dernière alternative que celle de l'usage des armes, avec l'attaque aérienne massive et l'invasion ultérieure. Cette nuit-là furent connus les résultats de l'interprétation des dernières photos aériennes : le travail sur les emplacements de missiles progressait rapidement, pendant que les bombardiers légers IL-28 avaient été déballés et montés, également rapidement. En prenant ces facteurs en

compte, le président Kennedy demanda au Département d'Etat de commencer à se préparer pour créer un gouvernement civil à Cuba après l'invasion et l'occupation du pays. Il se décida aussi à augmenter la quantité de vols à basse altitude au-dessus de Cuba, de deux par jour à un par heure, en violant grossièrement la souveraineté du pays.

Vendredi 26 octobre.

A 7h du matin, fut arrêté et abordé le premier bateau pendant la « quarantaine ». C'était le « Marucla », de propriété panaméenne et battant pavillon libanais. Il avait été frété par l'URSS et se rendait à Cuba depuis le port de Riga. Il avait été soigneusement choisi par le président Kennedy pour être arrêté et fouillé. Avec cette action, il démontrait à Khrouchtév qu'il était disposé à rendre la « quarantaine » efficace et cela n'impliquait pas une attaque directe des Soviétiques, car le bateau ne leur appartenait pas. Sur le bateau, on ne trouva aucune arme et il lui fut permis de continuer son voyage vers Cuba. Peu après, le bateau de passagers d'Allemagne de l'Est passa la ligne d'interception, bien que certains aient demandé qu'il soit arrêté car il n'était pas la propriété de l'URSS. En définitive, le Marucla fut l'unique bateau fouillé pendant la « quarantaine ».

Ce jour-là, le Secrétaire Général par Intérim de l'ONU, U Thant, reçut une lettre de Khrouchtév disant qu'il acceptait la proposition de la veille, c'est pourquoi désormais, les bateaux soviétiques resteraient hors de la zone d'interception, bien qu'il signale que cette situation ne pourrait pas se prolonger.

A partir de ce matin-là, les vols en rase-mottes sur l'île augmentèrent et avec eux le danger d'une attaque aérienne surprise profitant de cette situation. Cela fut confirmé dans un commentaire du conseiller du président Théodore Sorensen : « Ces vols non seulement fournissent une meilleure reconnaissance aérienne mais , à la fois, constituent un système pour harceler les Russes et humilier Castro (...) L'habitude de la surveillance aérienne de l'île, de plus, pourrait nous faciliter à un moment donné, le déclenchement d'une attaque surprise. »

En tenant compte de cette circonstance et du fait que les vols en rase-mottes constituaient une violation grossière de la souveraineté du pays, le Commandant en Chef Fidel Castro prit la décision de les interdire et donna l'ordre qu'à partir du lever du jour du 27 octobre, on ouvrirait le feu contre tout avion ennemi qui violerait l'espace aérien de Cuba. Immédiatement, on fit savoir au général d'armée Pliiev, chef de l'ATS, que Fidel voulait le rencontrer. La proposition de rencontre était pour l'informer de la décision du commandant cubain de tirer sur les avions volant en rase-mottes, le lendemain.

A 10h du matin, eut lieu à Washington, la réunion du Comité Exécutif du Conseil National de Sécurité, où furent faites, entre autres, les remarques suivantes :

Rusk déclara que le but des négociations qui commençaient par l'intermédiaire de U Thant était d'obtenir l'engagement que de nouveaux emplacements ne seraient pas construits à Cuba, qu'il n'y aurait pas de nouveaux bateaux militaires en plus, que les armes existant à Cuba seraient désactivées et que l'ONU inspecterait sur le terrain au moyen d'un corps de 350 inspecteurs techniquement capables. De plus, les bateaux de guerre nord-américains resteraient près de tous les ports cubains pour garantir qu'il n'y aurait pas de débarquements ignorés par les inspecteurs. A propos de la zone libre d'armes nucléaires, il dit que Porto Rico et la Zone du Canal en seraient exclus.

JFK signala que le plan proposé initialement par le Brésil en septembre dernier non seulement mettait en avant une zone libre d'armes nucléaires en Amérique Latine, mais aussi la garantie de l'intégrité territoriale de tous les états de la région et demanda s'ils pouvaient s'engager à ne pas envahir Cuba.

Rusk expliqua que nous sommes engagés à ne pas envahir Cuba puisque nous avons signé la Charte de l'ONU.

Adlai Stevenson, ambassadeur devant l'ONU, prédit que les Russes ne demanderaient pas une nouvelle garantie pour l'intégrité territoriale de Cuba et le démantèlement des missiles étasuniens en Turquie.

John Mc Cone, directeur de la CIA, n'était pas d'accord avec le retrait des missiles de Turquie et pensait que les inspecteurs qui seraient envoyés à Cuba devaient être des Etasuniens, spécialistes des missiles stratégiques.

Pendant ce temps, Aleksandre Feklisov avait invité John Scally au restaurant « Occidental ». Pendant la conversation, à la fin du repas, Scally déclara que « tous les membres du Comité Exécutif étaient de plus en plus favorables à la proposition des militaires d'envahir immédiatement Cuba. Ils assuraient au Président qu'ils en finiraient en 48 heures avec les missiles soviétiques et avec le régime de Castro. »

A ce sujet, Feklisov déclara que le peuple cubain, avec à sa tête Fidel Castro, était prêt à livrer un combat très dur et qu'ils défendraient leur Patrie jusqu'à leur dernière goutte de sang. La bataille serait cruelle, sanglante et longue. De plus, à son avis, cela laisserait les mains libres à Khrouchtév pour asséner une riposte sur un point vulnérable dans une autre partie du monde.

Scally demanda si ce pourrait être à Berlin Ouest et le Soviétique répondit que c'était parfaitement possible, que quand les chars russes attaqueraient en avalanche et les avions d'assaut balaieraient tout sur leur chemin en volant en rase-mottes, ils pourraient prendre Berlin Ouest en moins de 24 heures. Peu après ils se séparèrent, en exprimant l'espoir que les dirigeants de leurs deux pays ne permettraient pas que la guerre éclate.

Feklisov raconte que personne ne l'avait autorisé à parler en ces termes avec Scally, ni à mettre en avant la possible occupation de Berlin Ouest comme riposte à l'invasion de Cuba. Ce même soir, Scally téléphona à l'ambassadeur et lui demanda une rencontre immédiate. Quand ils furent face à face, Scally l'informa qu'il accomplissait une mission de la « plus haute autorité » et qu'il proposait les conditions suivantes pour parvenir à un règlement de la Crise :

1. L'URSS démonterait et retirerait les rampes de missiles sous la supervision de l'ONU.
2. Les Etats-Unis lèveraient la quarantaine.
3. Les Etats-Unis prendraient publiquement l'engagement de ne pas envahir Cuba.

Alors, je lui demanda de préciser la signification de « la plus haute autorité » et il dit, en détachant chaque mot : « John Fitzgerald Kennedy, le président des Etats-Unis ». Je l'assurai que je ferai suivre immédiatement cette proposition. Alexandre Feklisov a raconté ainsi ces événements bien des années plus tard !

Les photos obtenues au cours des vols à basse altitude la veille, montraient le rapide développement des emplacements de missiles de moyenne portée à Cuba et, de plus, confirmèrent la présence de missiles tactiques « Luna », qui pouvaient être équipés de charges conventionnelles ou nucléaires. Pour cette raison, l'Assemblée des Chefs d'Etat Majors (JJEM) autorisa l'amiral Dennison à équiper les forces d'invasion avec des systèmes porteurs de capacités nucléaires, en particulier des obus de 8 pouces et des missiles « Honest John » comparables aux « Luna » mais interdit l'introduction d'armes nucléaires à Cuba sans une approbation ultérieure. Cela ne pourrait se faire que si les troupes soviétiques tiraient avec des armes nucléaires tactiques pour défendre l'île et si, conformément aux lois nord-américaines, le Président donnait l'autorisation de répondre avec de telles armes.

Dans les cercles officiels des Etats-Unis, on considérait que leurs troupes n'avaient pas besoin d'armes nucléaires pour vaincre à Cuba, étant donnée la supériorité existante en armes conventionnelles et en hommes. A cause de cela, en tenant compte du supposé petit nombre de troupes soviétiques sur l'île, les planificateurs militaires pensaient que le fait que les défenseurs utilisent cette sorte d'armes n'avait pas de sens car ils risquaient alors une escalade des actions. On croyait que, bien que cela soit une « possibilité » qu'il fallait accepter, ce n'était pas « probable ». Personne ne soupçonnait non plus que l'arsenal nucléaire tactique à Cuba atteignait les 98 armes de cette sorte, et qu'elles comprenaient l'une d'entre elles, le missile aérien FKR, qui était capable d'atteindre avec ces munitions, les îlots du sud de la Floride.

Ce soir-là, on reçut une lettre de Khrouchtév pour le Président. Elle était longue et émouvante et il semblait évident qu'elle avait été écrite par lui, personnellement. L'aspect émouvant se référait en particulier aux morts et aux destructions qu'occasionnerait une guerre nucléaire. Il répétait une nouvelle fois qu'il fallait éviter cela, et presque à la fin, signalait : « Si le président et le gouvernement des Etats-Unis confirment que ce pays ne participera pas à l'invasion de Cuba et empêcheront les autres de réaliser des actes similaires et si vous retirez votre flotte, cela changera immédiatement (...) Alors la question sur l'armement ne se poserait plus, encore que s'il n'y a pas de menace, l'armement est une charge pour tout peuple. »

QUAND LA PAIX MONDIALE TIENT A UN CHEVEU

La Maison Blanche aussi publia une déclaration menaçante sur la continuation de l'installation de missiles à Cuba, qui se terminait ainsi: « En résumé, il n'y a pas de preuves, jusqu'à aujourd'hui, qu'il existe la moindre intention de démanteler ces bases de missiles ou d'interrompre le travail sur celles-ci. Au contraire, les Soviétiques continuent à construire rapidement leurs installations pour les missiles et leurs rampes de lancement, tandis qu'ils essaient de dissimuler leurs efforts à tout prix.

Dans la soirée et la nuit, eut lieu la rencontre du Commandant Fidel Castro et du général Pliév, chef du Groupement des Troupes Soviétiques, qui se déroula au poste de commandement de l'ATS et en présence des membres du Conseil Militaire de celui-ci. Le leader cubain, après avoir argumenté sur la décision de faire feu sur les avions volant en rase-mottes à partir de l'aube du lendemain, en profita pour persuader le chef soviétique de la nécessité d'incorporer les radars des groupes aérospatiaux antiaériens à la garde de combat, dans le but de détecter les incursions aériennes ennemies avec un temps

suffisant. De plus, il lui suggéra avec insistance de ne pas laisser les missiles concentrés en un seul endroit, comme une mesure élémentaire de précaution pour les préserver d'une attaque aérienne surprise car celle-ci ne serait pas un succès s'il restait au moins un tiers des projectiles en bon état. Lors de la réunion, le chef de l'ATS demanda qu'on fasse chercher différents chefs d'unités et tous déclarèrent qu'ils étaient prêts pour le combat. Sur la base des informations disponibles, y compris celles transmises par agents, et de l'analyse de la situation réalisée, les chefs cubains et soviétiques arrivèrent à la conclusion qu'une agression des Etats-Unis contre Cuba était imminente, plus vraisemblablement une attaque aérienne massive, qui devait être attendue dans les 24 à 72 prochaines heures, c'est à dire entre le 27 et le 29 octobre.

Le commandement soviétique envoya un rapport à Moscou sur la situation existante et la décision des Cubains de tirer sur les avions qui volaient en rase-mottes et demanda des instructions sur la façon d'agir dans ces conditions. Mais le Ministère de la Défense ne répondit pas. Dans ce rapport, on signalait aussi la conclusion qu'une attaque nord-américaine était pratiquement imminente.

Cette nuit-là, à Washington, se réunirent en secret l'ambassadeur d'URSS, Dobrinin et Robert Kennedy. Lors de cette conversation, le diplomate soviétique déclara qu'il y avait en Turquie une base aérospatiale nord-américaine et que cela ne provoquait pas de situations extrêmes. Le Ministre de la Justice répondit que si l'URSS était intéressée par la sortie des missiles de Turquie, il consulterait immédiatement son frère. Il sortit du salon où ils se trouvaient, revint peu après et dit qu'on pouvait examiner la question des missiles en Turquie. Le Kremlin fut immédiatement informé du contenu de l'entrevue.

A 18h30, le Commandement de l'ATS donna l'autorisation de commencer à travailler avec tous les moyens de communications par radio et que les radars et les autres moyens des complexes aérospatiaux irradient l'espace. Les groupes furent mis en régime de préparation de 6 minutes. On autorisa les chefs des unités de la défense antiaérienne à ouvrir le feu contre les avions qui attaqueraient les positions et les objectifs des troupes. De plus, pour réduire le temps de préparation pour la première salve des missiles de moyenne portée, pendant cette nuit-là et par décision du général d'armée Pliev, les têtes de combat nucléaires furent amenées de l'entrepôt central du Groupement jusqu'aux régions de stationnement de campagne des régiments, ce pour quoi on employa des camions climatisés spéciaux. Les missions de combat furent précisées aux régiments aérospatiaux et on leur remit les plans de vol qui avaient été faits pour les missiles de façon adéquate. Ces plans étaient capables de garantir que les têtes nucléaires lancées avec chacun d'entre eux décriraient les trajectoires prévues depuis les rampes de lancement jusqu'aux cibles sélectionnées en territoire étasunien. Cependant, aucun des missiles R-12 ne fut approvisionné en combustible et en oxydant, l'accouplement des têtes de combat ne fut pas réalisé et les plans de vol ne furent pas introduits. Mais de toutes façons, c'était comme si dans celles-ci étaient prises en otage des dizaines de millions de vies humaines et une incalculable quantité de richesses matérielles du pays le plus puissant du monde qui courrait le risque de perdre sa cohésion et de se transformer en particules atomiques élémentaires désagrégées au cours des prochaines heures ou des prochains jours, si les dirigeants des deux grandes puissances n'agissaient pas de façon raisonnable et responsable. En réalité, à partir de ce moment-là, la hache de pierre était au coin de la rue.

XXII. Moscou offre des formules incohérentes pour résoudre la crise, sans

s'occuper de Cuba.

Tard dans la nuit du 26 octobre, le Commandant en Chef Fidel Castro se rendit à l'Ambassade soviétique dans le but d'envoyer un message à Khrouchtév pour lui donner du courage, fortifier ses positions morales et l'exhorter à rester ferme, sans erreurs ni hésitations irréparables au cas où la guerre éclaterait. Dans sa lettre, il indiquait au Premier Ministre soviétique que l'agression contre Cuba était pratiquement imminente, dans les 24 à 72 prochaines heures, et que la variante la plus probable était l'attaque aérienne bien que l'invasion ne puisse pas être écartée. Fidel pensait approprié de donner son opinion sur le fait que l'invasion de l'île signifierait de fait la guerre contre l'Union Soviétique, car tôt ou tard, serait assené un coup nucléaire contre le territoire de l'URSS, car les Nord-américains n'attendraient pas la réaction soviétique et prendraient l'initiative. Par conséquent, il fallait éviter que se répètent les erreurs de la Seconde Guerre Mondiale, il ne fallait se laisser surprendre d'aucune façon. Le dirigeant cubain affirmait que l'Union Soviétique ne devait jamais permettre que les impérialistes puissent lancer contre elle la première attaque nucléaire.

La flotte nord-américaine déploie sa « quarantaine » autour de Cuba.

En relation avec cette lettre surgirent ensuite une série d'incompréhensions, car Khrouchtév comprit qu'il proposait de lancer une attaque nucléaire préventive contre les Etats-Unis, c'est à dire, avant de commencer tout type d'action de combat. En réalité, ce qu'il proposait, c'était de ne pas se laisser surprendre après que les Nord-américains aient commencé l'agression contre Cuba et les troupes et les armes soviétiques qui se trouvaient dans le pays. Semblable confusion a pu être la conséquence d'une inexactitude dans la traduction ou due à la grande tension nerveuse qui devait peser alors sur les dirigeants soviétiques.

Samedi 27 octobre.

Pendant les derniers jours, aux Etats-Unis s'était déroulée la mobilisation d'une grande force d'attaque avec tous les ingrédients qu'on jugeait nécessaires et on avait pris une série de mesures additionnelles de préparation qui permettraient de répondre à n'importe quel tour que prendraient les événements. A ce moment-là, ils étaient déjà prêts à commencer les attaques aériennes et maritimes de grande envergure si la décision en était prise.

Les préparatifs réalisés incluaient entre autres choses, les suivantes : la groupement naval concentré dans les Caraïbes comptait environ 200 bateaux de guerre, conduits par plusieurs porte-avions, des dizaines de destructeurs et de bateaux de différentes sortes et destinations. De plus, ce jour-là, une Brigade Expéditionnaire d'Infanterie de Marine levait l'encre sur la côte du Pacifique pour se rendre dans la Mer des Caraïbes. Le Commando de Défense Antiaérienne Continental comprenait 183 intercepteurs au sud-est des Etats-Unis, parmi lesquels 22 en alerte de 5 minutes, 72 en alerte de 15 minutes et 48 en alerte de 1 à 3 heures. Quatre intercepteurs étaient constamment en l'air, auxquels s'ajoutaient 5 autres depuis une heure avant l'aube jusqu'à une heure après le crépuscule. La Marine, le Corps de Marines et le Commando Antiaérien Tactique des Forces Aériennes comprenaient 850 avions ensemble en Floride pour effectuer des attaques aériennes contre Cuba et ceux compris dans le OPLAN-312 (attaque aérienne surprise) resteraient en alerte d'une heure, en pouvant passer à des niveaux supérieurs de disposition si on

leur en donnait l'ordre. Au large des côtes est, l'Armée avait remis quatre divisions au Commandement de l'Atlantique pour l'invasion, en plus de l'artillerie de soutien nécessaire, pendant qu'une division blindée, une force d'infanterie et plusieurs unités d'artillerie se dirigeaient du Texas vers l'est. Le Commandement Aérien Stratégique maintenait constamment en l'air 66 bombardiers stratégiques lourds B-52 avec 196 munitions nucléaires à bord, qui couvriraient des cibles en Union Soviétique à tout moment si la guerre nucléaire éclatait. De plus, sont maintenus sur terre en alerte de 15 mn pour le décollage 271 B-52 et 340 bombardiers moyens B-47 avec un total de 1630 munitions nucléaires à bord. Il y avait près de 200 missiles intercontinentaux Atlas, Titan et Minuteman à différents degrés de préparation pour le lancement et 5 ou 6 sous-marins avec des missiles Polaris restaient sur leurs positions de combat en Mer de Norvège.

Pour sa part, à Cuba, le premier groupe de combat du régiment de missiles de moyenne portée stationné à Santa Cruz de los Pinos-San Cristobal atteignait sa position de combat et avait vérifié tous les missiles et leurs équipements auxiliaires, avec lesquels la division aérospatiale stratégique était prête avec ses 24 rampes de lancement et les charges nucléaires étaient en position près des régions de stationnement.

Ce même jour, le général d'armée Pliev reçut un autre télégramme chiffré du ministre de la Défense d'URSS, dans lequel se répétait l'interdiction catégorique d'employer l'arme nucléaire, sur sa décision, avec n'importe quel type de missile et avec l'aviation. Ainsi, les conceptions sur l'utilisation de cet arme avaient bien changé pendant la période qui s'était écoulée depuis le début de l'Opération jusqu'à la phase finale de la Crise ! De plus, dès l'aube, les batteries antiaériennes cubaines commencèrent à tirer sur tous les avions qui essayèrent de réaliser des vols en rase-mottes au-dessus du territoire de Cuba. Mais les pilotes de ces avions rapides et maniables, en s'apercevant qu'on les recevait à coups de feu, augmentaient la vitesse et l'altitude et repartaient vers la mer, de sorte qu'aucun ne fut abattu par les rafales des Cubains.

A 9 heures du matin, heure de Washington, fut connu un nouveau message de Khrouchtchév pour le président Kennedy. Cette fois, il avait été lu publiquement sur Radio Moscou. Le nouveau message était très différent du précédent, il n'était pas long, vague ni émouvant. Au contraire, il était très ferme et formel. Son ton était dur. Il demandait que soient retirés de Turquie les missiles étasuniens Jupiter en échange du retrait des missiles de Cuba. De plus, les Nord-américains s'engageraient à ne pas envahir Cuba et à ne pas permettre que d'autres le fassent, tandis que les Soviétiques contracteraient des engagements similaires au sujet de la Turquie.

A 10 heures du matin, commença la réunion du Comité Exécutif du Conseil National de Sécurité. Au début, le Président donna lecture du message de Khrouchtchév transmis par Radio Moscou peu de temps avant et déclara que c'était une position très dure en comparaison de l'idée exprimée dans le message reçu la nuit précédente. Il pensait aussi que cette position soviétique obtiendrait un large soutien dans l'opinion publique internationale, c'est pourquoi ils devaient envisager de rendre publique la lettre précédente du Premier Ministre soviétique.

Le problème résidait dans le fait que cette proposition n'était pas absurde et n'entraînait pas de préjudice pour les Etats-Unis ou ses alliés de l'OTAN. Ces derniers temps, le Président avait proposé plusieurs voies au Département d'Etat pour arriver à un accord avec la Turquie pour retirer les Jupiter de là, car ils étaient franchement anciens et les

sous-marins avec des missiles Polaris en Méditerranée seraient bien meilleurs militairement. Les Turcs avaient toujours fait des objections et des difficultés devant le retrait des Jupiter et le sujet avait été abandonné en plus d'une occasion. Maintenant, le Président était irrité car il acceptait mal de retirer ces missiles sous les menaces de l'Union Soviétique et sur proposition de celle-ci. D'autre part, il ne voulait pas être poussé à une guerre catastrophique pour quelques projectiles antiques et peu utiles. Il fit l'observation au Département d'Etat et à tous les autres, que l'accord paraîtrait bon à toute personne raisonnable, que la position des Etats-Unis face au monde étaient devenue extrêmement vulnérable, ce qui avait été de leur faute, et de personne d'autre.

La question fut longuement débattue car la réaction des membres du Comité fut contradictoire. Certains proposèrent de se tourner vers le gouvernement turc pour que celui-ci demande aux Etats-Unis le retrait des missiles, alors que d'autres considéraient qu'ils ne devaient pas être d'accord avec les remarques des Russes, car les problèmes de la sécurité de l'Hémisphère Occidental et de l'Europe étaient des questions indépendantes, en plus du fait que la décision de placer des missiles en Turquie n'était pas une décision nord-américaine mais une décision de l'OTAN. C'est pourquoi la décision contraire devait aussi être prise par cette Organisation et cela prendrait du temps. Ils expliquaient que d'abord, il fallait régler la Crise présente pour ensuite s'occuper des autres problèmes.

On fit remarquer aussi que le second message ne semblait pas être de la même personne que le premier et on envisageait la possibilité que Khrouchtchév ait été influencé par les partisans de la ligne dure ou évincé. Parmi les spéculations plus ou moins fondées, se trouvait l'incertitude de savoir si le leader soviétique avait perdu ou non le contrôle de la situation, ou si c'était qu'il était indécis ou s'il essayait de mettre la pression sur le président Kennedy. On supposait qu'une façon d'interpréter ces messages controversés était que ceux-ci constituaient une démonstration de la lutte pour le pouvoir qui se déroulait dans les coulisses à Moscou et plusieurs questions surgirent :

Qui commandait, en réalité, au Kremlin, en ce moment ? Khrouchtchév avait-il été remplacé dans la nuit par quelque groupe d'intransigeants ? Si cela était arrivé, le résultat en serait une tendance irrépressible vers l'affrontement violent, à cause de quoi la guerre froide semblait être sur le point de s'achever dans une terrible explosion, ce qui était aggravé par le fait que l'explosion pourrait être thermonucléaire. En réalité, l'explication était beaucoup plus simple : lorsque fut connu à Moscou le contenu de la conversation de Robert Kennedy et de Dobrinin au sujet des missiles nord-américains installés en Turquie, on avait rédigé un second message au président Kennedy, celui qui fut transmis par Radio Moscou pour gagner du temps, car on savait que le danger de confrontation entre les deux puissances augmentait.

Pendant la discussion, on apprit que le gouvernement turc achevait de faire une déclaration de presse disant que la proposition russe sur les Jupiter était inconcevable. Avec cette déclaration sombrait l'espoir de le convaincre de demander aux Nord-américains le retrait des malheureuses vieilleries de la discorde. Alors le Président remarqua que si les missiles à Cuba élevaient de façon appréciable les capacités d'attaque nucléaire des Soviétiques, les négociations contre ceux de Turquie étaient très avantageuses. Mais, en ce moment, ils courraient le risque d'aller à une guerre aux conséquences incalculables à Cuba, et peut-être à Berlin, par la faute de quelques projectiles anciens et de faible valeur militaire. Il serait difficile de recevoir du soutien pour

une attaque aérienne contre Cuba en ayant la possibilité de faire une bonne affaire s'ils acceptaient l'échange proposé. Ils seraient dans une très mauvaise position si ils semblaient attaquer Cuba pour garder des missiles inutiles en Turquie. Il souligna de toute façon que les Nord-américains ne pouvaient proposer le retrait des Jupiter en ce moment mais les Turcs, oui, pouvaient le demander . Mais pour cela, il fallait les informer clairement du terrible danger dans lequel ils vivraient pendant la semaine suivante, devant la forte probabilité que si eux attaquaient Cuba, les Soviétiques répondraient en attaquant la Turquie.

Des années plus tard, on apprit que le président Kennedy avait été sur le point d'accepter le troc des missiles de Turquie et de ceux de Cuba, au milieu de la Crise. On l'apprit par les révélations de McGeorge Bundy en 1987, lors de la Conférence organisée par les Nord-américains à Hawk's Key pour analyser les événements de 1962. Bundy déclara que « le 27 octobre, le Président ordonna à Dean Rusk de parler avec Andrew Cordier, alors président de l'Université de Columbia et pendant de nombreuses années, haut fonctionnaire de l'ONU, pour qu'il remette à U Thant le texte d'une déclaration et propose, comme si cela venait de lui, l'échange des projectiles. La déclaration serait remise dans les mains du Secrétaire Général de l'ONU quand Kennedy le déciderait, et il ne le fit jamais. »

Pour sa part, la réaction du Commandant Fidel Castro fut très critique, quand il apprit par Radio Moscou la proposition du troc des missiles faite par Khrouchtchév et il le fit savoir à l'Ambassadeur soviétique, Alexander Alexeiev.

Moscou présentait des propositions pour résoudre la Crise mais des propositions incohérentes alors que le troisième pays engagé ignorait ce qui se passait. Suivant un raisonnement logique, il était très difficile de supposer que l'URSS rendrait ses positions sur des promesses de peu de valeur et, surtout, sans consulter Cuba. Les positions de Khrouchtchév pendant les premiers jours de la Crise furent fermes et conséquentes, cette attitude ne correspondait pas à la proposition inattendue au sujet des missiles de Cuba et de Turquie. En analysant objectivement les lettres échangées entre Moscou et Washington, on en arrive à la conclusion que l'URSS manifesta des hésitations et que les Etats-Unis gardèrent à tout moment une position de force et de menaces contre Cuba et contre l'URSS.

A la fin de la réunion, Robert Kennedy exprima sa préoccupation au sujet de la position sur laquelle restaient les Nord-américains si, après avoir parlé avec les Russes pendant longtemps, les Cubains refusaient de permettre l'inspection de l'ONU pour garantir que les missiles existant à Cuba étaient réellement inopérants. La réponse fut qu'alors ils pourraient décider d'attaquer les bases des projectiles pour garantir cela.

En définitive, la Maison Blanche fit une déclaration qui fut le reflet des opinions rejetées par les cercles d'orientations plus agressives dans l'administration nord-américaine. Dans cette déclaration, les derniers messages de Moscou furent qualifiés d'inconséquents et de contradictoires. De plus, on confirma une fois de plus l'exigence de la suspension immédiate des travaux qui se déroulaient sur les emplacements de missiles à Cuba , la non-utilisation des armes et leur retrait du territoire.

Les participants à cette réunion du Comité Exécutif du Conseil de Sécurité Nationale ne le savaient pas encore mais, pendant qu'elle se déroulait, il s'était produit un fait tragique et

aux conséquences imprévisibles dans l'espace aérien de l'île...

QUAND LE CHEVEU AUQUEL ETAIT SUSPENDUE LA PAIX MONDIALE PERDIT LA MOITIE DE SON EPAISSEUR.

J'ai en mains un livre et, depuis une de ses pages, m'observe un homme jeune, aux cheveux courts, au visage régulier et aux traits agréables dans lequel apparaissent deux yeux qui semblent clairs, bien que la photo soit en noir et blanc. L'auteur du livre était Robert Kennedy et le titre « Treize jours ». Le nom de l'homme de la photo : Rudolph Anderson Jr., sa profession : pilote militaire, son destin : abattu en accomplissant une mission au-dessus de Cuba le 27 octobre 1962.

De même que le « Marucia » fut le seul bateau abordé et inspecté pendant une « quarantaine » qui avait commencé avec la prétention de ne laisser passer vers Cuba aucun bateau sans qu'il soit contrôlé, le major Rudolf Anderson fut le seul pilote tombé pendant un conflit qui aurait pu conduire au cimetière des dizaines ou des centaines de millions d'êtres humains et même toute l'Humanité, de l'avis de nombreux spécialistes.

Le major Anderson était pilote d'avions U-2 destinés à l'exploration photographique à haute altitude et avait réalisé plus de 10 missions au-dessus de Cuba au cours des deux dernières semaines.

Ce matin fatidique, un avion U-2 pénétra dans l'espace aérien de l'île un peu après 8h et commença à réaliser un vol de reconnaissance le long de celle-ci, survolant les objectifs importants connus, en particulier les emplacements des missiles soviétiques de moyenne portée, et fut abattu avec des missiles antiaériens alors qu'il était sur le point de terminer sa tâche. Pourquoi et sur décision de qui fut abattu le U-2 ? A ce sujet, plusieurs versions ont été diffusées au cours des années, en commençant par dire qu'il avait été abattu par les batteries antiaériennes cubaines, affirmant ensuite que le commandant Fidel Castro lui-même appuya personnellement sur le bouton de tir pour finir par prétendre que certains généraux soviétiques avaient donné l'ordre de l'abattre.

Pour l'auteur, il est indispensable d'apporter une nouvelle version des faits qui n'a jamais été publiée.

En premier lieu : pourquoi fut-il abattu ? Il n'y avait aucune nécessité militaire de le faire, car cela ne diminuait pas la probabilité qu'ils nous surprennent à un moment donné par le début d'une attaque aérienne surprise, en profitant de l'habitude des vols à basse altitude. De ce point de vue, c'était une idiotie et une folie de permettre que continuent les vols en rase-mottes. D'autre part, l'île avait été tellement photographiée depuis les airs pendant les deux dernières semaines que quelques photos de plus ou de moins importaient peu, surtout que pendant les dernières heures, aucune manœuvre importante pour changer d'endroit les unités principales n'avait eu lieu, ni rien de ce style. Les vols continuaient quotidiennement pour garder le contrôle de la marche des travaux sur les emplacements des missiles et sur les travaux d'assemblage des IL-28, en plus de vérifier que le reste des unités restaient sur leurs positions et d'essayer de détecter quelque chose de nouveau pour actualiser les plans élaborés pour l'attaque aérienne surprise. Sûrement déjà, ceux qui analysaient les photos aériennes de la CIA avaient le contrôle même des endroits où vivaient les plus belles femmes de l'île.

Mais les survols constants avaient d'autres objectifs, selon les généraux du Pentagone : maintenir la pression militaire sur les Soviétiques et les Cubains, humilier ces derniers et les démoraliser tous. En réalité, ils échouèrent en ce qui concerne la démoralisation, car en réalité, ils provoquaient l'indignation, pour ne pas dire autre chose, de plus imagé, des défenseurs de Cuba, cubains et soviétiques. Tous étaient pleins de colère et de courage à cause de la démonstration de force des Yankees avec leurs vols à basse altitude, qui, plusieurs fois furent si bas qu'en se penchant un peu, les avions nous permettaient de voir parfaitement les casques de vol orange des pilotes étasuniens, et parfois on pouvait voir leurs visages. Ils piquaient sur les unités comme s'ils allaient les bombarder et même ils demandaient en clair des instructions pour le faire par leur radio de bord. Tout le monde mourrait d'envie de les abattre d'une façon ou d'une autre mais on avait ordre de ne pas les abattre. Cependant, s'il avait été possible de le faire avec des pierres, Anderson n'aurait pas été la seule victime.

Mais par dessus tout, c'était une question de principes car tous ces vols étaient une violation flagrante de notre espace aérien, c'est pourquoi nous avions tous les droits du monde pour les abattre. Quand nous apprîmes dans les tranchées la décision du Commandant en Chef de ne plus admettre les vols à partir du lendemain et de les abattre, nous attendions tous ce qui allait se passer. Beaucoup disaient que le lendemain, ils ne voleraient pas une douce colombe, car à la toute puissante CIA était certainement déjà arrivée l'information concernant cette décision. Il n'en fut pas ainsi, il semble qu'ils n'étaient pas aussi acerbes qu'on les peignait.

Le samedi, dans la matinée, les avions qui volaient en rase-mottes apparurent, « se promenant » comme d'habitude et bien qu'on leur ait tiré dessus à plusieurs endroits, ils purent s'échapper sans problèmes. Avec les canons antiaériens et les mitrailleuses qu'avaient les unités cubaines, il fallait tirer des camions et des camions chargés de projectiles pour abattre un de ces appareils rapides et, de plus, ils ne continuèrent pas à voler le reste de la journée. Sans doute, l'avion U-2 qu'on ne voyait pas à cause de l'altitude à laquelle il volait et même dont on n'entendait pas le bruit du moteur, fut celui qui paya les pots cassés. Quand, dans les tranchées, nous apprîmes ce qui était arrivé, ce fut une explosion de joie.

Qui donna l'ordre de l'abattre ? Les projectiles de nos mitrailleuses les plus puissantes n'atteignaient pas l'altitude de 3 km, alors que les canons antiaériens de 100 mm, ceux qui envoyaient le boulet le plus haut, ne dépassaient pas les 10 et le U-2 volait à une altitude d'environ 20 km. Les missiles antiaériens, qui seuls, pouvaient les atteindre, étaient seulement dans les mains des Soviétiques . Si bien que comme on le souligne dans certaines œuvres et dans certains récits des événements d'octobre 1962, pendant des années, les Nord-américains pensèrent que cet avion avait été abattu par les Cubains , je ne sais pas, même leurs auteurs ne le croient pas. Pour les Etasuniens, il a toujours été parfaitement clair que c'étaient les Soviétiques qui l'avaient fait. Dans sa célèbre rencontre avec Maria Shriver, en 1992, que nous avons citée plusieurs fois, le Commandant Fidel Castro déclara à ce sujet :

« Le plus probable est que, dans l'atmosphère qui s'était créée, quand nos batteries antiaériennes tirèrent sur tous les avions volant en rase-mottes, l'ordre de tirer sur le U-2 naquit dans l'ordre donné à nos forces antiaériennes. Si on me demande qui a la responsabilité, je n'hésite pas à dire que c'est nous. On ne pouvait pas permettre que les vols en rase-mottes continuent, c'était une idiotie et une folie parce que personne ne

savait à quel moment pouvait commencer le feu et les handicaps militaires, dans ce cas, étaient terribles.

Je pense que jamais on n'aurait dû laisser voler les avions U-2, on aurait toujours dû leur tirer dessus et je fus d'accord pour qu'on tire sur le U-2. On peut regretter la mort d'un pilote mais l'action me semble correcte. »

XXIII. Controverse sur l'ordre d'abattre le U-2

Une variante aussi absurde que celle qui affirme que le Commandant Fidel Castro lui-même avait lancé les missiles contre l'avion U-2 ne demande pas qu'on perde son temps à la démentir, bien que l'envie de le faire ne nous manque pas. Cependant, analysons aussi cette affirmation. En premier lieu, que le Premier Ministre du pays se consacre personnellement à semblable activité serait quelque chose d'insolite. Mais comme les politiciens et les militaires nord-américains le taxent de fou, d'irresponsable et de beaucoup d'autres épithètes, supposons qu'il aurait aimé le faire, car les méandres que peut prendre l'esprit humain sont inimaginables.

La présence du Commandant dans un groupe aérospatial antiaérien pour participer à cette action a pu être coordonnée avec le commandement soviétique. Maintenant bien, où serait allé le Premier Ministre ? Logiquement, il serait allé dans le groupe stationné à Mariel ou dans celui de Bahia Honda, les plus proches des régiments de missiles de moyenne portée qui se trouvaient dans la région de Santa Cruz de los Pinos-San Cristobal-Candelaria, par où il était le plus probable que voleraient l'U-2. Mais, c'est que l'avion fut abattu dans la province d'Oriente, par le groupe stationné près de Banes, un endroit où on aurait difficilement pensé que le Commandant Fidel Castro se rendrait pour attendre ses supposées fonctions de chasseur. De plus, pendant la durée de la Crise, il ne sortit pas de la région occidentale du pays. C'est pourquoi il faut tout à fait rejeter cette stupide et malveillante version des événements.

On affirme aussi que l'action avait été ordonnée par le haut commandement soviétique. Cependant, il est impensable que l'ordre ait été donné par le général Pliev, car celui-ci était un homme de grande expérience et très discipliné. Surtout en sachant parfaitement que les ordres donnés par Moscou était de ne pas abattre les avions nord-américains. Il est également illogique de penser que l'ordre ait été donné par Khrouchtév, à moins qu'il ait voulu que les choses ne deviennent pires qu'elles ne l'étaient, et il n'en était pas ainsi, évidemment.

Nous arrivons à la variante qui affirme que l'ordre fut donné par quelque général du Groupement des Troupes Soviétiques (ATS) qui se trouvait à Cuba. On a mentionné trois noms : le lieutenant général Gueorgui Voronkov, à ce moment-là colonel et chef de la division aérospatiale antiaérienne qui défendait la partie orientale de l'île, à laquelle était subordonné le groupe aérospatial qui abattit l'avion ; le major général Leonid Garbuz, qui avait alors ce grade militaire et était le remplaçant du chef de l'ATS pour la Préparation de Combat ; et le colonel général Stepan Grechko, alors lieutenant général et remplaçant du chef de l'ATS pour la Défense Antiaérienne. Il faut signaler que les deux premiers ne furent pas mentionnés par les autres comme auteurs de l'ordre mais que ceux-ci s'attribuèrent sa paternité dans des interviews qu'ils acceptèrent ou dans des récits qu'ils publièrent des années plus tard.

En premier lieu, il faut signaler un point commun entre les trois. Tous étaient de hauts gradés d'une armée disciplinée, c'est pourquoi il semble difficile d'imaginer qu'ils aient pu violer les ordres de leurs supérieurs de ne pas agir contre les avions nord-américains, surtout si ceux-ci étaient tellement supérieurs qu'ils résidaient à Moscou, ce qui équivalait à dire Nikita Khrouchtchëv, Secrétaire Général du Parti Communiste et Premier Ministre du Gouvernement. Et certainement ils savaient, en particulier les deux derniers, à cause des charges qu'ils occupaient, que le général Pliev avait demandé l'autorisation de tirer à Moscou et on le lui avait interdit ou il n'y avait pas eu de réponse. Il faut aussi tenir compte du fait que les déclarations ou les récits des deux généraux furent faits quinze ans ou plus après les événements.

Dans une interview publiée en 1989, le général Voronkov déclara : « Les avions yankees survolaient le ciel cubain à différentes altitudes. Jusqu'au 26 octobre, on n'autorisa pas la sortie de nos radars (...) J'étais d'avis qu'on ne pouvait pas continuer ainsi. Les Nord-américains se croyaient tous les droits. Le 27, ils m'informèrent qu'un avion espion U-2 traversait l'espace aérien de l'île et volait au-dessus des positions proches. Ensuite, il le fit au-dessus de deux petites unités sous mon commandement, et en s'approchant d'une troisième, là, j'ai moi-même donné l'ordre de combat ! Avec le premier projectile, nous l'avons abattu. »

La division aérospatiale subordonnée au général Voronkov avait 12 groupes stationnés à l'est de la limite Caibarien -Trinidad et celui qui abattit le U-2 était celui qui était stationné à Banes, le dernier à droite sur la côte nord. Si l'avion volait d'ouest en est, avant d'arriver au groupe de Banes, il devait passer par les zones de destruction de 4 groupes de la division dirigée par Voronkov, pour le moins, avant d'être abattu, non par 2 comme le dit le général dans l'interview. Mais, de plus, une question se pose: Si ce fut lui qui décida de l'abattre, pourquoi attendit-il pour l'abattre avec le dernier groupe, avant qu'il quitte le territoire ? Il aurait été plus logique de donner l'ordre à une unité située avant, pour avoir une réserve au cas où celui qui recevrait l'ordre échouerait.

Examinons maintenant les aspects principaux de ce qui est raconté par le général Garbuz : « J'arrivai au poste de commandement du Groupement dans la matinée du 27 octobre. Là, se trouvaient le substitut du commandant pour la Défense Antiaérienne , le lieutenant général Stepan Grechko, qui ce jour-là, était l'officier de garde supérieur. Le général me dit : « Il y a un peu plus d'une heure qu'un « visiteur » tourne au-dessus de nous. Je considère qu'il faut l'abattre car il peut découvrir nos positions dans toute la profondeur et dans quelques heures, ces données seront connues à Washington. » Nous décidâmes d'aller voir le général Pliev mais il n'était pas à l'état major. A ce moment-là, l'officier de garde nous informa que le U-2 déviait de sa trajectoire. En arrivant à Guantanamo, il avait tourné vers le nord, il était évident qu'il s'en allait après avoir rempli sa mission de combat (...) Le général Grechko essaya plusieurs fois de communiquer avec le commandant du Groupement mais nous ne pûmes le localiser, en ces minutes décisives, et il n'était pas possible d'établir une communication avec Moscou dans un bref délai (...) Après quelques remarques, Grechko s'exclama : « Bon, alors, nous répondrons ensemble ». Au poste de commandement de la défense antiaérienne, arriva l'ordre de détruire la cible numéro 33, l'avion U-2 (...) Les missiles exécutèrent l'ordre sans retard (...) Le premier missile endommagea seulement l'avion et le pilote parvint à ouvrir la couverture de la cabine mais le second projectile fut fatal (...) La décision d'interrompre le vol fut dictée par les besoins de l'opération. On ne pouvait pas se permettre qu'aux Etats-Unis, ils reçoivent les informations sur le déplacement et les quantités d'armes et de

matériel de combat que possédaient les troupes soviétiques et cubaines et en premier lieu, les données sur les positions de lancement des missiles de moyenne portée et des missiles antiaériens. »

Maintenant, analysons certains points faibles de ce récit. Dans la matinée du 27 octobre, les unités étaient complètement en position de combat depuis 5 jours, on attendait une attaque imminente de l'ennemi et tout le système de la défense antiaérienne avait été activé pour la première fois la nuit précédente. De plus, le U-2 vola au-dessus de Cuba pendant plus d'une heure et demie. Par ma propre expérience du service, je sais que dans de telles circonstances, les chefs se trouvent en permanence au poste de commandement de leur niveau ou se trouvent à des endroits où ils peuvent être immédiatement localisés. Cela ne peut pas se passer autrement dans les conditions du combat moderne, où les actions se déroulent avec une grande rapidité et où il faut prendre des décisions de hautes responsabilités. De plus, ces deux généraux étaient au poste de commandement du général d'armée Pliiev, c'est pourquoi il est inconcevable que celui-ci n'ait pas pu être localisé après de multiples tentatives et pendant plus d'une heure, à moins que le général d'armée soit terriblement irresponsable, ce qui est très peu probable.

Si le U-2 volait de la province de Pinar del Rio vers celle d'Orients, en passant sur les points de grande importance militaire, il devait avoir traversé les zones de destruction d'au moins 15 groupes aérospatiaux, alors : pourquoi attendirent-ils qu'il arrive à Guantanamo et tourne vers le nord pour le détruire avec le dernier groupe de missiles qui se trouvait dans son corridor ? De plus, après avoir survolé Guantanamo, il pourrait avoir continué tout droit, sans tourner là vers le nord, avec ce qu'il leur aurait laissé avec un pied de nez et il serait reparti tranquillement avec toute ses « très précieuses » informations, qui « ne pouvait arriver aux Etats-Unis », selon le récit du général Garbuz. De plus, il pouvait aussi tourner au nord à Guantanamo et continuer son vol sans passer au-dessus du groupe de Banes.

Par sa forme, le récit donne l'impression qu'il s'agissait du premier vol d'un U-2 au-dessus de Cuba et qu'on ne pouvait pas le laisser s'échapper avec toutes les informations collectées sur les unités soviétiques et cubaines. Mais il n'en était pas ainsi. Depuis 2 semaines, ces avions survolaient quotidiennement l'île, plusieurs fois par jour, c'est pourquoi tout ce que ce vol put photographier avait déjà été photographié plus d'une fois, c'est à dire que ça ne constituait pas une information nouvelle, de première main et d'une importance décisive, qui révélerait tout à Washington. On pourrait aussi alléguer que le système de défense antiaérienne n'avait été activé que la nuit précédente, à cause de cela, les généraux ignoraient les vols précédents des U-2, c'est pourquoi ils furent terrorisés par celui-ci. Cela est pour le moins douteux. Souvenons-nous que le 18, le général Pliiev avait informé le général Grinkov, lorsque celui-ci arriva à Cuba en provenance d'URSS, de la continuation des vols de ces avions de reconnaissance, c'est pourquoi il serait très difficile que deux de ses remplaçants ne le sachent pas, en particulier le général Grechko qui était le chef de toute la défense antiaérienne du Groupement. Mais acceptons le fait qu'ils ne le sachent pas parce qu'il n'en avaient pas été informés et ne pouvaient ni voir ni entendre les U-2, cependant, depuis le 23 octobre, le pays était passé au peigne fin tous les jours par les vols en rase-mottes des Nord-américains et pour se rendre compte de cela, on n'avait pas besoin de sortir de son lieu de travail car le hurlement des moteurs à réaction était terrible et pratiquement tout tremblait quand ils passaient. Les généraux devaient savoir que ces avions qui volaient à basse altitude avaient aussi des appareils photos et photographiaient tout, donc le major

Anderson avec son vol n'en avait pas l'exclusivité.

Alors, qui donna l'ordre d'abattre le U-2 ? Simple : aucun grand chef ne prit la décision, le petit chef du groupe stationné à Banes, le major Ivan Minovitch Guerchenov localisa l'avion, communiqua l'information au poste de commandement de son régiment et demanda l'autorisation de l'abattre. Ils lui répondirent qu'ils avaient demandé l'autorisation au commandement supérieur, qu'il attende. Dans cela, on dit qu'il perdit la communication temporairement et, en se basant sur ce que stipulait le règlement de combat qui était en vigueur à ce moment-là dans les Troupes Aérospatiales Antiaériennes soviétiques, en se référant à ce que si on perdait la communication dans une situation de combat, le chef du groupe prenait les décisions tout seul, il prit sa décision et la mit en pratique en abattant le violeur de l'espace aérien cubain qui réalisait un travail illégal d'espionnage.

L'auteur de cette œuvre, plusieurs mois plus tard, en mai 1963, fut l'un des Cubains qui intégrèrent volontairement les Forces Armées Révolutionnaires, répondant à l'appel du Commandant Fidel Castro, pour que le personnel avec le niveau de préparation nécessaire assimile la technique complexe et l'armement que les Soviétiques remirent après la Crise. Pendant les mois où ils furent dans les unités, assimilant les techniques, les mêmes Soviétiques racontèrent en de multiples occasions aux fondateurs cubains des Troupes Aérospatiales Antiaériennes, comment avait été abattu le U-2. Il n'existe actuellement aucun document qui décrive en détails le déroulement des événements de ce matin-là, car les informations qui doivent avoir été réalisées à ce sujet ne furent jamais publiées par les Soviétiques. Il n'y a que quelques récits très généraux et superficiels dans lesquels certains des participants décrivent les événements à grands traits, qui correspondent à la version selon laquelle la décision d'abattre l'avion fut prise par des généraux appartenant au Groupement des Troupes Soviétiques à Cuba. Maintenant, bien, sur la base de l'expérience, comment l'action doit-elle s'être déroulée ?

Si l'avion arriva à Guantanamo et tourna vers le nord, il devait jusque là s'être approché de la partie sud de l'ancienne province d'Oriente. Avant d'arriver au groupe de Banes, il aurait pu être abattu par au moins deux autres groupes, de ceux stationnés dans cette région. Il est certain que pendant tout son survol de l'île, au moins 10 chefs de groupes parmi ceux qui se trouvaient dans la région demandèrent l'autorisation de l'abattre. Mais personne d'autre ne perdit la communication à ce moment précis ni n'eût l'audace et les ... du major Guerchenov. Il est certain aussi que tous ceux-ci avaient envie de liquider l'espion.

La technique de l'unité avait été dûment vérifiée la nuit précédente, quand ils avaient autorisé pour la première fois la mise en marche des radars des groupes aérospatiaux. Pendant la nuit, il avait plu plusieurs fois, c'est pourquoi les tranchées et plusieurs refuges étaient inondés. Au milieu de la matinée, le radar P-12 du groupe se trouva connecté et explora l'espace aérien alentour. A ce moment-là, il pleuvait des cordes dans la zone dans laquelle se trouvait le groupe aérospatial antiaérien. Le chef du radar indiqua qu'apparaissait une cible mentionnée par le radio-circuit d'avertissement et qui, par ses caractéristiques de vol, est considérée comme un avion de reconnaissance de type U-2.

Quand la cible est à 45 km, le chef de Groupe ordonne : la détruire, avec 2 missiles contre la cible, en employant la méthode de conduite de semi-prédiction avec 10 secondes entre le premier lancement et le second. Tout de suite, on entendit une détonation sèche comme celle produite par un coup de marteau sur une table de bois et à l'instant, on entendit le

rugissement assourdissant du moteur du missile qui le propulse en avant à une vitesse vertigineuse. Le moteur est si puissant que cette masse de 2 tonnes dépasse en peu de mètres la vitesse du son et s'éloigne rapidement sous la forte pluie, poursuivie par une flamme orange de quelques 30 mètres de long. Dix secondes plus tard, est lancé le second missile. La cible est détruite. Il était 10h 17 du matin et il continuait à pleuvoir des cordes.

Il faut dire que le major Anderson devait être un militaire discipliné, car toute la zone était couverte par un épais manteau de nuages, c'est pourquoi les appareils photo du U-2 photographièrent là, uniquement la surface supérieure de ce manteau et la mission du major n'était pas précisément en rapport avec les recherches météorologiques. Cependant, Anderson accomplit son plan de vol jusqu'au bout. Cela lui coûta la vie.

Alors, l'avion U-2 touché, avec le corps d'Anderson gravement blessé ou mort dans ses entrailles métalliques, commence une grande chute de 21 km, bien qu'il plane encore un moment et continue d'avancer par inertie. Peu à peu, il commence à dévier vers la gauche de sa trajectoire jusqu'à ce que la partie principale du corps de l'avion tombe près du village de Vega III sur un chemin et non loin d'une bananeraie, alors qu'une de ses ailes s'était détachée peu avant et tomba dans les environs du village et l'empennage de queue, qui s'était aussi séparée du corps, coula dans les eaux de la Baie de Banes.

Cinq ans plus tard, l'auteur se trouvait à Minsk, capitale de la République de Biélorussie, en ex Union Soviétique. Là, il était chef d'un groupe de quelques dizaines de Cubains qui étudiaient l'ingénierie à l'Ecole Supérieure d'Ingénierie Aérospatiale Antiaérienne, située à 9 km de la ville. Des mois plus tôt, l'encore major général Voronkov avait été nommé second chef de l'Ecole. Dans un dîner dédié à la célébration d'une fête nationale cubaine, le général Voronkov et l'auteur étaient assis à la même table et après avoir bien mangé et bien bu, ils en vinrent au thème de la destruction de l'avion U-2 à Cuba. Le général montra un des ordres de l'Etoile Rouge qu'il portait sur la veste et dit qu'on le lui avait donné pour le U-2. Interrogé sur le fait de savoir s'il était vrai que le chef de groupe avait tiré sur sa propre décision, il répondit que oui mais qu'il n'avait pas fait plus qu'interpréter le ressenti de tous les officiers. Ensuite, il déclara, moitié en plaisantant, moitié sérieusement, que quand il apprit qu'Ivan Guerchenov avait abattu l'avion, il ordonna au chef des cadres de la division de préparer un ordre de décoration pour Ivan et un autre ordre d'arrestation et qu'il les garde à portée de mains, que tout dépendrait des circonstances. Cela se passa ainsi, le major Guerchenov fut tout d'abord envoyé à l'état major du régiment, à Victoria de Las Tunas où il fut retenu quelques jours, et quand une connotation positive fut donnée à la destruction du U-2, il rentra à son unité, où il termina sa mission internationaliste. Pendant ce laps de temps, il fut décoré et élevé au grade de lieutenant-colonel. Au moment où nous avons cette conversation, il manquait encore 22 ans pour l'interview citée antérieurement, dans laquelle le général s'attribuait la paternité de l'ordre d'abattre l'avion. De plus, au début des années 90, Herman Wainshtok Rivas, colonel à la retraite des Forces Armées cubaines rencontra à Moscou le lieutenant général à la retraite Voronkov à qui on avait amputé une jambe pour raison de santé et qui se rendait à Cuba pour se reposer quelques temps. Dans la conversation qu'ils soutinrent, le général admit de nouveau que le U-2 avait été abattu par décision personnelle du chef du groupe aérospatial antiaérien stationné dans les environs de Banes, parce qu'il avait perdu temporairement la communication avec le régiment.

Maintenant bien, il faut signaler que parmi les membres de la première unité militaire

cubaine qui arriva au groupe aérospatial antiaérien de Banes pour assimiler la technique avec les Soviétiques, certains d'entre eux déclarèrent que dans la matinée du 27 octobre 1962, les communications avec le régiment n'avaient été coupées à aucun moment, que cela ne fut qu'une excuse utilisée par le major Guerchenov pour abattre le U-2. Un de ceux qui affirmaient cela était le chef de la station de radio du groupe et celui-ci devait bien savoir ce qu'il disait.

XXIV. Pourquoi, après tout, nous n'attaquons pas Cuba demain lundi ?

La direction cubaine, et ensuite tout le peuple, reçurent avec un énorme enthousiasme la nouvelle qu'un des avions qui violait effrontément l'espace aérien du pays avait été abattu. Pour la première fois depuis longtemps, l'aviation nord-américaine, qui « se promenait » impunément dans le ciel de Cuba, avait reçu une riposte digne d'une leçon.

Les forces nord-américaines interceptaient pour l'inspection un bateau soviétique.

A 16h, ce samedi 27 octobre 1962, eut lieu à Washington une nouvelle réunion du Comité Exécutif du Conseil National de Sécurité. Bien qu'il y ait plus de 5 heures que les restes du U-2 gisaient en terre cubaine, on ne savait encore rien dans la capitale des Etats-Unis. Certains dirent qu'il y avait des déficiences dans le flux d'informations.

Au début de la réunion, on déclara qu'un des avions U-2 basé en Alaska avait survolé une petite partie du territoire soviétique de la région du Pacifique accidentellement, par suite d'une erreur de navigation, quand il prit des échantillons d'air pour estimer les essais nucléaires réalisées par les Russes. Les avions de chasse soviétiques avaient décollé mais le U-2 battit rapidement en retraite. On analysa que les Soviétiques feraient un scandale mais ne pourraient interpréter cela comme la préparation d'une attaque des Nord-américains. Ils débattaient pour savoir que faire avec la proposition soviétique sur les missiles de Turquie et s'il était opportun de convoquer une réunion du Conseil de l'OTAN. Au milieu de la réunion tomba la bombe qu'un U-2 avait été abattu à Cuba avec des missiles antiaériens et que le pilote était mort.

Les membres de l'Assemblée des Chefs d'Etat Major qui étaient présents, argumentèrent ardemment en faveur de ce que, le lundi 29, deux jours plus tard, soit assénée l'attaque aérienne massive surprise contre Cuba et que l'invasion commence sept jours plus tard. D'autres soutenaient qu'on devait exécuter la riposte qu'on avait prévue dans ce cas, c'est à dire l'attaque du groupe aérospatial qui avait abattu l'avion. McNamara dit que dans cette situation, ils devaient être prêts pour asséner l'attaque aérienne et que l'invasion était pratiquement inévitable. Que si les Soviétiques attaquaient la Turquie, la riposte devait être dans la zone de l'OTAN et le minimum serait d'attaquer par mer et par air la Flotte soviétique de la Mer Noire.

Le Président demanda : « Comment pouvons-nous envoyer demain les U-2 dans cette zone si nous n'éliminons pas auparavant toutes les bases de missiles antiaériens ? » et ajouta : « Maintenant, nous sommes dans un jeu de base-ball entièrement nouveau. »

Au début, il y eut presque l'unanimité dans l'opinion sur le fait qu'on devait attaquer le lendemain et détruire les bases de missiles antiaériens. Le Président était informé que ces armes à Cuba étaient utilisées et contrôlées par les Soviétiques et considérait l'attaque du U-2 comme une escalade de leur part mais, en définitive, eut la sérénité et le sang froid

nécessaires pour reporter les représailles immédiates et fit remarquer : « Ce n'est pas le premier pas qui me préoccupe mais que les deux partis, nous gravissions le quatrième et le cinquième échelon... et je ne dis pas le sixième, car probablement, il ne restera personne de vivant pour le faire. Nous devons garder à l'esprit que nous sommes en train d'emprunter un chemin très dangereux. »

Finalement, ils décidèrent d'envoyer à Khrouchtév une lettre répondant à celle reçue le 26, en oubliant celle transmise par Radio Moscou ce matin-là avec la proposition concernant les missiles de Turquie. Agir comme si ce message n'avait pas existé et attendre la réponse du leader soviétique avant d'entreprendre quelque chose de draconien et d'irréparable. Robert Kennedy et Theodore Sorensen écrivirent la lettre et la soumièrent à tout le groupe, ensuite, le Président l'étudia, la corrigea, la fit taper et la signa. Elle fut transmise sans tarder.

Le contenu essentiel du message était : « Si j'ai bien lu votre lettre, les éléments de base de vos propositions – qui, en général, me paraissent acceptables – sont les suivants :

1- Vous êtes d'accord pour retirer ces armes de Cuba sous l'observation adéquate et l'inspection de l'ONU et vous vous engagez, avec les garanties dues, à ne pas introduire, dans le futur, d'armes de cette classe à Cuba.

2- Pour notre part, nous nous engageons (...): a) à lever rapidement le blocus actuellement en place ; b) à donner des garanties concernant le fait que Cuba ne sera pas envahie. Je suis confiant en ce que les autres nations de l'Hémisphère Occidental seront disposées à faire de même.

« Si vous donnez des instructions semblables à votre représentant, je ne vois aucune raison qui nous empêche de compléter cet accord et de l'annoncer au monde d'ici deux jours. »

A la tombée de la nuit, le président chargea son frère Robert de rencontrer l'Ambassadeur d'URSS, Dobrinin, et lui remit une copie du dernier message envoyé au Gouvernement soviétique. De plus, il devait communiquer un ultimatum verbal pour transmission immédiate à Khrouchtév. L'essence de l'ultimatum consistait en ce que si les missiles n'étaient pas retirés immédiatement de Cuba, les Etats-Unis se verraient obligés de commencer les actions de combat pas plus tard que dans les premiers jours de la semaine suivante, c'est à dire, le 29 ou le 30 octobre prochain. En un mot, si les Russes ne liquidait pas leurs bases de missiles à Cuba, alors les Nord-américains le feraient eux-mêmes. Robert Kennedy demanda qu'ils transmettent que le Président était soumis à une pression de plus en plus forte par les militaires. Le président faisait tout son possible pour éviter la guerre mais chaque heure augmentait le danger d'une catastrophe militaire. On avait bien besoin d'une réponse positive, le plus rapidement possible, à la proposition présentée.

Pendant la conversation, l'Ambassadeur insista plusieurs fois sur le retrait des missiles étasuniens de Turquie si les équivalents étaient retirés de Cuba. Ses arguments étaient basés sur le principe d'égalité de sécurité et étaient convaincants. Après avoir consulté la Maison Blanche par téléphone, Robert Kennedy déclara que le Président l'acceptait dans les conditions suivantes : en premier lieu, les Jupiter seraient démantelés trois à cinq mois après le retrait des missiles soviétiques de Cuba ; en second lieu, cet accord resterait

strictement secret et ne serait pas inclus dans le texte officiel sur l'arrêt de la Crise.

A 21 heures, eut lieu la troisième réunion du Comité Exécutif ce jour-là. Pendant la réunion, McNamara proposa la mobilisation de 24 escadrilles et 300 avions de transport de la réserve, ce qui comprenait 14 000 hommes et 300 avions de plus pour le transport de troupes ; c'était nécessaire pour l'invasion. Il dit aussi que la mobilisation de 100 bateaux de transport devait commencer le lendemain, dans le but d'avoir assez de bateaux disponibles pour l'invasion. Le Président approuva les propositions et déclara que si les avions de reconnaissance étaient attaqués demain, les emplacements de missiles antiaériens existants à Cuba seraient éliminés au moyen d'une attaque aérienne. Il y avait encore un espoir mais il dépendait de ce que Khrouchtév changerait sa ligne d'action en peu de temps. Le plus probable était un choc militaire proche.

UNE « SOLUTION » NON SATISFAISANTE.

Dimanche 28 octobre.

Comme on l'apprit par la suite, les membres du Présidium du Comité Central à Moscou, ainsi que les dirigeants principaux des Ministères de la Défense et des Relations Extérieures ne dormirent pas beaucoup pendant la nuit du 27 au 28 octobre 1962. Dans la maison de campagne du gouvernement, à Ogariovo, était examinée la proposition du Président des Etats-Unis sur le retrait des missiles soviétiques à Cuba en échange de la garantie de ne pas envahir le pays. On tenait compte aussi des informations transmises depuis Cuba par Fidel Castro et par les militaires soviétiques au sujet de l'imminence de l'attaque nord-américaine.

Par moments, furent écoutés les maréchaux et les généraux invités ainsi que les collaborateurs du Ministre des Relations Extérieures... Jusqu'à ce que la décision soit prise. Tenant compte de l'urgence du moment, on décida de ne pas attendre à cause de la lenteur du chiffage et des méthodes normales pour envoyer les messages mais de transmettre la lettre de Khrouchtév à Kennedy en texte clair par Radio Moscou. Le Secrétaire du Comité Central du Parti, Ilichov, assumait les fonctions de « messenger ». En conséquence, il se rendit dans les locaux de la radio moscovite, le speaker interrompit la transmission normale et commença la lecture de la lettre.

De nouveau, le Gouvernement soviétique commettait une erreur pendant la Crise, le texte était déjà rendu public et n'avait pas été soumis au Gouvernement cubain dont les membres en prirent connaissance par cette transmission sur les ondes.

Le contenu essentiel de la lettre était : « Je vois avec respect et confiance la déclaration, exprimée dans le message du 27 octobre 1962, qu'une attaque contre Cuba ne sera pas commise, qu'il n'y aura pas d'invasion (...) Donc, les motifs qui nous ont amenés à apporter une aide de cette sorte à Cuba disparaissent. Pour cela, nous avons donné des instructions à nos officiers (...) pour qu'ils adoptent les mesures adéquates pour que cesse la construction des objectifs mentionnés, pour leur démontage et leur retour en Union Soviétique. »

Cette nouvelle fut reçue à Washington avec allégresse, en particulier après la tension subie pendant les dernières heures et les derniers jours. Mais tous ne partageaient pas ces sentiments. Certains des membres de l'Assemblée des Chefs d'Etat Major

continuaient à insister sur la nécessité de l'action militaire, en affirmant qu'on ne pouvait pas croire les Russes ni Castro et qu'il fallait en terminer avec ce sujet en liquidant l'embarrassant régime de l'île. Ils assuraient que, d'une certaine façon, ils avaient été trahis en laissant passer l'opportunité qu'ils voyaient déjà à portée de la main. Quand on apprit la nouvelle, pendant la réunion du Comité Exécutif, l'amiral George Anderson, chef des opérations navales, s'exclama à voix haute que eux, les Nord-américains, « avaient perdu la partie », et avec une indignation visible, demanda à ceux qui étaient présents : « Pourquoi, après tout, nous n'attaquons pas Cuba demain, lundi ? », opinion qui fut soutenue par le général Curtis Le May, chef des Forces Aériennes.

Pendant ce temps, quand la direction cubaine apprit l'accord, elle manifesta son désaccord, car la garantie de la parole du Président nord-américain avait très peu de valeur pour eux, comme l'avait démontré l'histoire des dernières années. Pour cela, dans la soirée de ce dimanche, le commandant Fidel Castro proposa ses « Cinq Points » bien connus, en déclarant que : « Les garanties dont parle Kennedy n'existeraient pas si, en plus de la levée du blocus naval qu'il promettait, les mesures suivantes n'étaient pas adoptées :

1- Arrêt du blocus économique et de tous les moyens de pression commerciaux et économiques que les Etats-Unis exercent contre Cuba dans toutes les parties du monde.

2- arrêt de toutes les actions subversives, des parachutages et du débarquement d'armes et d'explosifs par air et par mer, de l'organisation d'invasions mercenaires, de l'infiltration d'espions et des sabotages, de toutes les actions qui sont menées à bien depuis le territoire des Etats-Unis et de certains pays complices.

3- Arrêt des attaques pirates qui sont menées à bien depuis des bases situées aux Etats-Unis et à Porto Rico.

4- arrêt de toutes les violations de l'espace aérien et maritime par des avions et des navires de guerre nord-américains.

5- Retrait de la Base Navale de Guantanamo et restitution du territoire cubain occupé par les Etats-Unis.

Que demandait le dirigeant cubain avec ces propositions ? Peut-être la lune ou quelque chose d'inconcevable, impossible à accorder à qui que ce soit ? Non ! C'étaient des questions simples et sur des bases acceptables, qui pouvaient constituer les justes aspirations de n'importe lequel des cent et quelques pays du monde, y compris des Etats-Unis eux-mêmes, c'étaient des droits élémentaires. Comme la justice et l'équité dans le monde vont mal, quand quelqu'un doit faire ces demandes ! Les gouvernants nord-américains ne voulaient pas entendre parler des Cinq Points, les considérant comme un programme inaccessible à ce moment-là. Et il fallait se demander : pourquoi ? Pourquoi le peuple cubain ne pouvait pas aspirer, pour le moment, à ce que cesse le blocus économique, à ce que finissent les actions subversives, le sabotage et les attaques pirates, entre autres choses ? Peut-être étaient-ce des privilèges dont ne jouissaient aucun autre peuple du monde ? Mais c'est plus, pourquoi se maintiennent encore ces conditions anormales pour Cuba, 50 ans après ? Le blocus est toujours là et il est considérablement renforcé, Guantanamo continue à être occupé par les Yankees, les actions subversives continuent...

Cependant, de l'avis de Khrouchtév, exprimé dans ses Mémoires : « L'importance principale de la Crise des Caraïbes réside en ce que pratiquement, elle bénit l'existence, de la Cuba socialiste. Nous assurons l'existence de Cuba socialiste deux ans de plus, alors que Kennedy était à la Maison Blanche et nous avons l'impression qu'il serait élu pour un second mandat. Alors, quatre ans de plus. Six ans en tout (...) »

« Nous installons les missiles pour prévenir la menace d'envahir Cuba et après , nous les retirons, après avoir obtenu la promesse du Président des Etats-Unis de ne pas envahir Cuba (...) Nous retirons les missiles seulement après avoir obtenu cet accord, et je considère que la décision fut très bonne, le prix que nous avons payé était bas. Les gouvernants des pays capitalistes comptent tout en dollars et si nous analysons le sujet sur ces bases, il en résulte que l'opération fut profitable. Nos dépenses furent seulement pour le transport du matériel technique militaire et de plusieurs milliers de soldats. Ce fut le prix à payer pour garantir l'indépendance de Cuba. J'en suis fier, ce fut une décision correcte. »

Des années plus tard, le Commandant en Chef Fidel Castro déclara dans une interview : « De la manière dont la crise fut résolue, ils nous laissèrent tout : ils nous laissèrent le blocus, ils nous laissèrent la guerre sale, ils nous laissèrent la Base de Guantanamo, ils nous laissèrent les attaques pirates (...) Nous, nous fumés ceux qui gagnèrent le moins avec la sorte de solution qu'on donna à la Crise. »

« La formule correcte aurait été : nous sommes disposés à retirer les projectiles si les Etats-Unis donnent des garanties suffisantes à Cuba. »

« Personne n'aurait été disposé à aller à une guerre nucléaire pour des raisons insignifiantes pour les Etats-Unis et pour le monde et qui, par contre, avaient une grande importance pour Cuba. »

En définitive, on a évité la guerre mais on n'a pas obtenu la paix... au moins en ce qui concerne Cuba et son peuple.

Ainsi se termina l'étape la plus brûlante de la Crise.

EPILOGUE

La phase ouverte de la Crise s'étendit sur sept jours de vie. La « quarantaine » était implantée depuis 5 jours... Certains pourraient penser qu'on avait fait mat. Mais en pensant cela, on se trompe complètement : la Crise, il est vrai avec une intensité et un danger moindres, subsista pendant 23 jours. Bien que cela soit difficile à croire.

Le même 28 octobre, à 15 heures, le chef du Groupement des Troupes Soviétiques à Cuba, le général d'armée Pliev, communiqua au chef de la division aérospatiale stratégique, le major général Statsenko, la directive N° 7665 du Ministre de la Défense d'URSS, dans laquelle il exigeait qu'on démonte les positions de lancement et qu'on transporte en URSS, la division avec son matériel et ses effectifs.

Le 29 octobre commença le démantèlement des emplacements et le 31 les travaux étaient terminés. Le 30, rentra en URSS le bateau « Alexandrovks », ramenant les têtes de combat nucléaires des missiles de portée intermédiaire R-14. Commença alors un long

litige provoqué par l'exigence des Nord-américains que les bombardiers légers IL-28 soient retirés aussi. D'autres menaces et d'autres tensions vinrent qui se prolongèrent pendant 3 autres semaines. Pendant cette période, ils exigèrent aussi la vérification in situ du démantèlement et de la sortie des missiles, avec la prétention de rechercher dans les grottes et autres lieux pour se convaincre qu'aucun des projectiles ne restaient cachés. Ces illusions étaient lancées contre l'attitude ferme et digne des dirigeants cubains qui ne permirent aucune inspection du territoire national. En définitive, par une concession de plus des Soviétiques, la sortie des missiles fut vérifiée en mer, hors des eaux territoriales de Cuba et Khrouchtchev affirma plusieurs fois par écrit que toutes les charges nucléaires avaient bien été retirées : il n'était pas bien informé ou c'était un mensonge de plus car elles restèrent à Cuba jusqu'au 1^{er} décembre 1962, presque 2 semaines après que la « quarantaine » soit suspendue et la Crise liquidée, date à laquelle elles rentrèrent sur le bateau « Arjanguelsk » après être restées 59 jours dans des conditions tropicales.

Les missiles furent retirés des Tropiques entre le 5 et le 8 novembre. Pendant cette période, il fallut passer deux mauvais moments. Le premier fut quand on apprit dans les tranchées que les Soviétiques retiraient les missiles. Je ne fus pas de ceux qui pleurèrent à ce moment-là, bien que certains le firent. Ils ne pleuraient pas de peur mais à cause du profond dégoût que nous éprouvions tous pour ce que nous considérions comme une trahison et une lâcheté des Soviétiques dans ces moments difficiles. Les amis s'en allaient avec leurs armes et les ennemis restaient, bien qu'ils juraient leurs grands dieux qu'ils ne nous attaqueraient pas, c'est à dire, en échange du retrait des missiles, ils affirmaient seulement qu'ils ne commettraient pas un terrible délit international, qu'ils ne violeraient pas la Charte de l'ONU ni les 11 000 vierges.

Après le 28 octobre, le Bataillon Universitaire fut déplacé par la côte, pour défendre un secteur entre Quiebra Hacha et Mariel, où m'inquiéta le second mauvais moment de cette période, quand nous observons le départ de certains bateaux sur le pont desquels on voyait les missiles à l'oeil nu pour qu'ils soient comptés par les Etasuniens à partir de bateaux de guerre, d'avions et d'hélicoptères.

Le 5 novembre, fut élaboré par la CIA un document intitulé : « Problèmes que nous affronterons à Cuba dans l'avenir, » qui reflétait le sentiment d'une partie des membres de l'Administration nord-américaine. Entre autres « problèmes », il signalait les suivants :

- Castro se maintiendra au pouvoir (...) Il gardera son organisation politique unie. Il sera plus violent que par le passé.
- Militairement, il sera plus fort. Il a reçu récemment de grandes quantités d'armes (...) Alors, il a plus pour assurer sa propre défense et pour entraîner les groupes insurgés dans tout l'Hémisphère.
- Il aura la capacité maritime et aérienne contre l'Amérique Centrale et la frange nord de l'Amérique Latine.
- En gardant les missiles antiaériens, il aura un bouclier contre l'inspection aérienne car il pourra se mettre d'accord avec les Soviétiques sur la réintroduction de missiles de moyenne portée et de portée intermédiaire avec une sécurité raisonnable.

Dans les premiers jours de novembre, les restes du major Rudolf Anderson furent rendus aux Etats-Unis et remis à sa famille. J'ai entendu que le président Kennedy écrivit personnellement une lettre de condoléances à sa veuve, ce fut un geste noble et louable.

Cependant, les épouses, mères et enfants des plus de 150 Cubains morts lors l'invasion de la Baie des Cochons attendaient encore un semblable geste. De plus, les familles des victimes qui périrent à cause de sabotages, des diverses activités terroristes, des attaques pirates ou des assassinats par les bandes contre-révolutionnaires organisées et armées par les différents gouvernements nord-américains pendant les 53 dernières années, attendent encore un geste semblable d'un quelconque président nord-américain postérieur à 1959.

En définitive, la « quarantaine » fut levée et la situation se normalisa le 20 novembre 1962, quand Khrouchtchëv déclara que les bombardiers légers seraient aussi retirés. Ce jour-là, nous rentrons dans le bâtiment des boursiers pour continuer nos études, à l'Université de La Havane. Mais, bien que cela paraisse incroyable, les Nord-américains n'arrivèrent à mettre en forme leur engagement de ne pas envahir Cuba en aucun document officiel de l'ONU ni de personne, la chose resta au niveau verbal, en paroles, de celles qui s'en vont au vent. La non exécution de l'invasion annoncée tant de fois a été due à l'unité de la grande majorité du peuple cubain, à sa cohésion autour de ses dirigeants, à sa préparation au combat et à sa décision de combattre jusqu'aux ultimes conséquences, au prestige international et à la popularité et au respect dont jouit la Révolution Cubaine, ainsi qu'au fait que ses dirigeants n'ont jamais fourni de prétexte à la réalisation d'une agression.

(traduction Françoise Lopez)

Table des matières

I.	Une idée audacieuse et inattendue	1
II.	Naissance et approbation de l'Opération « Anadyr ».....	7
III.	Quelques erreurs d'appréciation.....	13
IV.	La main à la pâte.....	19
V.	Une réunion historique et une décision de dernière heure.....	28
VI.	La traversée, dans quelles condition ?.....	35
VII.	En occupant les positions.....	37
VIII.	Si nous faisons une chose absolument légale, absolument juste, pourquoi le faire secrètement ?.....	44
IX.	Si Khrouchtchév avait écouté les remarques que nous faisons, il n'y aurait pas eu de crise.....	50
X.	On ne peut avoir de politique sans éthique.....	56
XI.	Un secret partagé par des milliers et des milliers de personnes.....	62
XII.	Nous ne rendrons jamais de comptes sur notre souveraineté.....	69
XIII.	La clef qu'on n'utilisa jamais : « Au Directeur : la récolte de canne à sucre marche bien ».....	76
XIV.	L'hystérie se déchaîne.....	82
XV.	Attaquer ou ne pas attaquer, là est la question.....	90
XVI.	Un blocus mais après l'attaque aérienne.....	96
XVII.	La crise à son apogée.....	102
XVIII.	L'heure était-elle venue d'envahir Cuba ?.....	109
XIX.	Les tensions augmentent, la guerre médiatique se déchaîne.....	115
XX.	La réponse de la Révolution.....	121
XXI.	La hache de pierre était au coin de la rue.....	128
XXII.	Moscou offre des formules incohérentes pour résoudre la Crise, sans s'occuper de Cuba.....	134
XXIII.	Controverse sur l'ordre d'abattre le U-2.....	140
XXIV.	Pourquoi, après tout, n'attaquons-nous pas Cuba demain, lundi ?.....	145

- i « Herald Tribune » , 6 février 1989.
- ii Demanda del pueblo de Cuba al... Ob. Cit., P;22
- iii Garthoff, Raymond L. Reflections on the Cuban Missile Crisis. Edicion revisada. The Brookings Institution, Washington, DC, 1989, p. 12.
- iv Shriver, Maria ; Missiles en el Caribe, entrevista a Fidel Castro. Editora Politica. La Habana, Cuba, 1993, p. 9 et 10.
- v
- vi